

U d'/of OTTAWA
39003002649209



THÉATRE DES PUPAZZI

VIENNE, IMP. SAVIGNÉ.



THÉATRE

DES

PUPAZZI

PAR

L. LEMERCIER DE NEUVILLE



LYON

N. Scheuring, éditeur

1876



NOTICE

I

QUAND j'ai publié, en 1866, un volume intitulé I Pupazzi *(volume introuvable aujourd'hui), j'ai adressé à mon lecteur une espèce d'autobiographie qui l'initiait à mes luttes, à mes découragements et à mes espérances. Je croyais, et crois encore, que le lecteur me saurait gré de renverser ainsi pour lui seul le mur de ma vie privée.*

Mais il y a un certain danger à parler de soi, et M. Louis Brès, un courriériste distingué du Sémaphore *de Marseille, veut bien m'aider à l'éviter.*

Je cède la parole à mon critique.

« *La troupe des* Pupazzi *forme un personnel dramatique comme on n'en vit sur les planches d'aucun théâtre. Plus illustres que les sociétaires de la Comédie-Française, mieux d'accord que les chanteurs de l'Opéra, moins exigeants que les ténors de Russie et les fauvettes d'Amérique, plus amusants que les farceurs des Bouffes et du Palais-Royal, plus souples qu'Auriol, plus mignons que les acteurs de la troupe enfantine de feu le théâtre Comte, ces fantoches de bois et de chiffons ne représentent-ils pas l'idéal d'une troupe dramatique? Impresario, auteur, acteur, souffleur, machiniste, décorateur et sculpteur, Lemercier de Neuville est l'âme de ce microcosme merveilleux. En un clin d'œil il a installé son petit édifice à l'angle du salon, il a allumé la rampe, il a donné le signal de l'ouverture, il a levé la toile. A lui seul, il a fait manœuvrer ses petits bonshommes, il leur a prêté les organes les plus étranges et les plus variés, il leur a fait traverser l'action la plus amusante, il leur a gagné des couronnes. Le spectacle fini, et pendant que l'écho des applaudissements retentit encore, les fantoches sont déjà couchés dans leur*

boîte de sapin, enveloppés d'un vieux journal, Victorien Sardou à côté de Paul Féval, M. Thiers auprès de Timothée Trimm, Jules Favre et Madame Benoîton, le prévenu sur le gendarme et le gendarme sur le président. Le théâtre se replie. Un commissionnaire emporte le tout, et voilà notre impresario libre de tout souci ! Le lendemain, il transportera son temple grec et sa troupe aristophanesque dans un autre salon, et si le désir lui vient de voir du pays, il ira, sans plus de souci, prendre son ticket à la gare de Lyon, traînant après lui, en guise de bagages, son immeuble et ses locataires. L'heureux homme ! Pour moi, je suis ravi surtout de voir en lui un journaliste en rupture de ban ; je ne me lasse pas d'admirer ce poëte en train de se faire des rentes.

« *Lemercier de Neuville appartient à cette vaillante petite presse parisienne qui, pendant dix ans, nous a dédommagés par ses saillies, ses enfantillages terribles et son humeur primesautière, du mutisme de la presse politique. Ni* reporter, *ni chroniqueur, Lemercier a eu le bon goût de demeurer un fantaisiste. Esprit aimable, délié, mobile,*

parfois ému, souvent ironique, toujours fin et brillant, maniant la prose en poëte et le vers en artiste, il fit les délices des lecteurs délicats. Ceci n'empêchait point notre humouriste de ne voir dans la presse qu'une marâtre. « Les journaux que je « fonde, nous disait-il l'autre soir, ne durent pas plus « de trois mois. »

« La nature de son esprit le portait d'ailleurs vers le théâtre. La comédie d'actualités et de portraits sollicitait sa verve. Les lecteurs du Figaro *— je parle de la belle époque — n'ont pas oublié certaine revue intitulée :* les Tourniquets, *qui occupa tout un volumineux numéro des derniers jours de 1861. On reconnaît là déjà l'Aristophane des* Pupazzi.

« Les directeurs de théâtre ne venaient pas pour cela solliciter le librettiste in partibus. *Lemercier, voyant que la montagne ne venait pas à lui, fit mieux que Mahomet, qui alla vers la montagne ; il se fit une petite montagne de poche pour son usage particulier.*

« Architecte, mécanicien, sculpteur, décorateur et costumier, il fabriqua, à la façon du Guignol

lyonnais, un petit théâtre de l'aspect le plus coquet ; il le meubla de trucs et le peupla d'un monde de fantoches adorablement grimaçants qui avaient le mérite d'être, à la charge près, le portrait fidèle des célébrités du jour. L'impresario se commanda à lui-même un petit répertoire de premier choix, sans marchander sur les prix, et du même coup s'adjugea à lui seul tous les rôles grands ou petits, avec le privilége de mettre sans partage son nom en vedette sur l'affiche.

« *Les premières représentations eurent lieu, je crois, dans l'atelier de notre ami Carjat, un délicieux petit cénacle, où l'on entre sans façon et d'où l'on sort parfois célèbre. Ainsi en advint-il des* Pupazzi. *Les salons de Paris se disputèrent le nouveau théâtre.*

« *Du faubourg Saint-Germain, les marionnettes à la mode sont venues à Lyon, à Marseille, Monaco, Nice, Bade, Ems, etc., absolument comme Tamberlick et la Patti. Il n'y a plus d'enfants !*

« *L'impresario est un jeune homme à la moustache fine, à l'œil scrutateur, au nez curieux. A l'entendre causer, on ne se douterait pas de cette*

volubilité de paroles et de cette souplesse d'organe dont il donne tant de preuves dans le cours de son spectacle. »

II

Comment suis-je arrivé là? Car enfin montrer des marionnettes n'est pas une profession classée. — Si vous le permettez, je reprendrai dans cette préface autobiographique que j'hésitais à vous communiquer, le passage où il est parlé de cette transfiguration.

En 1863, j'étais homme de lettres, aujourd'hui je suis montreur de marionnettes.

Comme homme de lettres — journaliste si vous voulez — on ne me fit jamais l'honneur de m'attacher spécialement à un journal; on ne me confia jamais ni une chronique *ni des* échos; *je fus toujours dans les tirailleurs.*

Cela me valut de ne jamais prêter serment. On n'en demande pas aux mercenaires.

Mais n'ayant jamais inspiré assez de confiance pour être chargé d'un mandat quelconque, il en est résulté que, malgré mon activité — me permettra-

t-on d'ajouter : et mon intelligence ? — je n'ai pu prendre un pied suffisant dans la petite presse parisienne pour y vivre convenablement.

Un livre par-ci, une pièce par-là, un article à droite, une chanson à gauche, tout cela vous fait bien recevoir compagnon *dans le* bâtiment, *mais ne vous aide pas beaucoup à nourrir votre petite famille.*

*Ces réflexions me poursuivaient depuis longtemps et sans l'avouer cependant, — car à Paris, dans le monde des lettres, si l'on n'*est *pas, il faut* paraître ; *— j'étais profondément découragé.*

Où écrire ? — Que faire ? — Où aller ?

Dans un petit journal parisien, quand on n'est pas indispensable, on est inutile.

Un NOM ! *Comment cela s'acquiert-il ?*

Aux uns cela vient par héritage, les autres l'ont la veille de leur mort, le plus grand nombre le jour de leur enterrement.

Dans ces pensées, je regardais mon petit garçon malade qui dormait péniblement dans son berceau, et les larmes me venaient aux yeux en songeant que ce petit être innocent comptait sur moi ; que j'étais

son protecteur ; que sa santé, sa vie, dépendaient de mon courage, de ma force, de mon intelligence ; et ce bonheur immense d'être père, bonheur envié par tant d'autres, se mélangeait d'amertume devant mon impuissance et mon découragement.

Triste et abattu, je découpais des images pour l'amuser à son réveil !

Je découpais des images! Amère raillerie ! C'étaient les charges des illustrations contemporaines que Carjat avait faites pour son journal le Boulevard.

C'étaient : Méry, Monselet, Oct. Feuillet, de Villemessant, Jules Janin, A. Dumas, et d'autres plus ou moins célèbres, — tous connus ! — Des Noms !

Quand les images furent découpées, — à quoi pensais-je ? je n'en sais rien ! — je pris un carton et collai dessus la première charge qui me tomba sous la main, H. de Villemessant, je crois.

Quand ce fut fait, je jetai un regard sur le lit du petit garçon qui dormait encore ; j'aperçus des débris de jouets, un cheval brisé, une voiture sans roues, un polichinelle déchiré, et comme je ne pou-

vais pas renouveler ces trésors de l'enfance, l'idée me vint de remplacer, de mon mieux, le marchand de jouets d'enfants.

La seule pensée que j'allais faire une surprise à mon petit Lucien, à son réveil, me donna du courage; je pris un couteau, des ciseaux, des couleurs, des ficelles, et, au bout d'une heure ....

On put vous voir, cher monsieur de Villemessant, agiter votre rasoir avec autant d'habileté que vous cultivez l'anecdote.

Au petit jour, l'enfant se réveilla et jeta sur moi un de ces regards dans lesquels les pères voient des anges.

De fait, sur la terre, il n'y en a que dans ces yeux-là!

— « Petit père, — *puis une pause* — je t'aime ! » *puis l'adorable regard !*

Eh! comment aurais-je fait si j'avais été chargé de contrôler les mœurs et les toilettes de mesdemoiselles Telle ou Telle, ou les turpitudes littéraires de celui-ci ou de celui-là ?

Le petit fantôme de mon enfant se serait dressé entre eux et moi, et en entendant ces mots : « Petit

père, je t'aime ! » *j'aurais pardonné toutes ses fautes à l'humanité !*

Il faut être bien dégagé des choses humaines pour dire son fait à l'humanité.

Ce jour-là, je travaillai comme un forçat ; toutes les charges du Boulevard *y passèrent et une quinzaine au moins fut collée sur bois, peinte et* machinée.

Ce dernier mot nécessite une explication. Mes machinations *feraient sourire un ingénieur par leur simplicité, comme elles ont fait sourire des gens du monde par leur ingéniosité.*

Le moyen est naïf et primitif ; il complète d'une façon grotesque l'idée que le texte ébauche.

— *Qu'est-ce que celui-là ? me disait l'enfant.*

— *C'est de Villemessant.*

— *Pourquoi a-t-il un rasoir à la main ?*

Là était l'obstacle. — En effet, je ne pouvais pas dire à ce moutard de cinq ans et demi que ce rasoir était l'attribut de Figaro, que Figaro était un barbier d'esprit, que M. de Villemessant avait pris son nom pour en faire le titre d'un journal satirique, et que, de même que Mercure a un caducée, Figaro doit avoir un rasoir.

Dans le monde, j'ai trouvé beaucoup de gens plus âgés *qui ne s'expliquaient pas le rasoir, et qui pourtant avaient été rasés par lui.*

— Et celui-là avec tous ses manteaux ?

— C'est Méry.

— Méry! il a donc froid ?

— Toujours.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? L'éternel « Pourquoi » des enfants ! Et de fait, pourquoi Méry a-t-il toujours froid ? Je ne le lui ai jamais demandé.

— Oh ! en voici un qui est bien drôle ! N. A. D. A. R. Na... dar...Nadar.

— C'est un photographe, qui a un bel enfant comme toi.

— Pourquoi monte-il en ballon ?

Que voulez-vous répondre à cette question-là ? — Je ne sais pas plus que lui pourquoi ?

— Mon père, ce cuisinier, comment s'appelle-t-il ?

— Rossini.

— Ah ! qu'est-ce qu'il a dans sa casserole ?

— Du macaroni.

— C'est bien bon. Oh! le drôle de cuisinier !

— *Ne dis pas cela, c'est un grand musicien.*

— *Pourquoi alors est-il habillé en cuisinier?*

Du coup, j'y renonce. Une plaisanterie, si mauvaise qu'elle soit, ne s'explique pas, pas plus qu'un bon mot ou un calembour. Je suis tombé *par l'enfance.*

Je compris alors qu'il fallait expliquer d'une façon quelconque mon épigramme animée, et mettre, pour ainsi dire, une légende au-dessous de la caricature.

Je fis quelques vers qui expliquèrent les mouvements ou les travestissements de mes illustres sujets.

A l'un un sonnet, à l'autre une chanson; à celui-ci un distique; celui-là n'eut qu'un bout de prose; tel autre eut de mauvais latin.

Je cherchai autant que possible à compléter dans le texte la ressemblance qui pouvait manquer dans le dessin.

Et vice versa. — *Somme toute, quand il manquait une corde à la lyre, le crayon la remplaçait; et si par hasard la mine de plomb se cassait, la lyre s'efforçait de vibrer davantage.*

Sur ces entrefaites, l'enfant se rétablit, je cachai les pantins dans une armoire et me mis de nouveau en chasse.

Oh! cette chasse, cette chasse effrayante à l'article, au vaudeville, au drame, au livre!

La chasse à la combinaison!

On parle des exploits des tueurs de lions, misère, à côté des tueurs dont je parle!

Le lion tue ou est tué; le drame est en un acte.

L'autre chasse a un intérêt bien plus grand. Ce n'est pas la Mort que l'on cherche, c'est la Vie. Le projectile dont on se sert, c'est l'Intelligence. Mais la chose terrible, c'est que ce projectile est comme certaines allumettes chimiques: il n'y en a qu'une de bonne dans la boîte.

On vous reconnaît toutes les qualités, mais il vous en manque toujours une dont on aurait besoin; vous pouvez aller vous promener avec les autres.

Cette chasse, mais elle est horrible et cruelle. Songez qu'on voit et qu'on touche le gibier et qu'on a l'arme, — et qu'on frappe... et que l'arme s'émousse...— et qu'on tire, et que la balle s'aplatit, — et qu'on lutte corps à corps, et que le gibier s'évanouit comme un fantôme.

Assez s'appesantir sur ces tristesses. L'heure n'est pas loin où je dus prendre un parti.

Un jour, M. de G..., un de mes bons amis, m'invita à dîner; je devais trouver là quelques camarades de lettres.

Sachant très-bien que ce dîner était de la catégorie de ceux qu'on ne peut rendre de la même manière, je voulus, le soir même, essayer de montrer ma reconnaissance à mon amphitryon.

Le cas était grave: c'était ou doubler ma dette ou l'alléger de moitié...

Bref, j'avais apporté avec moi mes pantins au nombre de douze ou quinze, et j'avais annoncé une surprise pour le dessert.

Une surprise! — Quel effroi!

Une surprise annoncée, les trois quarts du temps, est une maladresse; — en admettant qu'à un certain point de vue, elle soit une habileté, elle est le plus souvent un ennui.

L'ennui se tolère comme bien d'autres choses, mais n'en est pas plus estimé pour cela.

Pendant tout le repas, on parla de la surprise; cela me mettait dans une gêne assez grande, quoique je fisse bonne contenance.

L'esprit français allait son train:

— Qu'est-ce que cette sauce? disait l'un.

— Une sauce à la surprise.

— Ce vin est exquis.

— Je crois bien. Il est de l'année de la surprise, — comme on disait: de l'année de la comète, 1811.

Allez donc lutter avec de pareils railleurs.

Pas un de ceux-là n'eût voulu me chagriner, car j'eusse montré la moindre tristesse que chacun se fût efforcé de diriger sa gaieté d'un autre côté.

Mais au contraire, cet assaut de plaisanteries me surexcita. Quand la conversation se portait d'un autre côté, par un mot, je tâchais de la ramener dans mon sentier, — sentier facile et doux puisque je donnais la réplique et me prêtais volontiers à leur verve bouffonne.

Au dessert je quittai la table.

— Vous êtes malade? me demanda l'amphitryon.

— As-tu besoin de quelqu'un?

— C'est l'émotion.

Je vidai ma coupe de champagne et lançai avec affectation ces mots :

— Je vais préparer la surprise.

Là-dessus, je sortis au milieu de rires, d'exclamations et de toasts bouffons.

En deux minutes, tout fut prêt. Un drap blanc masquait l'ouverture de la salle à manger, à mi-hauteur.

Je me trouvais caché derrière avec mes pantins.

— Ouvrez la porte ! criai-je.

On ouvrit la porte.

— Allez, l'ouverture.

Ils entonnèrent aussitôt un chant baroque qui ne rappelait nullement les exécutions des orphéonistes, mais qui avait bien son petit cachet de barbarie, quand tout à coup, l'un d'eux, lassé, cria: « Au rideau ! » et comme il n'y avait pas de rideau, je compris qu'on avait assez de mélodie et qu'on demandait autre chose, je fis alors paraître mon premier sujet.

C'était Théodore de Banville, vêtu à l'antique, d'après la charge d'Etienne Carjat, et d'une main assez naïvement machinée, faisant vibrer sa lyre.

J'imitais à la fois sa façon de parler et sa façon de faire les vers.

Théodore de Banville, récitant des vers ou par-

lant, prend une voix de fausset toute particulière, avec des terminaisons en mineur. Ce chant a été imité par toute une théorie *de jeunes poëtes qui pastichaient ses poésies. Catulle Mendès, Albert Glatigny et bien d'autres imitaient de Banville, en vers comme en voix, de façon à s'y tromper.*

Mais Théodore de Banville, vrai poëte, seul reste.

On rit et ce fut tout.

Du reste, je n'en voulais pas plus; mais si vous saviez, lecteur, comme le rire est loin du bravo.

Le RIRE *peut être complaisant, nerveux, machinal; le* BRAVO *est convaincu.*

Le BIS, *c'est de l'enthousiasme!*

Je sais très-bien que ce ne sont pas ceux qui crient le plus fort qui ont le plus raison; mais, sans s'en rendre compte, ils donnent le plus de courage.

Aussi, je comprends très-bien la claque salariée des théâtres.

Il ne faut pas croire que l'artiste, applaudi par la compagnie de l'entrepreneur de succès, se grise avec les bravos qu'il a payés; — celui qui y croit est un sot. — Mais la claque *est indispensable à l'acteur, comme l'accordeur au piano, l'horloger à*

la pendule, l'huile à la lampe. Le rire, *c'est le compliment; mais s'il encourage, il n'entraîne pas. Le* bravo, *au contraire, donne du courage, de l'aplomb, de l'audace; c'est le verre de madère à jeûn, c'est le vin de champagne au dessert!*

Patience! j'allais en boire.

Je montrai le fantoche de Monselet.

Il était vêtu en amour, — je dis vêtu, car, comment dire? — des roses enlaçaient ses flancs, ses doigts potelés balançaient une aune de boudins, ses petites ailes blanches frissonnaient sur ses épaules.

Voici ce que je lui faisais dire :

Je ne suis pas l'Amour, quoique ayant le costume
Du jeune Céladon.
Je suis tout bonnement un gros homme de plume,
Monsieur de Cupidon!

Et, n'est-ce pas? — je fais bien ici tout de même?
Mon air est guilleret.....
Je ne crois pas venir comme mars en carême
Dans ce repas discret!

Je suis sûr qu'en errant sous ces voûtes feuillues
Le long des gazons verts,

Les Dryades avec les Nymphes chevelues
Aux voiles entr'ouverts,
Les Faunes, le Satyre à la face rougie,
Qui se cache le jour,
Bref, tous les habitants de la Mythologie
*Reconnaissent l'*Amour *! (1)*

Je puis l'être pourtant ! — On connaît mes conquêtes !
On voit mes petits yeux
Briller, — en distinguant sous mes vastes lunettes
Un couple d'amoureux !

Mais ne trompons personne : un amoureux des lettres,
Un esprit sans détour,
Cela fait Monselet ! — Joli garçon peut-être,
Mais qui n'est pas l'Amour !

Je n'avais pas fini que ma toile s'était soulevée et que Carjat se trouvait près de moi.

— Je t'en prie, me dit-il, je t'en prie, je ne les abîmerai pas, *laisse-les-moi repeindre.*

— Qui ? quoi ? qu'est-ce ?

(1) Des tableaux mythologiques ornaient la salle à manger de notre amphitryon.

— *Tes pantins!*

— *Tes charges!*

— *Oui, c'est très-drôle, très-nouveau, cela fera beaucoup d'effet. Tu auras beaucoup de succès avec cela. Dans quinze jours, je donne une soirée, tu les montreras, et je ne te dis que cela.*

— *Mais, mon cher, c'est un honneur pour moi; j'ai fait ce que j'ai pu. Je ne sais ni dessiner, ni peindre; ce que tu me dis ne peut que me flatter et me faire plaisir.*

Je terminai la représentation au milieu d'un enthousiasme mêlé d'étonnement.

L'enthousiasme — le mot est peut-être fort, mettons la satisfaction — appartenait au texte lyrique, bouffon, satirique et même élogieux; l'étonnement s'appliquait aux bonshommes.

On s'expliquait difficilement que j'eusse découpé en bois ces charges et que je les eusse peinturlurées.

Ceci était si loin de la littérature et du journalisme, qu'au fond chacun disait:

— *Pauvre garçon, comme il gaspille ses facultés! Au lieu de découper des pantins, que ne fait-il du théâtre?*

Parbleu! j'y avais bien pensé. — Mais demandez à MM. de la Rounat, Montigny, Plunkett, Cogniard, Duquesnel, Déjazet et tutti quanti, pourquoi ils m'ont refusé mes pièces sans explications, comme le banquier à qui on présente une signature inconnue et qui en demande deux autres pour patronner celle-là?

Car j'ai fait toute cette route, comme celle des éditeurs, comme celle des directeurs de journaux.

M'y suis-je mal pris ?

Je n'en sais rien, mais je n'ai guère trouvé de portes ouvertes que lorsque je n'ai plus eu le BESOIN *de les franchir.*

Ainsi est la vie.

Revenons à mon histoire.

— Et comment appelles-tu ces bonshommes-là ?

Je ne savais que répondre, et, plaisantant, je dis à tout hasard des Pupazzi.

— Tiens! c'est un joli nom, cela peut rester.

Avec aplomb j'ajoutai : — Cela restera.

Au fond, j'ignorais que cela pût seulement durer une soirée, et voici DOUZE ans *qu'ils existent.*

Ma première exhibition dans l'atelier de Carjat,

le 28 novembre 1863, eut un grand succès. Je dus jouer deux fois de suite.

Alphonse Duchesne, du Figaro, *disait, au milieu d'un article de trois cents lignes au moins :*

« Ses bonshommes ont soulevé des tempêtes de rires. Et je ne crains pas d'ajouter que c'est presque une révélation et le point de départ d'un art nouveau, purement aristophanesque et populaire, qui prendra des développements considérables le jour où à la Liberté *des* Théâtres, la liberté *du* théâtre s'associera. »

Mais, depuis cette première soirée, quelle persévérance dus-je avoir et quel travail pénible il me fallut faire pour mener à bien cette entreprise ardue !

Entreprise pénible, ardue, — labeur ! — Qu'est-ce que cela ? direz-vous peut-être. — Quoi ! vous avez à faire quelques bouts-rimés, quelques caricatures, quelques imitations ; à pousser quelques notes plus ou moins fausses, à brosser quelques décors plus ou moins naïfs ; en un mot, vous avez une CHARGE *à faire et vous appelez cela un travail ?*

Dieu vous garde d'en accomplir jamais de semblable !

Le jour où j'ai commencé cette besogne, je ne savais pas dessiner ; j'avais copié la tête de Romulus au collége, voilà tout! — J'ignorais les premiers éléments de la peinture, — les demi-tons m'étaient inconnus : — les demi-tons! ces dièses, ces bémols de la couleur.

J'appelais les brosses *des pinceaux, et quand je manquais d'huile de lin, je prenais de l'huile d'olive.*

Comme tous les ignorants, je ne doutais de rien. On me raillait, mais on ne m'aidait pas. Les conseils, je les extirpais à force d'observation. Par exemple, je n'ai fait fi d'aucun ; et si je fais du vert avec du jaune et du bleu, c'est que cela m'a été conseillé... par l'observation.

Mais l'huile séchait lentement ; je voulus peindre à la colle. — Autre étude, autre apprentissage.

Puis, le dessin qu'il fallut rectifier de plus en plus.

Parlerai-je de la partie mécanique des Pupazzi?

Elle est d'une simplicité sans égale.

La cloche du collége m'a servi de modèle :

Le levier et le contre-poids.

Ne parlons pas de cela. Disons que l'ingéniosité a été mon seul guide.

Mais que de coups de marteau! que de coupures! que de foulures! que d'écorchures!

Les gens du métier s'en plaignent, moi je m'en console... quand j'ai réussi.

Au chant, maintenant.

Je dois l'avouer, c'est par là que je pèche totalement.

Mon accompagnateur, me faisant travailler, me disait que je gagnais une note par leçon.

En faisant mon compte — ou le sien — j'ai calculé que je devais avoir maintenant sept octaves et demie. Comme la chose me paraît assez difficile — et disons-le nettement — nullement prouvée, je dois conclure que la note que je gagnais à chaque leçon était toujours la même.

Quant aux imitations, — comme il n'y a pas encore de chaire au Collége de France pour l'enseignement de cette excentricité, — je les fais à ma façon. Il y en a qui les trouvent bonnes, d'autres les trouvent mauvaises, cela m'est égal.

III

Un beau soir, mon petit théâtre se transporta dans l'âtelier de Gustave Doré. — C'était, je crois, en 1864. — L'ingéniosité de mon spectacle lui plut, mais il déplorait l'idée que j'avais eue de peindre mes personnages sur des planchettes.

— Ils ne peuvent pas se retourner, me disait-il, cela nuit à l'action; on ne peut pas jouer la comédie de profil. Allons, allons, prenez-moi de la terre glaise et modelez-moi tous ces personnages-là.

— Mais je ne sais pas modeler.

— Vous ne saviez pas peindre. Qu'importe! vous ferez toujours aussi bien.

C'est alors que je me mis à modeler les têtes de tous mes personnages qui, paraît-il, sont très-ressemblants.

Tous les ans j'en fais de nouveaux que je choisis parmi les notoriétés de tous les mondes, et tous les ans aussi je compose trois ou quatre pièces d'actualité qui enrichissent mon répertoire.

Comme une préface en tête d'un livre, mes petites soirées sont précédées d'un prologue en vers, la plupart du temps improvisé. Ce prologue est souvent

une demande d'indulgence et souvent aussi un remerciement. — Quelque incorrectes qu'elles soient, ces bluettes ont un certain prix à mes yeux, parce qu'elles sont des souvenirs; mais comme il n'en est pas de même pour le lecteur, j'ai supprimé de ce recueil ces petites pièces de poésie, les réservant avec d'autres saynètes pour une édition plus intime.

⌘

LE PROCÈS BEL-ENFANT-DES-DAMES

EN TROIS TABLEAUX

— —

Représenté pour la première fois à Paris, le 28 décembre 1864.



LE PROCÈS
BELENFANT-DES-DAMES

PREMIER TABLEAU

L'acte d'accusation

PERSONNAGES DU PREMIER TABLEAU

Les Juges.
Le Greffier.
L'Huissier.
L'Accusé.
Madame Pifardent.
Me Jules Favre.
Gendarmes.

Le théâtre représente la salle des assises. — Au lever du rideau, les jurés seuls sont à leur place. — L'orchestre joue une marche (*la Marche des Gendarmes*, composée expressément pour les *Pupazzi*, par M. Lucien Tardif, de Marseille). Pendant ce temps, défilent sur la scène une

soixantaine de gendarmes; puis arrive Belenfant, en blouse bleue, cravate rouge, cheveux ras. Sa physionomie est goguenarde. — Au fond, sur un tribunal élevé de cinq à six marches, vont siéger trois juges en robes rouges, coiffés de perruques Louis XIV. — Quels que soient les avocats, les jurés et l'accusé lui-même, les lecteurs sont prévenus que les juges sont anglais, les jurés suisses, et que le ministère public est en vacances. — Il est inutile, je pense, d'ajouter que le crime est imaginaire et que l'assassin est un honnête homme.

L'HUISSIER

Messieurs, la Cour!

(Les trois juges apparaissent à la fois. Le président des assises adresse seul la parole à l'accusé.)

LE PRÉSIDENT, parlant du nez.

Accusé, levez-vous! Votre nom?

BELENFANT, se levant; voix enrouée.

Émile Belenfant-des-Dames.

LE PRÉSIDENT

Votre âge?

BELENFANT

Trente-neuf ans, aux choux-fleurs.

LE PRÉSIDENT

Votre état?

BELENFANT

Tourneur de quilles pendant la paix.

LE PRÉSIDENT

Comment, pendant la paix ?

BELENFANT

Oui. Pendant la guerre, je tourne aussi, mais c'est des jambes de bois, des grosses quilles. Un jeu où ce que c'est le boulet de canon qu'est la boule.

LE PRÉSIDENT

Assez. Où êtes-vous né ?

BELENFANT

Oh ! ça ne serait pas à faire.

LE PRÉSIDENT

Comment cela ?

BELENFANT

Vous me dites : On va vous guillotiner; je vous réponds : Ça ne serait pas à faire. Où est le mal ?

LE PRÉSIDENT

Il n'y a pas de mal... du moins pour le moment. Mais vous ne m'entendez pas ; je vous dis : Où êtes-vous né ?

BELENFANT

Ah ! ma naissance ! Si vous m'aviez tout de suite demandé ma naissance...

LE PRÉSIDENT

A Sens !

BELENFANT, continuant.

... Je vous aurais dit : Baume-les-Dames...

LE PRÉSIDENT

Comment ! Baume-les-Dames ? Et vous disiez Sens.

BELENFANT

Vous me demandez ma naissance, je vous dis: Baume-les-Dames, département du Doubs, quatre lieues et demie de Besançon, célèbre par...

LE PRÉSIDENT

Assez. Quelle était votre profession au moment du crime ?

BELENFANT

J'étais accusé.

LE PRÉSIDENT

Comment, accusé ?

BELENFANT

Oui, monsieur le président ; il y a des gens pour qui ce n'est qu'un accident, nous en avons d'autres pour qui c'est une profession : moi, par exemple.

LE PRÉSIDENT

Nous avons votre dossier et nous savons à quoi nous en

tenir à l'égard de votre moralité. N'avez-vous pas déjà été condamné neuf fois à mort par contumace ?

BELENFANT

Ah ! bien, justement ! C'est là où je voulais en venir.

LE PRÉSIDENT

Comment cela ?

BELENFANT

Oui, oui ! je me comprends ; j'ai toujours été pris pour un autre. Jamais vous ne me ferez croire que j'ai commis tant de crimes que ça.

LE PRÉSIDENT

Ceci viendra ultérieurement. Il n'en est pas moins vrai que vous avez été condamné neuf fois à mort, par contumace.

BELENFANT

Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT

Enfin vous avouez ?

BELENFANT

Mais non ! mais non ! je n'avoue pas ! je dis oui, seulement.

LE PRÉSIDENT

Cela nous suffit. Vous allez entendre votre acte d'accusation.

BELENFANT

Ça m'est égal ! Je suis là pour ça.

LE PRÉSIDENT

Greffier, lisez l'acte d'accusation.

LE GREFFIER, se levant. (Accent gascon.)

« Le trente-et-un février mil huit cent soixante-trois, vers deux heures du matin, la petite ville de Baume-les-Dames fut subitement réveillée par des cris étranges et inhumains. Ces cris partaient de la demeure de la dame Pifardent, rentière et millionnaire, dit-on dans le pays. — Monsieur le sous-préfet, monsieur le commissaire de police, monsieur Bréliehart, pharmacien et adjoint au maire, pour le maire empêché, monsieur le brigadier de gendarmerie et monsieur le garde-champêtre, avec le zèle qui n'appartient qu'à cette institution, sur le lieu où se perpétra le crime coururent comme on court au feu, mais sans pompes ! Et alors que virent-ils? — Madame Pifardent (Eulalie-Arthurine-Prudence-Lélia) dont jadis la beauté était proverbiale, horriblement défigurée, et se tordant dans les douleurs les plus atroces ! — On supposa d'abord tout autre cause à ces convulsions qui semblaient exagérées, — mais après avoir prudemment expertisé, on reconnut avec effroi que ni la cupidité ni la concupiscence n'avaient présidé à cette détérioration de la plus belle moitié du genre humain. — Sa figure, d'une pureté de lignes remarquable, était trouée comme un crible, et les cicatrices du vaccin qu'on voyait à son bras droit indiquaient assez que l'ennemi n'était point la maladie. Bref! l'acide sulfurique était devenu une fois de plus l'arme homicide d'un mortel inhumain !

« A l'heure même où le crime se perpétrait, sur la frontière de Belgique, dans le pays wallon, à cent cinquante lieues de là, — c'est-à-dire six cents kilomètres, — on arrêtait le nommé *Émile Belenfant-des-Dames*, malfaiteur de la pire espèce, déjà condamné neuf fois à mort par contumace.

« Belenfant avait quitté Baume-les-Dames à l'âge de deux ans, et, depuis cette époque, il n'avait jamais reparu dans son pays natal. Cette abstention avait été remarquée ! — La particule nobiliaire et galante qu'il avait jointe à son nom — Belenfant... des Dames ! — avait été remarquée aussi ; bref, cet homme avait été tellement remarqué qu'il devait forcément un jour devenir remarquable ! Hélas ! dans les fastes judiciaires nous n'avons que trop d'hommes remarquables de cette espèce !

« Par quel hasard, par quelle fatalité l'accusé Belenfant se trouva-t-il chez la dame Pifardent au moment où il passait la frontière de Belgique, à cent cinquante lieues de là ? C'est ce que l'instruction nous apprendra. — La perfection des chemins de fer et les applications nouvelles de l'électricité viennent aujourd'hui — tout en donnant de nombreuses facilités aux malfaiteurs — guider plus sûrement la marche de la justice ! Quoi qu'il en soit, qu'elle se félicite d'avoir mis la main sur un des pires fléaux de la société, qu'elle va juger avec intégrité et indépendance. »

(Il se retire.)

LE PRÉSIDENT

Accusé ! vous avez entendu les faits qui vous sont reprochés ?

BELENFANT

Oui, mon président.

LE PRÉSIDENT

Qu'avez-vous à répondre ?

BELENFANT

J'y comprends rien !

LE PRÉSIDENT

Laissez-moi vous faire quelques questions.

BELENFANT

Volontiers, mon président.

LE PRÉSIDENT

Que faisiez-vous le six janvier mil huit cent soixante-trois ?

BELENFANT

Le six janvier ?... Ah ! le six janvier, je faisais les Rois !

LE PRÉSIDENT

Les Rois !... Messieurs les jurés apprécieront.... Et le sept ?

BELENFANT

Dam ! monsieur le président, ayant fait les Rois le six, je les enterrais le lendemain.

LE PRÉSIDENT

Cette réponse est une révélation ! Évidemment l'accusé a le sens moral affaibli...

BELENFANT

Pardon, monsieur le président, c'est le tempérament que j'ai affaibli : la moitié d'un verre de vin me bouscule...

LE PRÉSIDENT

Mais le vingt ?

BELENFANT

Ah ! vous savez, quand il est bon...

LE PRÉSIDENT

Le vingt janvier ! Pas d'ambiguïté ! Le vingt janvier, qu'avez-vous fait ?

BELENFANT

Je ne sais pas... Ah ! si !... mais non... là, vrai, monsieur le président, je ne sais pas... la mémoire me fait défaut. (Cherchant.) Le vingt janvier... Je ne connais que celui à douze !

LE PRÉSIDENT

Vous persistez dans votre déplorable système ? Prenez garde. Belenfant, les jeux de mots en causent de cruels !...

BELENFANT

Il n'y a pas d'offense, monsieur le président !

LE PRÉSIDENT

Pourquoi dites-vous cela ?

BELENFANT

Dame! je ne sais pas ! Demandez à mon avocat.

LE PRÉSIDENT

Votre avocat est chargé de vous défendre et non d'expliquer vos paroles.

BELENFANT

Dam ! je ne sais pas, moi, monsieur le président, je croyais qu'on me l'avait donné pour tout faire.

LE PRÉSIDENT

Il suffit !... La dame Pifardent a été extraordinairement belle; on la citait dans Baume-les-Dames comme une femme à la fois sensible et vertueuse. Qui vous a poussé à défigurer ainsi ce chef-d'œuvre de la nature ?

BELENFANT

Madame Pifardent ?... Mais je ne la connais pas, moi, mon président; faites voir un peu !

LE PRÉSIDENT

Huissier, introduisez la dame Pifardent !

(Madame Pifardent entre. Elle paraît très-effrayée à la vue du tribunal. Elle est vêtue d'une robe de soie puce. Sa tête est ornée d'un chapeau de soie jaune, et une voilette de Chantilly cache sa figure.)

LE PRÉSIDENT

Vous êtes bien la dame Pifardent Eulalie-Arthurine-Prudence-Lélia ?

MADAME PIFARDENT, voix aigrelette et emphatique.

Monsieur le président, je désirerais garder l'incognito.

LE PRÉSIDENT

Maintenant ce n'est plus possible ! Veuillez nous dire les détails de votre... de votre accident !

MADAME PIFARDENT, à elle-même.

Un accident ! O ma mère ! (Déclamant.)

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

LE PRÉSIDENT

Oui, nous savons, c'est le songe d'Athalie cela... Abrégez !

MADAME PIFARDENT

Alors, monsieur le président, je n'ai plus rien à dire... En m'endormant, j'étais jolie; quand je me réveillai, j'étais grêlée !

LE PRÉSIDENT

Quelle fut votre première impression ?

MADAME PIFARDENT, vivement.

La souffrance !

LE PRÉSIDENT

Je le crois aisément ! Le liquide qui vous a été jeté à la figure était de l'acide sulfurique, et l'on sait son action pernicieuse sur les tissus organiques. Madame Pifardent, connaissez-vous le prévenu ?

MADAME PIFARDENT

Moi ! fi, l'horreur !

LE PRÉSIDENT

Belenfant, reconnaissez-vous votre victime ?

BELENFANT

Faudrait qu'elle ôtât sa dentelle, pour que je visse son portrait.

LE PRÉSIDENT

Madame Pifardent, veuillez, je vous prie, retirer votre voile.

(Madame Pifardent lève son voile et montre un visage horriblement défiguré.)

LE PRÉSIDENT

Eh! bien, Belenfant, reconnaissez-vous votre victime ?

BELENFANT

Oh ! là, là !... Ma victime, ça ?... c'est ma tante !

LE PRÉSIDENT

Messieurs les jurés apprécieront cette plaisanterie de mauvais goût!... Madame Pifardent, vous pouvez vous retirer.

(Madame Pifardent sort en faisant des salutations.)

MAITRE JULES FAVRE

Madame Pifardent s'est constituée partie civile ; nous prenous acte de la déclaration de l'accusé. — Si évidemment la

mutilation de la figure d'une étrangère est regardée comme un acte blâmable et répréhensible, combien doit être regardée comme plus blâmable et plus répréhensible encore la mutilation d'une parente, qui devrait être adorée, d'une beauté remarquable... d'une tante, en un mot, cette sœur d'une mère qu'on devrait éternellement respecter !

LE PRÉSIDENT

Maître Favre, je vous prie, les moments de la Cour sont comptés.

MAITRE JULES FAVRE

Oui, monsieur le président, je me réserve d'entrer plus tard dans d'autres considérations.

LE PRÉSIDENT, à Belenfant.

Ainsi, Belenfant, vous persistez dans votre système, vous ne voulez pas faire de révélations ?

BELENFANT

AIR *de la chanson de Fortunio.*

Si vous croyez que je vais dire
Ce que je sais,
Je vous ferais mourir de rire,
Dieu ! quel succès !
Vous viendriez tous à la ronde
Me supplier ;
Je ne sais, comme tant de monde,
Sitôt plier !
Non ! j'suis trop fin pour que je die...
J'veux pas parler !...
Et je veux quitter cette vie
Sans avouer !

(Les juges se lèvent. La toile tombe.)

DEUXIÈME TABLEAU

L'audition des témoins

PERSONNAGES DU DEUXIÈME TABLEAU

Les Juges.
L'Accusé.
L'Huissier.
Gustave Courbet.
Rossini.
Alfred de Caston.
Em. de Girardin.
Alex. Dumas père.
Jules Simon.
Thiers.
Le docteur Tardieu.

Même décor.

L'HUISSIER

Messieurs, la cour !

(Les trois juges apparaissent à la fois).

LE PRÉSIDENT

Nous allons passer à l'audition des témoins. Belenfant, faites attention à ce que vous allez entendre, et surtout pas d'interruptions ! Ne parlez que lorsque je vous interrogerai.

BELENFANT

Et si vous ne m'interrogez pas ?

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous. — Faites entrer le témoin Gustave Courbet.

(Entrée de Gustave Courbet en costume de travail.)

LE PRÉSIDENT

Monsieur Courbet, vous qui êtes réaliste, veuillez nous dire ce que vous pensez du prévenu ?

COURBET, malignement.

Je ne le laisserais pas causer avec mes *Demoiselles de la Seine*, il m'a assez l'air d'un *Casseur de pierres*.

LE PRÉSIDENT

Mais que savez-vous sur l'affaire ?

COURBET

Vous me demandez ce que je sais, monsieur le président ; mais je ne sais rien sur l'affaire ! Je ne connais que ma peinture : *les Baigneuses*, *les Casseurs de pierres*.

LE PRÉSIDENT

Oui, oui, on sait que vous êtes le peintre de la laideur.

COURBET

Pardon, monsieur le président, mais je viens de faire un voyage à Trouville, et, comme je n'y ai trouvé que de jolies femmes, je ne puis plus peindre de femmes laides. Les jolies femmes, c'est un entraînement ! Qui est-ce qui m'aurait dit que je peindrais un jour des jolies femmes ? On ne sait pas ce que l'avenir me réserve ! Qu'y aurait-il de surprenant si je me mariais un jour ? Il faut s'attendre à tout, dans la vie ! Ah ! si je me mariais, je prendrais une femme grosse, grasse, blonde, propre, — qui saurait à peine lire et écrire, — qui ne saurait pas danser, — pour cela elle passerait un examen ! —

Bonne gent, sans volonté. — Dans l'intérieur de ma maison, elle mettrait une fanchon et un pet-en-l'air ! — Elle aurait la première place à table ; — elle saurait faire la cuisine et saurait la commander ! — Sa conversation serait émaillée de quelques fautes de français que ça ne ferait pas plus mal. — Elle recevrait mes amis, qui seraient gros aussi. — Les *ferluquets* et les *gourgandins* seraient exclus ! — C'est elle, au printemps, qui sèmerait les fleurs, et, en été, qui les arroserait. Pour cet usage, elle mettrait un chapeau de paille. Elle porterait à manger aux poules, époussèterait les tableaux et mettrait le linge en ordre. Elle irait l'été aux noisettes et l'automne aux champignons. Pour voiture, nous aurions un petit panier bas, traîné par deux percherons solides, — en guise de chevaux fringants, — qui nous conduiraient de temps en temps, soit à la pêche aux écrevisses, soit chez des amis des environs, aussi gros que moi, sachant boire et manger, et ayant du vin réel. En retour, je demanderais à ma femme une fidélité absolue.

LE PRÉSIDENT

Monsieur Courbet, vous pouvez vous retirer.

(Gustave Courbet sort.)

LE PRÉSIDENT

Cette déposition est accablante. — Faites entrer le témoin Rossini.

(Murmures sympathiques dans l'auditoire. — Rossini entre ; il porte une redingote vert-bouteille.)

LE PRÉSIDENT

Vous êtes bien le célèbre Rossini ?

ROSSINI, (accent italien exagéré.)

Vi mi demandez pit-être qui ce que ze zouis ? — Il est impossible de vous le dire. — Ou plutôt si ! Ze zouis oune cuisinier famou qu'il s'est élevé al soupremo degré del arte culinario et qu'il avait trovato la maniera di facere il macaroni di amore. — Il tempo di passare la vesta et di prendare la casserola et ze continoue.

(Il se change en cuisinier et tient à la main une casserole pleine de macaroni.)

LE PRÉSIDENT

Pourquoi ce travestissement bizarre, témoin ?

ROSSINI

Per il macaroni !

LE PRÉSIDENT

Mais il ne s'agit pas ici de macaroni, il s'agit de l'accusé Belenfant. Que savez-vous de l'affaire ?

ROSSINI

Ze ne connais rien de l'affaire.

LE PRÉSIDENT

Alors parlez du macaroni !

ROSSINI

Per facere il buono macaroni del l'arte, vi prendare oune poco di *Tancredi,* avec oune poco d'*Italiana in Algeri,* d'*Il Barbiere* et de *Cenerentola ;* ajoutez oune onza seulamento

de *Gazza Ladra,* d'*Armida* et d'*Otello*, oune scroupoule de *Mosé in Egitto*, oune soupçonne della *Donna del Lago*, oune parcella di *Matilda di Sabran,* oune ombra di *Semiramide ;* il tutto saupoudrato di *Guillaume Tell* et vi ferez oune macaroni essellento.

LE PRÉSIDENT

Très-bien, maestro ; mais, à ce ragoût-là, il ne manque qu'une chose que nous autres, Français, nous mettons toujours dans les bonnes sauces : du laurier !

(Une couronne de laurier apparaît sur la tête de Rossini.)

LE PRÉSIDENT

Témoin, vous pouvez vous retirer.

(Rossini sort.)

LE PRÉSIDENT

Cette déposition est accablante ! — Faites entrer le témoin de Caston.

(Alfred de Caston entre les yeux bandés.)

LE PRÉSIDENT

Vous êtes bien le sieur de Caston (Alfred), aussi habile prestidigitateur que mnémotechnicien infaillible ?

ALFRED DE CASTON

En qualité de sorcier, monsieur le président, j'avais prévu cette demande, et je ne puis mieux y répondre que par une expérience.

LE PRÉSIDENT

Accusé, regardez, écoutez et profitez !

ALFRED DE CASTON

J'ai fait préalablement prendre des cartes à quelques personnes de l'auditoire; en même temps j'ai fait choisir des dominos et inscrire des dates sur des ardoises.

LE PRÉSIDENT

Avant de continuer, que savez-vous sur l'affaire?

ALFRED DE CASTON

Rien, monsieur le président, absolument rien. C'est une affaire ténébreuse.

(Avec volubilité et s'interrompant de temps à autre pour tousser.)

Messieurs, vous avez inscrit deux dates du XVe siècle, qui, quoique se rattachant à des faits se passant dans deux pays différents, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, n'en ont pas moins entre eux une grande similitude...

(Murmures dans l'auditoire. — Interruption.)

(Lentement, avec politesse.)

Mesdames, vous savez que ma bonne volonté vous est tout acquise, que je suis tout entier à votre dévotion; mais cette bonne volonté, si grande qu'elle soit, échouerait, si vous ne m'accordiez quelques instants du silence le plus absolu.

(Le silence se rétablit.)

(Reprenant avec volubilité.)

Le siége d'Orléans est levé.
Charles VII est sacré à Reims.
Jeanne d'Arc, qui n'était qu'une héroïne, devient un mar-

tyr! La France est délivrée de l'invasion étrangère; mais, en Orient, Constantin Paléologue meurt sous les murs croulants de Bysance, qui va devenir Constantinople.

Vous avez écrit 1431 — le supplice de Jeanne d'Arc, et 1453 la prise de Stamboul par Mahomet II.

Nous quittons le moyen âge pour entrer dans la Renaissance.

(A ce moment il enlève son bandeau et bat un jeu de cartes.)

Maintenant, mesdames, vous avez : 8 de pique, 7 de cœur, 9 de carreau, roi de trèfle, dame de cœur, as de cœur, 8 de carreau.

Et vous, monsieur : as, 7, 8, 9, 10 de pique, 7 de carreau et roi de trèfle !

Quant au chiffre pensé, d'après mon calcul: (A × B = C × D — D...) le nombre est 17.

Monsieur, regardez vos dominos. — Madame, comptez vos bagues. — Monsieur!... Oui, vous, monsieur, fouillez dans votre porte-monnaie, et comptez vos louis...

17... Partout 17. — Dominos 17. — Bagues 17. — Louis 17.

Ne m'en veuillez pas, monsieur ; ce n'est pas moi, c'est la science et le hasard qui ont fait ce jeu de mots!

(De Caston salue et sort. — L'auditoire applaudit.)

LE PRÉSIDENT

Si l'on applaudit encore, je vais faire évacuer la salle. (Après un silence.) Cette déposition est accablante ! — Faites entrer le témoin Émile de Girardin.

(Agitation dans l'auditoire.)

(M. de Girardin entre.)

LE PRÉSIDENT

Monsieur de Girardin, nous savons que vos nombreuses occupations politiques et littéraires prennent tous vos instants; mais, en qualité de journaliste, nous avons cru devoir vous appeler afin d'éclairer la Cour dans cette affaire mystérieuse. Quelle est l'opinion de votre journal sur cette affaire ?

ÉMILE DE GIRARDIN

L'opinion de mon journal est la mienne, et je la résume dans mes articles à trois sous la ligne.

Voici mon dernier article :

LA PAIX ET LA LIBERTÉ

Sans paix, point de liberté.

Sans liberté, point de paix.

Qu'est-ce que la paix? — La formule de la liberté.

Qu'est-ce que la liberté ? — L'expression de la paix.

La paix termine tout, dénoue tout, tranche tout, résout tout, fonde tout.

La liberté fonde tout, résout tout, tranche tout, dénoue tout, termine tout.

Si donc, dans un État, l'on veut fonder tout, résoudre tout, trancher tout, dénouer tout, terminer tout :

Il faut employer la paix,

Il faut employer la liberté.

La liberté sans paix équivaut à la paix sans liberté.

Paix, liberté ! Liberté, paix ! Tout est là.

A demain la seconde idée.

LE PRÉSIDENT

Ceci est d'une logique serrée. Vous pouvez vous retirer.

(E. de Girardin sort. — Après un silence,) Cette déposition est accablante ! Faites entrer le témoin Alexandre Dumas fils.

(Alexandre Dumas fils entre.)

LE PRÉSIDENT

Eh bien! cher maître, que savez-vous de cette curieuse affaire ?

ALEXANDRE DUMAS FILS

Voici un homme', cherchez la femme ! Où il y a la femme il y a un cœur, des nerfs, des passions. Il y a des femmes qui valent quinze sous, ce sont des pêches; il y en a qui ne valent rien, ce sont des péchés. — Celles qui se donnent sont des pécheuses, celles qui se vendent sont des pécheresses !

(Silence.)

LE PRÉSIDENT

Qu'avez-vous? — Vous ne dites rien ?

ALEXANDRE DUMAS FILS

Je cherche le mot sur lequel je vais sortir.

LE PRÉSIDENT

Je vais vous le dire, moi. — Vous pouvez vous retirer.

(Alexandre Dumas fils sort.)

(Après un silence,) Cette déposition est accablante ! Faites entrer le témoin Victor Hugo.

(Victor Hugo entre.)

VICTOR HUGO

Trois choses en présence: la victime, l'accusation, la jus-

tice. — La victime, je ne dis pas l'accusé, c'est l'ombre, c'est le néant, c'est la chose perdue, c'est l'inévitabilité. — L'accusation, c'est l'implacabilité, c'est le bandeau sur les yeux et le glaive à la main. Le juge apparaît alors : il ne sait rien. Rien de l'accusation, rien de l'accusé. Mais il écoute, il juge. — Il condamne ou il absout. — L'accusation a ceci de bon pour elle, c'est qu'elle accuse. L'accusé a ceci de mauvais pour lui, c'est qu'il se défend. Se défendre n'est rien quand on est pas accusé. Accuser n'est rien quand on ne voit pas la victime. — O victime! O accusé! O innocent! O coupable peut-être ; qu'importe? J'ai mes idées là-dessus. — Si jamais tu es condamné, viens chez moi.

(Victor Hugo embrasse l'accusé et sort.)

LE PRÉSIDENT

Cette déposition....

BELENFANT, l'interrompant.

.... Est accablante!

LE PRÉSIDENT

J'allais le dire. Faites entrer le témoin Jules Simon.

JULES SIMON, vêtu en maître d'école.

Je suis bien enrhumé, monsieur le président... Je souffre beaucoup de la gorge ; mais comme il y a encore 1,040 communes qui n'ont pas d'école, il faut que je fasse encore 1,040 discours pour obtenir des écoles. — Cela est certain. — C'est mon devoir.... J'ai bien mal à la gorge. — Il faut des écoles pour apprendre à lire aux enfants, et non-seulement aux enfants, mais aux ignorants de tout âge....

Permettez-moi de continuer ma déclaration sous une autre forme.

Air du *Petit Ébéniste.*

Que j'aime à voir dans notre belle France
Des gens qui savent tous lire,
Qui sav'nt compter, qui sav'nt écrire,
Que c'est comme un bouquet de fleurs!

L'instruction, quand on la donn' gratuite,
Doit toujours être obligatoire;
Alors l'enfant a d'la conduite
Dès qu'les parents font son devoir!...

Les professeurs que l'ministr' donne aux filles
Sont masculins! Pauvre M. Duruy
Il a jeté le troubl' dans les familles,
Et Monseigneur n'est pas content de lui!

Reprise.

Le prévenu et même le président reprennent en chœur le refrain. (Jules Simon sort.)

LE PRÉSIDENT

Faites entrer les pièces de conviction.

(On apporte une boîte carrée.)

Ouvrez cette boîte.

(La boîte s'ouvre d'elle-même, on voit apparaître M. Thiers.)

M. THIERS

C'est moi! Ah! messieurs, il faut un grand dévouement pour s'arracher aux doux ombrages de la place Saint-Georges et venir s'occuper de nouveau de la chose publique. Mais l'opposition avait besoin d'un chef, et je suis venu à elle en me réservant toutefois d'agir à ma guise et de la compromettre même si cela me convenait.

LE PRÉSIDENT

Mais il ne s'agit pas de cela.

M. THIERS

Je ne fais pas les choses à demi, moi, je les fais ENTIÈRES !

LE PRÉSIDENT

Oh ! en Thiers !

(M. Thiers se retire, on emporte la boîte.)

Mais ne saurons-nous donc jamais la vérité ? — Il reste encore un témoin, M. le docteur Tardieu, expert. — Faites-le entrer.

(M. le docteur Tardieu entre.)

Veuillez nous dire les expériences que vous avez faites.

LE DOCTEUR TARDIEU

Monsieur le président, voici comment nous avons procédé. Nous avons traité la figure de la dame Pifardent par la voie humide, c'est-à-dire par l'acide chlorhydrique, nommé aussi acide hydrochlorique ou acide muriatique. Je puis dire que l'acide chlorhydrique est irrespirable, il a une odeur suffocante et sa saveur est très acide. — Messieurs les jurés pourront s'en convaincre tout à l'heure, nous avons fait placer une multitude de poisons dans leur salle de délibérations. Puis passant à un ordre d'analyse, nous avons gratté le parquet.

LE PRÉSIDENT, vivement.

Témoin, nous vous prions de faire attention à vos paroles !

LE DOCTEUR TARDIEU, se reprenant.

Nous avons gratté le sol, veux-je dire, et procédant par la voie sèche, c'est-à-dire par la chaleur, nous avons obtenu un résultat significatif.

LE PRÉSIDENT

Avez-vous opéré sur des grenouilles ?

LE DOCTEUR TARDIEU

Oui, monsieur le président, elles sont toutes mortes, sauf une peut-être. La Cour veut-elle que j'expérimente devant elle ?

LE PRÉSIDENT

Oui ; pas sur madame Pifardent, sur la grenouille. — Faites entrer la grenouille.

(La grenouille entre en sautillant.)

LE DOCTEUR TARDIEU, touchant la grenouille qui se gonfle et crève.

Voilà! je l'empoisonne ainsi et elle crève.

LE PRÉSIDENT

Vous pouvez vous retirer... Emportez votre grenouille.

(L'audience est levée.)

TROISIÈME TABLEAU

Les plaidoiries

PERSONNAGES DU TROISIÈME TABLEAU

Les Juges.	Me Jules Favre.
L'Huissier.	Me Lachaud.
Belenfant.	

Même décor.

L'HUISSIER

Messieurs, la Cour !

(Les trois juges apparaissent à la fois).

LE PRÉSIDENT

La parole est à Me Favre, avocat de la partie civile.

MAITRE FAVRE. (Il parle du gosier, en grasseyant. — De temps en temps une espèce de toux vient émailler son discours.)

Messieurs, c'est avec un profond sentiment de pitié et de compassion que je prends la parole au nom de l'infortunée victime dont vous avez vu les traits tout à l'heure. Un des apanages principaux de la femme est la beauté! la beauté qui fait naître l'amour ! l'amour, qui se joue des mortels, il est vrai, mais qui est un des liens les plus puissants de la société! — Quand la beauté est perdue, c'est le soleil qui s'est couché, c'est l'ombre qui erre dans le crépuscule terne,

c'est la nuit obscure, les ténèbres; — c'est l'oubli! — Bien plus, messieurs, c'est le mépris peut-être et sa hideuse cohorte : le soupçon, le dédain et l'effroi.

J'ai connu madame Pifardent à l'âge où les passions sont rutilantes et se précipitent dans l'existence comme les flots tumultueux d'une mer en délire! Alors, elle était d'une beauté que je n'hésiterai pas à qualifier de remarquable: ses prunelles noires ressemblaient à deux îles volcaniques surgissant au milieu de lacs argentés; — son nez, quoique un peu fort, avait de la grâce et de l'élégance; — sa bouche était si petite, qu'on l'eût vainement cherchée sur sa figure si le son de sa voix argentine ne fût venu guider les explorateurs... En un mot, Milo, — le célèbre statuaire, — lui eût volontiers cassé un bras pour en faire sa statue...

LE PRÉSIDENT

Pardon, Me Favre, mais Milo n'est pas un statuaire...

MAITRE FAVRE, vivement.

Eh! qu'importe à l'orateur? Qu'est-ce que l'exactitude des faits à côté de la perfection de la période et de la sonorité de la phrase?... Je continue. Un jour... une nuit plutôt, un homme que je devrais appeler un monstre! sans motif connu, sans dessein avoué, étranger à la localité, trouve moyen de s'introduire dans la demeure de ma cliente et de la défigurer horriblement. La nature frémit de ces horreurs! Et que nous oppose-t-on à cette évidence? L'alibi! — L'alibi! Ah! messieurs, nous savons comme il est facile d'élever cette barrière, mais nous savons aussi comme il est facile de la renverser! En principe, il est avéré que, devant le crime, l'impossibilité s'évanouit. Ceci acquis, Belenfant est

convaincu, et sa défense nous paraît impossible. Il était à cent cinquante lieues de là au moment du crime, nous dira-t-on. Qu'importe, s'il a commis le crime. La justice ne fait pas de ces distinctions captieuses. A quelque distance que soit le criminel de la victime, la justice sait bien les rapprocher. Messieurs les jurés, ne vous laissez pas prendre par ce moyen fallacieux de la défense : l'alibi. Je vais le détruire par une comparaison prise sur vous-mêmes. Dans votre maison, vous êtes pères de famille? Ici, messieurs, vous êtes jurés. — Mais, pour être jurés, en êtes-vous moins pères de famille? Une qualité exclut-elle l'autre? Il y a cependant un monde entre la vie publique et la vie privée, mais ce monde, comment l'avez-vous franchi, ou plutôt comment la loi vous l'a-t-elle fait franchir? C'est parce que vous étiez honnêtes dans la vie privée que la loi est venue vous demander d'être honnêtes dans la vie publique. Et de même nous dirons : c'est parce que l'homme qui passait la frontière était criminel que nous l'accusons d'avoir commis le crime. Que nous importent les moyens? — La justice ne voit que le fait.

Messieurs, je vous ai tout à l'heure dépeint les traits de Madame Pifardent, tels qu'ils étaient avant cet horrible forfait; que vous dirais-je de plus? Cette femme charmante, adorable, adorée, ce chef-d'œuvre du Créateur, est aujourd'hui quelque chose de repoussant. L'acide sulfurique, ce poignard liquide.... est venu labourer son gracieux visage et détruire en une seconde ce que la nature avait mis quarante-trois ans, sept mois et huit jours, à embellir et à perfectionner.

(Maître Favre se rassied. — Vive sensation.)

LE PRÉSIDENT

La parole est au défenseur du prévenu.

MAITRE LACHAUD

Messieurs, je serai bref. Je pourrais même, à la rigueur, ne pas prendre la parole, et mon silence, ou plutôt mon abstention, aurait plus d'éloquence que ma plaidoirie. Je ne commettrai pas la maladresse d'innocenter l'accusé. — Non. — Belenfant est coupable, et beaucoup plus coupable que vous ne le pensez. C'est lui qui, en 1837, commit un assassinat sur la personne de la veuve Loddé, et, sous le nom de Jean Hiroux, acquit une déplorable célébrité; en 1845, on le voit désoler le département du Gard; en 1846, il devient tristement célèbre en Belgique, et, sous le nom de Pictompin, il fait un tintamarre effroyable dans ce pays et dans les pays circonvoisins; en 1847, il apparaît dans les Ardennes, semant partout le deuil et la désolation...

BELENFANT, l'interrompant.

Eh bien! eh bien! de quoi qu'il se mêle? D'ailleurs, tout cela, c'était sous Louis-Philippe.

LE PRÉSIDENT

Silence, prévenu! N'interrompez pas votre avocat. Il faut que la défense soit libre.

MAITRE LACHAUD

Merci, monsieur le président. — Mais, parce qu'un brigand, déjà neuf fois contumace, a épouvanté nos départements pendant un quart de siècle, est-ce une raison pour annihiler, par une seule sentence, l'action puissante de la justice, et soustraire cette illustre canaille aux neuf sentences précédentes, à ces neuf condamnations à mort évitées avec tant d'astuce et d'habileté?

Eh ! oui, messieurs, là est toute la question. Et comme on fait la part du feu, j'appellerai cela faire la part du crime. (Avec des larmes dans la voix.) Oui, messieurs les jurés, au nom de la société, au nom de la famille, au nom de la propriété foncière, au nom de la sécurité publique, au nom des lois qui veulent être exécutées, de la justice dont les arrêts veulent être respectés, — acquittez ce coupable. — Et puis alors, je serai avec vous pour poursuivre les neuf contumaces de ce misérable gredin.

(Il se rassied.)

BELENFANT

Ah ! mais dites donc, vous me la faites mauvaise.

LE PRÉSIDENT

Accusé, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

BELENFANT

Oui, monsieur le président, je demande l'indulgence de la Cour pour mon avocat.

LE PRÉSIDENT

Vous avez tort de reprocher quoi que ce soit au célèbre orateur qui vous a défendu; il est de ceux qui ne combattent que pour remporter des victoires.

BELENFANT

Alors qu'on me laisse réciter mon mémoire.

LE PRÉSIDENT

Vous avez écrit vos mémoires ?

BELENFANT

Oh ! pas encore, je ne suis pas encore condamné, mais j'ai préparé ma défense.

LE PRÉSIDENT

Nous vous écoutons.

BELENFANT, parlant comme s'il récitait.

Né de parents sans éducation, ils ne m'en ont pas donné. Je suis donc entré dans le monde avec moins de ressources que les autres. Si j'avais appris le dessin, j'aurais pu être peintre ; la musique, musicien ; la mécanique, mécanicien... On m'a appris à ne rien faire, et je n'ai rien fait.

LE PRÉSIDENT

Accusé, je vous ferai remarquer que vous vous éloignez de la question.

BELENFANT

Pardon, monsieur le président, je suis au contraire dans la question jusqu'au cou... inclusivement. — Je continue. Si j'avais eu de l'éducation, on ne m'accuserait pas d'un crime aujourd'hui, et si j'avais 10,000 livres de rentes, qui songerait à m'accuser de vol ?

LE PRÉSIDENT

Je ne saurais vous laisser continuer sur ce ton ; la défense philosophique n'est permise qu'aux grands avocats, les accusés ne peuvent et ne doivent que réfuter les faits de l'accusation.

BELENFANT

Eh bien ! mettez que ce soit vous qu'on accuse, monsieur le président, qu'est-ce que vous répondriez ?

LE PRÉSIDENT

Cette supposition est inconvenante.

BELENFANT

C'est ce que je trouve aussi. Il est très inconvenant de m'accuser puisque je suis innocent.

LE PRÉSIDENT

C'est là votre moyen de défense ?

BELENFANT

J'en aurais bien un autre; je n'aurais qu'à faire comme monsieur Langlois, le spectateur de la Porte-Saint-Martin, donner un coup de sifflet. — Alors un agent viendrait, et, après m'avoir un peu étranglé, me mettrait à la porte. Qu'est-ce que je demande, moi, si ce n'est d'être mis à la porte ?

LE PRÉSIDENT

Accusé, ne faites pas d'actualités.

BELENFANT

Alors, je continue. Quoique sans éducation, j'ai cependant essayé dans mes *nombreux* moments de loisir, de me faire une position dans la poésie, et je vais...

LE PRÉSIDENT, vivement.

Non, non, pas de poésie, Belenfant, pas de poésie; vous aggraveriez votre position.

BELENFANT

Mais c'est une chanson, c'est ma complainte.

LE PRÉSIDENT

Raison de plus. Après le procès, je ne dis pas. Belenfant, asseyez-vous. (Belenfant se rassied). Messieurs les jurés, le drame qui vient de se dérouler devant vous, et qui, en ce moment encore, laisse dans votre esprit des reflets sinistres, est de ceux qui déroutent complétement les théories immuables de la justice, par l'étrangeté de leur conception, la singularité des moyens et le mystère insondable qui entoure leur perpétration.

C'était en l'année 1863.

C'était l'époque où les têtes fortement organisées pour le commerce, ramassaient l'or à pleines mains. L'accusé, qui eût pu trouver dans son pays natal des ressources suffisantes pour conquérir une position sinon élevée du moins lucrative, avait, depuis l'âge de deux ans, abandonné le toit paternel pour se livrer à des actes coupables dans des régions circonvoisines.

Car Belenfant avait eu au moins la pudeur, dans l'accomplissement de ses nombreux crimes, de ne point en faire rougir son sol natal.

C'était d'ailleurs un homme vulgaire, qui ne comptait parmi ses ancêtres ni sabres, ni décorations. La victime, madame Pifardent, est bien connue à Baume-les-Dames; c'est une femme distinguée à la fois par sa beauté et son

esprit, et qui réunissait dans son salon, — vous avez pu en juger par les témoins qu'elle a fait assigner, — l'élite de la société contemporaine.

Quel lien mystérieux unissait une femme si accomplie à un homme si incomplet? Nous l'ignorons, — car, au dire de la victime, le prévenu lui est inconnu et ne saurait aucunement appartenir à sa famille; — et, au dire de l'accusé, la dame Pifardent serait sa tante, à moins que, de la part de celui-ci, cette appellation ne soit qu'une raillerie de plus.

Une nuit du 31 février 1863, madame Pifardent est trouvée dans sa demeure, horriblement défigurée par une projection aussi instantanée que vigoureuse d'acide sulfurique. Car le criminel qui, pour satisfaire sa vengeance, eût pu employer le poignard, a préféré l'horrible moyen de l'acide sulfurique, dont les effets sont indélébiles et incurables, sachant bien que les blessures faites par les armes blanches ont l'heureux privilége de se guérir rapidement.

Messieurs les jurés, je ne veux pas influencer votre conscience, je termine. Vous avez entendu les avocats, les témoins et l'accusé lui-même, je n'ai plus un mot à ajouter pour éclairer votre jugement.

Voici donc les deux questions auxquelles vous aurez à répondre :

1° Belenfant est-il coupable d'avoir, dans la nuit du 31 février 1863, jeté un liquide corrosif à la figure de la dame Pifardent?

2° Le liquide corrosif était-il de l'acide sulfurique?

(La toile tombe.)

QUATRIÈME TABLEAU

Le jugement

PERSONNAGES DU QUATRIÈME TABLEAU

Les Juges.
L'Huissier.
Belenfant.
Me Jules Favre.
Me Lachaud.

(Pendant tout ce tableau, l'orgue joue l'air de *Fualdès*.)

L'HUISSIER

Messieurs, la Cour!

(Les juges apparaissent.)

LE PRÉSIDENT

Monsieur le chef du jury, veuillez faire connaître la réponse du jury.

M. PRUDHOMME, chef du jury.

Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration sur les deux questions est : Non! le criminel n'est pas coupable!

BELENFANT

Y a pas de circonstances atténuantes ?

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous!

BELENFANT

Alors, pourquoi qu'on chante ma complainte dans la rue?

LE PRÉSIDENT, se levant.

Vu la déclaration du jury, de laquelle il résulte que Belenfant n'est pas coupable des crimes qui lui étaient imputés; en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés par la loi, déclarons Belenfant acquitté de l'accusation portée contre lui. En conséquence, ordonnons qu'il sera sur le champ mis en liberté, s'il n'est retenu pour une autre cause.

Déboutons la dame Pifardent (Eulalie-Arthurine-Prudence-Lélia) de sa demande et la condamnons aux dépens.

L'audience est levée.

BELENFANT

Eh bien! et ma complainte?

LE PRÉSIDENT

C'est juste, nous allons la chanter en guise de couplet final... Mais avant, un mot s'il vous plait, Belenfant. Le jury vient de vous acquitter, vous êtes libre et innocent; j'ai une fille, une enfant de seize ans, blonde et pure, que vous avez peut-être déjà vue dans vos rêves; la voulez-vous pour femme?

BELENFANT

Je demande trois jours pour réfléchir.

LE PRÉSIDENT

C'est juste. Vous connaissez la loi, vous êtes dans votre

droit... Je m'attendais à un certain enthousiasme de votre part; mais je vois que vous êtes un homme sérieux... Passons à la complainte.

BELENFANT

C'est ça, passons à la complainte.

(Au public.)

Air de *Fualdès.*

Cet innocent badinage
Ne peut pas, en vérité,
Renverser la société
Et déifier le carnage;
Il veut sur l'air de Fualdès
Avoir un peu de succès.

⌘

NOTICE

L'avocat Durand était un aimable garçon qui n'avait que deux défauts, ce qui est peu pour un homme seul, dans le siècle où nous vivons. Il était républicain avancé et complétement anémique. C'est la maladie de poitrine qui l'a sauvé de la maladie politique.

Au numéro 6 de la rue du Pont-de-Lodi, à côté de La Vallée, ce grand marché aux volailles parisien, se trouvait son logement composé de grandes chambres, comme il s'en trouve encore, mais bien peu, dans les vieilles maisons de Paris.

De temps en temps Durand recevait. — Ses invités ne fréquentaient pas les cours, on les voyait bien plus ordinairement dans les brasseries. C'étaient des bohêmes, mais des bohêmes intelligents, ambitieux, et qui se sont fait un nom depuis. — J'y ai vu Jules Simon, qui y était considéré. Gambetta y noctambulisait volontiers; il pérorait entre deux chopes, avec cet accent méridional et cette voix vibrante qu'on lui connaît, et ne se faisait pas prier pour déclamer des vers de Victor Hugo. Il faisait aussi très habilement l'imitation de Jules Favre, mais le discours qu'il mettait dans sa bouche était une fine critique de ses procédés oratoires. Gambetta, depuis, m'a dicté ce petit morceau, dans son logement de la rue Bonaparte. Spuller, son ami, se trouvait là aussi; alors il ne portait pas toute sa barbe et ressemblait comme deux gouttes d'eau au prince Napoléon. Laurier qui, lui aussi, était de la bande, y chantait une de ses compositions genre Pierre Dupont:

« *Les merles sont mes amis!* »

Carjat, le photographe, était, bien entendu, l'âme de ces réunions, et

tous ceux qui se trouvaient là avaient plus ou moins posé devant son objectif. En consultant mes souvenirs, je retrouve encore Duchesne et Delvau, du *Figaro*, morts ; Amédée Rolland, le poëte, et Amédée Hardy, le journaliste bonapartiste de Grenoble, morts aussi; Jean du Boys et Charles Bataille, morts fous; Théodore Pelloquet, cravaté de blanc et le brûle-gueule à la bouche, mort paralysé; Antoine Gandon, l'auteur des *Trente-deux duels de Jean Gigon*, autre décédé; Eugène Potrel, qui était lâche et s'en vantait, mort propriétaire; Georges Detouche, un suicidé... etc... Que de tombes déjà! Et j'en oublie. Je m'arrête.

Je retrouve là encore Monselet qui va nous dire : *Les Petites Blanchisseuses* et *le Sonnet du Cochon ;* Bénassit, mi-Anglais, mi-Bordelais, dont les eaux-fortes sont toujours originales; Firmin Maillard, qui a fait la biographie de tous ces bohêmes; Durandeau, le caricaturiste humoristique, etc., etc...

C'est devant cet auditoire sceptique, mais très intelligent, que LE PROCÈS BELENFANT-DES-DAMES fit sa première apparition, le 28 décembre 1864. Chaque marionnette, parfaitement ressemblante, y était saluée par des rires et des bravos, seulement on ne trouvait pas les critiques assez mordantes.

LE PROCÈS BELENFANT a eu déjà plus de cent soixante représentations, et son succès est loin d'être épuisé, grâce à des modifications incessantes qui me sont fournies par l'actualité.

Je me souviens qu'à Vichy, au châlet de la Direction, dont M. Arthur Callou faisait alors les honneurs d'une façon charmante, je donnai une représentation de cette pièce devant un auditoire d'élite où se trouvaient entr'autres : MM. Legouvé, Meissonnier, Pinard, l'ancien ministre de l'Empire, alors procureur général à Douai; Batta, Malézieux, Mme Marie Cabel, etc., etc. Au moment où je commençais, M. Legouvé se précipita derrière ma barraque et me dit : — Coupez! Rognez! M. Pinard n'a pas l'air d'être content!

— Ah! tant pis! répondis-je, il me fourrera en prison après la représentation, mais je ne changerai pas un traître mot.

Je ne changeai rien, en effet, et, à la fin de la soirée, M. Pinard me

dit : — C'est fort bien, mais pourquoi n'avez-vous pas représenté le ministère public ? C'est une lacune.

— Non pas, Monsieur, répondis-je; c'est une omission volontaire et prudente ; et d'ailleurs, en ce moment-ci, le ministère public n'est-il pas en vacances ?

Depuis la première représentation de cette pièce , beaucoup de mots ont perdu de leur actualité, bien des témoins que j'assignais sont morts; il serait bon, je crois, de donner quelques explications pour justifier certaines allusions.

La déposition de Gustave Courbet m'a été dictée par lui-même à Trouville au mois d'août 1865. Le maître peintre d'Ornans y avait fait sensation, et, comme on le voit, y soignait lui-même sa gloire. C'est là qu'il peignait, d'après nature, dans le manége Pellier, une toile immense qui représentait la mer, et, sur le premier plan, on voyait de profil un de ces petits canots longs, insubmersibles, monté par une femme assez forte, en costume de bain et tenant dans ses mains une immense pagaye. Il appelait cela : *La Vénus au Podoscaphe!*

La mort m'a fait supprimer le témoin Rossini; Alfred de Caston, parti à l'étranger et ne donnant plus de séances à Paris, a été supprimé aussi.

Les dépositions d'Alexandre Dumas fils et de Victor Hugo sont plus récentes. Celle de Victor Hugo fait allusion à l'hospitalité qu'il offrait à Bruxelles aux contumaces communards.



LES FOURBERIES DE M. PRUDHOMME

DEMANDE EN MARIAGE EN UN ACTE

Première représentation le 14 août 1867.



LES FOURBERIES DE M. PRUDHOMME

Demande en mariage en un acte

PERSONNAGES

M. Prudhomme. | Madame Benoiton.

Un salon bourgeois. Piano à gauche, fauteuil à droite. Au fond à droite, table recouverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE

M. PRUDHOMME, entrant.

Madame Benoiton... (Saluant.) Madame... Personne!... Parbleu! elle est sortie... Pourtant je me suis fait annoncer. Ah! la voici.

SCÈNE II

M. Prudhomme, Madame Benoiton.

M. PRUDHOMME, saluant.

Belle dame!...

MADAME BENOITON, saluant.

Monsieur... monsieur Prudhomme?...

M. PRUDHOMME

Lui-même... Joseph... Joseph Prudhomme, ex-professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, expert près les cours et...

MADAME BENOITON

...Et tribunaux. Je sais... passons les titres ..

M. PRUDHOMME

Et pourquoi, belle dame?... puisque vous en avez à mon admiration!

MADAME BENOITON

Vous êtes galant, monsieur Prudhomme.

M. PRUDHOMME

Nullement. Je suis sincère, Madame.

MADAME BENOITON, s'asseyant et offrant un siége.

Monsieur!... Et qui me vaut l'honneur?

M. PRUDHOMME

Madame, je viens accomplir près de vous une mission pleine de délicatesse... (Appuyant sur les mots.) une mission pleine de délicatesse... Vous êtes mère, Madame, et vous me comprendrez !

MADAME BENOITON

Mon Dieu, Monsieur, j'ignore totalement le but de votre visite ; mais d'après les prémices...

M. PRUDHOMME

Eh bien ?...

MADAME BENOITON

Je vois de quoi il retourne.

M. PRUDHOMME, étonné.

(A part.) Il retourne !... Ce langage... Ah ! j'y suis !... (Haut.) Il retourne cœur, belle dame.

MADAME BENOITON

Très-joli !... Mais il ne s'agit pas de cela... Voyons vos échantillons ?

M. PRUDHOMME

Mes échantillons ? Pardon, mais... je ne comprends pas...

MADAME BENOITON

C'est pourtant bien simple !... Quand on vient faire des offres de service, on présente des échantillons.

M. PRUDHOMME

Des échantillons de... (A part.) Je viens demander la main de sa fille cadette pour mon fils junior... Je ne puis pourtant pas avoir sur moi un échantillon de mon fils junior... Elle me prend pour un courtier.

MADAME BENOITON

Vous avez l'air interloqué.

M. PRUDHOMME, étonné.

Loqué !...

MADAME BENOITON

Interloqué !... Mais, mon cher monsieur Prudhomme, sachez donc qu'aucun bibelot de la mode actuelle n'a paru sans m'avoir été soumis préalablement, sans que je l'aie essayé. J'ai porté la première robe Benoiton, la première chaîne Benoiton, — je ne parle pas de mon mari, — les premières bottines Benoiton; les chapeaux Benoiton ont paré ma tête, les gants Benoîton ont couvert mes doigts; j'ai mangé des côtelettes Benoiton. Toutes ces merveilles du goût ont eu mon approbation. Ah ! l'on s'étonne que je sois toujours sortie, mais, cher Monsieur, que deviendrait le bon goût si je restais chez moi ?

M. PRUDHOMME

Pardon ! Mais je n'ai pas eu le loisir encore de m'exprimer d'une façon claire et limpide... C'est à madame Benoiton mère que j'ai l'honneur de parler ?

MADAME BENOITON, se levant.

(Avec dignité.) Monsieur ! Mère est de trop !

M. PRUDHOMME

Et pourquoi, Madame? Je le suis bien, moi, et je n'en rougis pas!... Je viens parler à votre cœur, à votre âme... Vous êtes mère... J'ai un fils.

MADAME BENOITON

Un fils! Pauvre jeune homme!

M. PRUDHOMME

Madame!... Pauvre est de trop! Isidore Prudhomme se présente avec une dot de trente mille francs, qui lui vient du chef de sa mère, et une place de surnuméraire adjoint dans les Droits-Réunis, ajoutés aux dons de l'éducation, de l'esprit et du cœur qui lui viennent du chef de son père. Le tout ensemble forme un parti présentable. J'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille cadette pour mon fils junior... Je vous ferai remarquer que la demande est officielle, j'ai mis mes gants avant d'entrer.

MADAME BENOITON

Ah! j'étais loin de m'attendre à cela. Comment, monsieur Prudhomme, M. Isidore, votre fils a jeté les yeux sur ma fille cadette?.. Mais... où se sont-ils vus?

M. PRUDHOMME

Vous le dirai-je? (Avec hésitation.) C'est à Mabille... Non pas que mon fils ait l'habitude... mais... et d'ailleurs M. Glais-Bizoin y va bien...

MADAME BENOITON

Oui! oui! Il faut que la jeunesse connaisse tout... Eh

bien! mais, ceci est à voir! Et d'abord connaissons-nous nous-mêmes... Les jeunes gens se connaissent déjà. De ce côté, nous n'avons rien à leur apprendre... Voulez-vous prendre une tasse de thé? nous causerons. Allons, dites oui!... Parfait! Mes gens sont au spectacle. Ne bougez pas, je vais servir mon thé moi-même. (Elle sort.)

SCÈNE III

M. PRUDHOMME, seul.

Cette femme est charmante! Elle sera la belle-mère de mon fils. Ce qui me plait en elle, c'est sa simplicité, son abandon... Ainsi, elle va me servir son thé elle-même... Moi, quand mes domestiques sont absents, je n'offre pas de thé, et pourtant Dieu sait si je suis simple!... mais c'est une occasion pour faire des économies.

MADAME BENOITON, dans la coulisse.

Monsieur Prudhomme! monsieur Prudhomme! un coup de main, je vous prie.

M. PRUDHOMME

Je suis tout à vous, belle dame. (Il sort et rentre avec madame Benoiton. Ils portent un plateau où le thé est servi.)

SCÈNE IV

Madame Benoiton, M. Prudhomme

MADAME BENOITON

(Ils apportent le plateau de thé.)

Ah! mille grâces! Je croyais que je n'en viendrais pas à bout... Un peu de thé.

M. PRUDHOMME

Pour vous faire plaisir!

(Elle sert le thé. Ils boivent.)

MADAME BENOITON

Je suis si peu chez moi, que j'ai rarement l'occasion de causer avec un homme de cœur et d'esprit comme vous, monsieur Prudhomme. Je ne sais si vos moments sont comptés, mais, ma foi! tant pis pour vous... Puisque je vous tiens, votre visite est une bonne fortune pour moi.

M. PRUDHOMME

Trop aimable, en vérité, belle dame!

MADAME BENOITON

Voyez-vous, cher Monsieur, je suis une petite folle, telle que vous me voyez: je parcours les journaux, les livres; j'ai lu *les Odeurs de Paris*, *M. de Camors*; je vais aux théâtres, aux bals, aux courses. Mais de tout cela je n'ai

qu'une vague idée, parce que ma toilette m'oblige à la soigner sans cesse et me cause de perpétuelles distractions. Ainsi je ne serais pas fâchée d'avoir une idée toute faite sur les choses et les gens du jour... Que pensez-vous de Sardou? Dites votre opinion, sans craindre de me blesser. Moi, je l'adore!

M. PRUDHOMME

A vous dire le vrai, Madame, et puisque vous demandez mon sentiment, je le considère comme un enlumineur de beaucoup de talent.

MADAME BENOITON

Un enlumineur? Charmant!

M. PRUDHOMME

Il prend à droite, à gauche, une foule d'images, les unes bien faites, les autres simplement esquissées, et il met de la couleur dessus : parfois il les recopie en changeant les costumes; d'autres fois, il change l'époque; le plus souvent, il meuble les salons dénudés. — C'est un tapissier. — Un tapissier de lettres, il est vrai! — Mais Poquelin, qui était, lui aussi, tapissier, n'avait pas besoin d'accessoires pour faire agir ses personnages, tandis que Sardou ne les fait marcher qu'à l'aide de clefs, de portes, de balcons, de mouchoirs, de lettres, de bijoux, en un mot, de tout un bric-à-brac très-ingénieux, mais puéril : l'œuvre de Sardou, c'est de la mise en scène mise en prose.

MADAME BENOITON

Oh! que vous êtes méchant! Mais je vous aime ainsi... Et Dumas fils, qu'en pensez-vous? Moi je l'exècre.

M. PRUDHOMME

Celui-là, c'est autre chose. Si j'étais femme, je le ferais guillotiner.

MADAME BENOITON

Que vous êtes cruel ! Et pourquoi cela ?

M. PRUDHOMME

Comment, Madame, vous ne détestez pas cet homme qui entre au fond de la conscience de toutes les femmes, et qui leur dit : Voilà ce que vous pensez, voilà ce que vous allez faire ! qui, dans le bal masqué de la vie, devine la figure sous le loup, et vous dit brutalement : Laitière, tu es duchesse ; je te connais, beau masque !

MADAME BENOITON

Mais il se trompe parfois.

M. PRUDHOMME, mystérieusement.

Il n'y a que les femmes qui le disent, Madame.

MADAME BENOITON

Ah ! que vous êtes méchant ! Mais je vous aime ainsi... Et OCTAVE FEUILLET, qu'en pensez-vous ?

M. PRUDHOMME

Un peu de thé, belle dame, s'il vous plaît.

MADAME BENOITON, lui servant du thé.

Avec du rhum ?

M. PRUDHOMME

Merci. Octave Feuillet, c'est du thé sans rhum.

MADAME BENOITON

Oh ! charmant, délicieux !... Mais puisque je suis en train de m'instruire, je ne veux pas rester en si beau chemin. Que pensez-vous de M. Émile de Girardin ?

M. PRUDHOMME

Lui ! Madame, c'est un canon à aiguille chargé à poudre. Il fait beaucoup de bruit en peu de temps, mais il ne tue personne.

MADAME BENOITON

Vous me ravissez ! Une dernière question... la plus délicate... (Pudiquement.) oh ! mais je n'ose pas !

M. PRUDHOMME, à part.

Diable ! qu'est-ce que cela peut bien être ? (Haut.) Je vous en prie, Madame !

MADAME BENOITON

Eh bien !... oh ! mais, non, je n'ose pas !

M. PRUDHOMME

De grâce !... Personne ne peut vous entendre.

MADAME BENOITON

Eh bien !... avez-vous entendu... Thérésa ? (Elle se tourne vivement en cachant sa tête dans ses mains : M. Prudhomme en fait autant ; silence de quelques instants.)

M. PRUDHOMME

Madame, cette question en vaut une autre, et d'avance, je demande votre pardon.

MADAME BENOITON

Oh ! dites, dites.

M. PRUDHOMME

Avez-vous, Madame, jamais bu de l'absinthe ?

MADAME BENOITON, se levant indignée.

Monsieur Prudhomme !

M. PRUDHOMME

Eh bien ! Thérésa, c'est l'absinthe du chant.

MADAME BENOITON

Ah ! charmant, délicieux ! Je suis enchantée, monsieur Prudhomme, de vous connaître.

M. PRUDHOMME

Et moi, Madame, pareillement.

MADAME BENOITON

Mais, pardon, maintenant une autre question : au point de vue des connaissances littéraires et artistiques, je vous trouve parfait. Oh ! mais là, parfait ! parfait ! parfait ! Mais le Monde ? Pratiquez-vous le Monde ? Oh ! moi d'abord, il faut que l'on pratique le Monde ; le Monde pour moi, c'est tout.

Ainsi le Monde dit qu'en ce moment nous dansons sur un volcan. — Sauriez-vous danser sur un volcan ?

M. PRUDHOMME

Mon Dieu, Madame, je n'ai jamais eu l'occasion de danser sur un volcan ; mais dans un salon, j'ose me flatter de savoir m'en tirer à mon honneur.

MADAME BENOITON

Je ne suis pas curieuse, mais j'aimerais bien à m'en assurer.

M. PRUDHOMME

Rien n'est plus facile, Madame, et si un temps de polka...

MADAME BENOITON, saluant.

Avec plaisir !... (Ils polkent.) Se rasseyant. — Vous êtes léger !

M. PRUDHOMME

Des pieds, oui, Madame, mais pas du cœur.

MADAME BENOITON

Très-aimable. — Est-ce que vous connaissez la Varsoviana ?

M. PRUDHOMME

Je crois bien, j'aime tant la Pologne.

(Ils dansent la Varsoviana.)

MADAME BENOITON

Oh! mais vous êtes précieux, vous savez tout danser. Vous me rappelez Brididi... mais vous ne feriez pas le cavalier seul comme lui?

M. PRUDHOMME, avec malice.

Vous croyez, Madame? Voulez-vous essayer?

MADAME BENOITON

Pourquoi pas?

(Ils dansent une figure du quadrille d'*Orphée aux Enfers*.)

MADAME BENOITON

Ah! mais c'est une seconde jeunesse, monsieur Prudhomme, vous êtes irrésistible.

M. PRUDHOMME, à part.

J'ai su plaire à la mère, mon fils saura plaire à la fille. (Haut.) Madame, tel père, tel fils. C'est vous faire son portrait que me présenter moi-même... — Isidore a vingt-quatre ans; il est blond et doux, il a quelque teinture des belles-lettres, il a même fait pour mademoiselle votre fille cadette quelques stances sur un air que je lui ai indiqué.

MADAME BENOITON

Ah! vraiment; ne pourrait-on connaître?...

M. PRUDHOMME

Madame, les paroles sont l'expression de ses désirs les

plus ardents ; la musique est de mon jeune âge. Connaissez-vous *Bouton de Rose ?*

MADAME BENOITON

Bouton de Rose ? — D'Offenbach ?

M. PRUDHOMME

Non. Il se l'est peut-être approprié depuis, mais, ce n'est pas de lui... (Chantant.) ta ti ta dère...

MADAME BENOITON

Ah ! je connais !... J'ai été bercée avec cela.

M. PRUDHOMME

Les roses sont amies des grâces.

MADAME BENOITON

Vous êtes galant. — Eh bien ! chantez-moi ces couplets, je vais vous accompagner au piano. — Quel est le titre de la chanson ?

M. PRUDHOMME

Un titre étrange, Madame ; — mais, j'ignore pourquoi Isidore n'a pas voulu en prendre d'autre.

MADAME BENOITON

Mais encore ?

M. PRUDHOMME

« *Je me le demande !* » — Déclaration en trois couplets.

MADAME BENOITON

Oh ! ravissant, ravissant ! C'est de la dernière actualité. — Y êtes-vous ?

M. PRUDHOMME

Excusez mon organe, je commence. (Il chante, madame Benoiton l'accompagne au piano.)

Air : *Bouton de rose.*

I

Je me l'demande !
Oserai-je me déclarer?
Vraiment, mon audace est bien grande.
Si l'on allait me refuser ?
Je me l'demande !

II

Je me l'demande !
Si jamais j'ai vu plus d'attraits ;
Ses yeux sont fendus en amande,
Pour un rien je les mangerais...
Je me l'demande !

III

Je me l'demande !
Pourrais-je sans elle exister ?
Je n'ai que mon cœur pour offrande...
Mais voudra-t-elle l'accepter?...
Je me l'demande !

MADAME BENOITON

Oh ! charmant, ravissant ! Évidemment, celui qui a fait ces vers fera le bonheur de ma fille.

M. PRUDHOMME

Oui, belle dame. Et maintenant que j'ai l'assurance que nos vœux ne seront pas repoussés, permettez-moi, en prenant congé de vous, de vous remercier de votre toute gracieuse réception.

MADAME BENOITON

Pardon, cher monsieur, c'est moi qui me félicite d'avoir fait votre connaissance et d'avoir joui de votre charmant esprit.

M. PRUDHOMME, à part.

Je n'ai pas dit un mot de ce que je pensais; mais, pour mon fils!.. Madame j'ai bien l'honneur... (Il salue. Fausse sortie.)

MADAME BENOITON, saluant.

Monsieur...

M. PRUDHOMME, revenant.

Ah! j'oubliais... J'ai l'agrément de madame Benoiton... Mais le Monde? que dira le Monde? — si je ne le consulte pas.

AU PUBLIC

Suite de l'air.

Je me l'demande!
Ceci vous a-t-il fait plaisir?
Je redoute une réprimande...
Peut-être allez-vous m'applaudir?
Je me l'demande!

NOTICE

C'est au bord de la mer, à Cabourg-sur-Mer, en août 1867, que j'ai écrit cette petite pièce, où je l'ai jouée pour la première fois, le 14 du même mois, dans le grand salon de l'hôtel *de la Plage*.

Vous connaissez Cabourg ? — Une mer de sable au bord de l'Océan. Il y a bien quelques maisons qui donnent de l'ombre à quelques tamarins, mais voilà tout ! D'habitants, pas le moindre vestige. Quant aux baigneurs, j'en vis trois sous la tente de l'établissement des bains.

Trois baigneurs ! Trois notoriétés parisiennes ; toutes trois étonnées de se trouver ensemble et non moins étonnées de me voir rôder par là, c'étaient : Henri Rochefort, Adrien Marx et Ernest Blum. — La critique, l'indiscrétion et le vaudeville.

Tous trois faisaient bon ménage ; ils avaient mis leur chassepots de côté. Adrien Marx, en petit roquet à quitout semble permis, aboyait aux jambes de Rochefort, qui, en bon lion, le laissait faire. Quant à Blum, il cherchait, en se roulant dans le sable, un dénouement que la marée ne lui apportait pas.

Marx partait le soir même, Rochefort et Blum se mirent en quatre pour me composer un auditoire. Ils réussirent, bien entendu. Rochefort trouva mes critiques un peu douceâtres : « Vous ne faites qu'aboyer, me disait-il, il faut mordre. »

Blum trouva au contraire que j'étais trop dur : « Les gens de lettres ne vous pardonneront pas, disait-il, de les avoir égratignés ; pourquoi

éreinter Sardou, taquiner Feuillet ? Vous ne les retrouverez plus quand vous en aurez besoin. Et puis à votre place, je *corserais* la pièce, elle est vide! » Je suivis la moitié de ce conseil, je *corsai* la pièce en y ajoutant la scène des danses, qui n'existait pas alors et qui fait un grand effet.



LE SYSTÈME DE M. PRUDHOMME

SCÈNE DE JEU

Première représentation, le 28 janvier 1868.



LE SYSTÈME
DE M. PRUDHOMME

SCÈNE DE JEU

Représentée pour la première fois à Monaco, le 28 janvier 1863

PERSONNAGES

M. Prudhomme. | Lesueur.

SCÈNE PREMIÈRE

M. PRUDHOMME, entrant.

Je ne sais si l'on doit avouer ces choses-là, mais ma foi

tant pis, je suis venu ici pour faire sauter la banque! J'ai mon système. — Mon Dieu, vous me direz: Chacun a le sien! — C'est encore vrai! — Mais le mien est le meilleur. Et puis, je veux gagner, ce n'est pas comme tant d'autres pour gaspiller cet or acquis à l'aide de combinaisons bizarres, insensées, mais logiques. — Vous le dirai-je? C'est pour ma fille, c'est la dot de ma fille que je veux constituer... avec une simple pièce de cent sous... du temps de Louis-Philippe. Voici comment j'opère... Mais qui me dérange? Tiens! c'est Lesueur, le célèbre comique du Gymnase.

—

SCÈNE II

M. Prudhomme, Lesueur.

LESUEUR, entrant.

Enfin je vous retrouve; laissez-moi vous presser contre mon cœur. (Il l'embrasse.)

M. PRUDHOMME

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc à m'embrasser comme cela?

LESUEUR

C'est-à-dire, mon cher monsieur Prudhomme, que grâce à ce baiser que je viens de cueillir sur vos joues, je suis sûr d'amener le 36; du reste, j'ai pris toutes mes précautions: j'ai un haricot dans ma poche, je me suis habillé en petit

crevé, tous les matins à jeun je regarde la Tête-de-Chien (1), et je vous embrasse.

M. PRUDHOMME

Je crois que ce pauvre garçon est devenu fou !

LESUEUR

Moi d'abord, je n'ai pas de système. Je procède par les fétiches, c'est bien plus sûr ! Tenez, hier, je mets sur le 14, j'étais sûr de mon affaire. — Il sort zéro ! zéro *l'ami de la maison !* Je me dis : c'est incroyable ! c'est incroyable ! Je fouille dans ma poche, et je ne trouve pas mon haricot, j'avais changé de gilet ! Alors ça ne m'étonnait plus... Aujourd'hui je m'en suis procuré un autre, et je suis sûr de gagner ; je vous quitte, je vais travailler. (Il sort.)

SCÈNE III

M. PRUDHOMME, seul.

Bonne chance ! Le pauvre garçon va perdre tous ses appointements avec ses fétiches. Cependant il ne faut pas tant les dédaigner. Ceci me rappelle qu'en 1829, au bal de l'Hôtel-de-Ville, où je me trouvais avec madame Prudhomme, le roi Louis-Philippe, qui n'était alors que duc d'Orléans, me dit : Monsieur Prudhomme, êtes-vous joueur ?

(1) Rocher qui domine Monaco.

— Non, Monseigneur, répondis-je. — Alors le jeu ne vous intéresse pas, restez dans le salon de bal; Madame Prudhomme et moi nous allons faire un tour du côté de l'écarté. Madame Prudhomme était une fort belle femme; elle était blonde, d'un blond allemand et elle avait une peau d'une blancheur éblouissante. Cette galanterie du prince me confondit... je lui devins tout dévoué. — En 1832, aux Tuileries, où j'étais admis comme capitaine de la garde nationale, le roi m'aborda et me dit : Où est donc madame Prudhomme? — Elle est indisposée, sire. — Ah! tant pis, dit le roi, c'est mon porte-bonheur; il y a quatre ans, elle m'a fait gagner une partie bien importante. — Il serait vrai, sire! — Elle m'a fait gagner mon trône. — J'appris depuis qu'à cette époque... mais je vous raconterai cela plus tard. — Bref, le roi me dit : Je n'ai plus rien à désirer, moi; mais vous, monsieur Prudhomme? — Et comme je balbutiais : — « Allons, allons, dit le roi, madame Prudhomme me demandera cela, dites-lui que je désire la voir. » En effet, quelques jours après, ma femme vit le roi, et je fus nommé colonel de ma légion.

SCÈNE IV

M. Prudhomme, Lesueur.

LESUEUR, entrant et embrassant M. Prudhomme.

Ah! Il faut que je vous embrasse encore. Le 36 est sorti, je suis cousu d'or.

M. PRUDHOMME

Il serait vrai ? Eh bien ! un bon conseil, mon cher ami ; vous avez gagné, ne jouez plus.

LESUEUR

Par exemple ! seulement je vais changer de fétiche, parce que je crois que mon haricot a fait son temps.

M. PRUDHOMME

Et qu'allez-vous prendre ?

LESUEUR

Je vais prendre une feuille d'artichaut... Laissez-moi encore vous embrasser et je vais faire sauter la banque. (Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE V

M. PRUDHOMME, seul.

Quel imprudent ! Pour en revenir aux fétiches, je vous dirai, en confidence, que me souvenant du duc d'Orléans, moi aussi j'en ai amené un, un fétiche. — Il n'y a personne ? J'ai amené madame Benoiton. Chut ! — Seulement elle est toujours en l'air, je ne sais pas ce qu'elle fait. — En voilà une qui a du bonheur au jeu ; elle met toujours sur le 22. — Elle dit : 22 les deux cocottes ! — Et elle gagne ; c'est curieux ; moi, je suis plus sérieux, j'ai étudié tous les livres

connus depuis *la montante de d'Alembert* jusqu'à *la descendante de Diderot*, et je suis ferré.

VOIX DANS LA COULISSE

Faites votre jeu, messieurs. — Hum! sept, — sept après.

UNE VOIX

Moitié à la masse...

LE TAILLEUR

Bien. Faites votre jeu, messieurs. — Hum! — un, — un après! (Murmures.)

LE TAILLEUR

Faites votre jeu, messieurs!

UNE VOIX

L'or va au rouleau!

LE TAILLEUR

Bien. Rien ne va plus? — Hum! — huit, — trois, — Rouge gagne et couleur!

M. PRUDHOMME

Je n'y résiste plus! La fièvre de l'or m'emporte! Je vais constituer la dot de ma fille! (Il sort et se heurte contre Lesueur qui entre.)

SCÈNE VI

LESUEUR, seul.

Eh bien! eh bien! où va-t-il? Saperlotte! La feuille d'arti-

chaut n'avait pas la même vertu que le haricot. Il est vrai que j'étais au 30 et 40, je n'ai jamais compris cette taille-là. Figurez-vous... je mets à noir, il sort rouge! je mets à rouge, il sort noir! je mets à noir... il sort rouge! Je dis : très-bien! — Il faut le dire alors, c'est une intermittence déclarée. Dès lors je mets à noir, rouge sort. — Je dis : bon, ce sont des coups de deux, la noire va revenir; rouge sort encore... Très-bien, je me suis trompé, c'est un coup de trois ou une série... Bref, je joue, j'essaie une martingale contre le coup de quatre, ça ne réussit pas; je mets encore, et j'allais gagner, quand malheureusement la taille a fini. — Je n'ai jamais compris cette taille-là. Aussi je la trouve amère, je vais prendre un verre d'absinthe. (Il sort.)

SCÈNE VII

M. PRUDHOMME, entrant.

Bravo! bravo! mon système a réussi. Je vais vous raconter cela. J'arrive au tapis vert, j'étale devant moi mes calculs sur les probabilités, oh! quel travail! Il y avait un monde fou autour de moi, et même ça me gênait un peu. — J'attaque, je gagne, je gagne encore, je gagne toujours, l'or et les billets s'amoncelaient devant moi. Le tailleur n'avait pas l'air ému, j'en fus étonné. J'étais à rouge. — Tout à coup une dame se penche vers moi et me dit doucement : Monsieur Prudhomme, passez à noire, la taille l'indique. — Je me détourne... La taille de qui, madame? — Mais, monsieur, la noire. Mettez sur la noire, suivez l'esprit de la taille. — Notez que cette dame en avait une charmante, que j'aurais

volontiers... mais il ne s'agissait pas de cela. — Fidèle à mon système, je n'en fis rien. — Je continue. — Il arrive *un*. — *Un après carte noire.* — On me dit : *La masse est en prison.* — En prison ! Pourquoi ? qu'a-t-elle fait ? — Bref, le coup suivant la met en liberté. — Quelle émotion, mon Dieu, quelle émotion ! — Je continue et je passe à noire. — Un monsieur se penche à mon oreille et me dit : Attention, monsieur Prudhomme, c'est le moment du *tiers et tout en boule de neige!* — Je bondis sur ma chaise. — Comment, monsieur, mais laissez-moi tranquille, laissez-moi suivre mon système en paix ou je fais appeler monsieur le commissaire. — Par exemple, celui-là n'est pas comme madame Benoiton, il n'est jamais sorti, on le voit partout... Il imposa silence à ce monsieur. Le monsieur qui donnait les cartes s'adresse alors à moi et me dit : Pour combien va la masse ? Je regarde : — Il y avait *vingt mille francs!* Vingt mille francs ! — Assez, m'écriai-je, c'est la dot de Vénuska ! — Vénuska, c'est ma fille ; je l'ai appelée ainsi à cause de sa beauté et de mon amour pour la Pologne. Et me voici.

Du reste, il était temps. Madame Benoiton, mon fétiche, se fatiguait d'être en place, elle criait à chaque instant : Laissez-moi mettre sur le 22, venez donc jouer le 22. — Aussitôt j'entendis crier : 22, *noir*, — *pair et passe!* — Les deux cocottes ! s'écria madame Benoiton, aboulez la monnaie !

Ah ! mais, peut-être voudriez-vous connaître mon système ? Eh bien ! revenez l'an prochain et je n'aurai plus de secrets pour vous. A cette époque ma fille sera heureuse !

NOTICE

Cette petite scène n'a guère d'intérêt que pour les joueurs qui fréquentent les stations thermales ou balnéaires où sont établies des tables de *trente et quarante* et de *roulettes*. Dans ces lieux de plaisir où tout se rapporte au jeu, où l'on suppute toutes les chances, où l'on combine les probabilités, où l'acquisition rapide de la fortune semble être le but réel, tandis qu'au fond le but n'est autre que la recherche constante de l'émotion, tout ce qui rappelle ces préoccupations constantes est forcément goûté.

Je n'ai pas à expliquer ici les termes de jeu que j'ai employés; les habitués du tapis vert les comprendront suffisamment. Plus d'un, peut-être, trouvera-t-il que je dévoile son système; mais le mal n'est pas grand, car s'il y en avait un bon, je le garderais pour moi.

Il me souvient qu'à la première représentation de cette pièce dans la salle des fêtes du casino de Monte-Carlo, un Anglais, qui jusqu'alors n'avait pas compris grand'chose à cette saynète, entendant M. Prudhomme répéter plusieurs fois : « *22 les deux cocottes!* » sortit rapidement du salon, et passant dans la salle de jeu, mit quelques louis sur ce numéro. Le hasard fit que le numéro sortit. On vit alors l'heureux insulaire rentrer bruyamment dans le salon où je jouais, et, au milieu de l'hilarité générale, montrer ses louis en s'écriant :

— Oh! très-bonne pièce *in dead!* 22 les deux cocottes! il vient de sortir!

Inutile d'ajouter que cette interruption augmenta mon succès et que tout le reste de la soirée le 22 fut couvert d'or.

Mais, hélas! le 22 ne sortit plus !

Quant au type de Lesueur, que j'ai mis là pour donner la réplique à M. Prudhomme, sa voix chevrottante, que j'imite assez bien, formait un contraste comique avec la voix mesurée et convaincue de M. Prudhomme. Je ne sais pas si le célèbre artiste du Gymnase a jamais mis le pied dans une salle de jeu et je lui demande pardon de l'avoir ainsi compromis.

Le système de M. Prudhomme a eu, jusqu'à ce jour, une dizaine de représentations.



MADAME BENOITON EST INDISPOSÉE

COMÉDIE EN UN ACTE

Première représentation au Cercle artistique de Marseille
le 5 mars 1868.





MADAME BENOITON

EST INDISPOSÉE

PERSONNAGES

Madame Benoiton.	M. Prudhomme, médecin.

Un salon. Canapé à droite. Table avec album, plume et encre, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

Madame Benoiton, *M. Prudhomme* entrant.

MADAME BENOITON

Ah! vous voilà, docteur! Venez vite, je suis à moitié morte.

M. PRUDHOMME

Eh quoi? chère madame, vous souffrez? Qu'éprouvez-vous?

MADAME BENOITON

Parbleu, cher docteur, je vous trouve plaisant; je vous fais quérir pour me trouver ma maladie, voilà que vous me la demandez!

M. PRUDHOMME

Encore, faut-il, Madame, me guider dans la recherche de votre mal. Où souffrez-vous? Est-ce de la tête, de l'estomac, de la gorge, de...

MADAME BENOITON

De de de... Ah çà! docteur, quel genre de médecine professez-vous? Est-ce que vous vous figurez que je note sur un calepin les douleurs que je ressens? J'ai bien autre chose à faire. Je souffre, voilà tout.

M. PRUDHOMME

Mais encore faut-il savoir...

MADAME BENOITON

Savoir quoi? C'est votre affaire.

M. PRUDHOMME

Au fait, vous avez raison, Madame, et je ne vois pas pourquoi vous feriez des concessions à la Faculté.

MADAME BENOITON

Oh! ne raillez pas, ou je vais me trouver mal.

M. PRUDHOMME

Je saurais alors vous guérir ; — mais je vois maintenant le traitement que je dois vous faire suivre. — D'abord les eaux vous feront le plus grand bien.

MADAME BENOITON

Oui, vous avez raison. Surtout les bains où l'on joue : Bade, Ems, Wiesbaden, Spa.

M. PRUDHOMME

Mais, non pas ; je vous conseille Vichy ou les eaux des Pyrénées.

MADAME BENOITON

Merci, on s'y ennuie à mourir. Et il faut boire de ces eaux-là ?

M. PRUDHOMME

Sans doute.

MADAME BENOITON

Il paraît que c'est horriblement mauvais ? Trouvez-moi autre chose.

M. PRUDHOMME

Aimez-vous mieux les bains de mer ?

MADAME BENOITON

Ah çà ! mais vous voulez donc ma ruine ! Pour faire figure aux bains de mer, il faut au moins changer trois fois de toi-

lette par jour et danser tous les soirs, sans compter que je déteste les hôtels et qu'il me faudra louer un châlet. Vous ne croyez pas, par hasard, que j'irai me réfugier dans un trou où l'on ne voit que des pêcheurs ?

M. PRUDHOMME

Mais, Madame, il n'y a plus de pêcheurs aujourd'hui. On fabrique les poissons dans des cuvettes.

MADAME BENOITON

Ah ! oui, la pisciculture, M. Coste, M. Babinet ! C'est encore joli ! Dans quelques années, on citera les homards d'Asnières et les sardines de Passy.

M. PRUDHOMME

Si vous ne voulez pas des bains de mer, il va falloir vous droguer.

MADAME BENOITON

Ma foi, docteur, je vous croyais plus habile. Comment, vous ne pouvez pas guérir une femme sans lui donner de remèdes ?

M. PRUDHOMME

Je vous guérirais bien par le raisonnement, mais vous ne voudriez pas m'écouter. D'ailleurs les femmes n'aiment pas qu'on les convainque. Je vous dirais que vous ne souffrez pas, que vous vous feriez du mal exprès pour me prouver le contraire.

MADAME BENOITON

Bien obligée ! vous êtes poli !

M. PRUDHOMME

Je suis médecin, et la politesse n'a rien de commun avec la science.

MADAME BENOITON

A la bonne heure ! voilà de la franchise !

M. PRUDHOMME

Ah ! vous voulez que je sois franc ? Eh bien ! je vais vous dire la vérité : votre maladie, c'est l'ennui, un ennui mortel. La femme est un enfant, elle a besoin de joujoux. Il vous manque un joujou, et... voilà votre maladie.

MADAME BENOITON

Et alors, docteur, vous me conseillez de...?

M. PRUDHOMME

Je ne vous conseille rien, Madame, Dieu m'en garde ! (Il se lève et prend son chapeau.)

MADAME BENOITON

Vous partez déjà ?

M. PRUDHOMME

J'ai une visite à faire dans votre maison.

MADAME BENOITON

Une femme qui s'ennuie ?

M. PRUDHOMME

Non, un homme qui s'amuse.

MADAME BENOITON

Vous ne viendrez pas causer un peu en redescendant ? Il pleut à verse, je ne sortirai pas.

M. PRUDHOMME

Mais volontiers, Madame.

MADAME BENOITON

Oh ! nous ne parlerons pas de ma santé. Ce ne sera pas une visite, je ne tourmenterai pas votre science.

M. PRUDHOMME, saluant.

Madame, je suis tout à vos ordres. (Il sort.)

SCÈNE II

MADAME BENOITON, seule.

C'est-à-dire que je ne trouverai pas un homme, un seul, qui ait la politesse de prendre la femme au sérieux, ne fût-ce qu'une minute? Voilà ce qui me met hors de moi ! — Oh ! si j'étais homme ! — Ce docteur, qui me conseille un joujou ! Mais c'est d'une impudence ! Comment ! Il ne peut pas me trouver une maladie quelconque, il faut qu'il me dise une impertinence ! Oh ! si je n'avais pas peur d'être bas bleu, quel joli livre j'écrirais sur les hommes ! (Elle se promène avec agitation.)

SCÈNE III

Madame Benoiton, *M. Prudhomme*, entrant.

MADAME BENOITON

Vous voilà, docteur?.. Et votre malade ?

M. PRUDHOMME.

Sorti.

MADAME BENOITON

Vous l'avez guéri ?

M. PRUDHOMME

Non. C'est un boursier ; il n'est malade qu'à partir de trois heures.

MADAME BENOITON

Dites-moi donc ! Qu'est-ce qu'il a ce monsieur ?

M. PRUDHOMME

Il a qu'il ne digère pas, qu'il n'a pas d'appétit et qu'il dort mal.

MADAME BENOITON

Et... qu'est-ce que vous lui ordonnez ?

M. PRUDHOMME

Je lui ordonne de digérer, d'avoir de l'appétit et de dormir.

MADAME BENOITON

Tiens, tiens, tiens!... Mais c'est très-simple. Et suit-il vos ordonnances?

M. PRUDHOMME

Est-ce qu'un malade suit jamais les ordonnances de son médecin?

MADAME BENOITON

Eh bien! je ne suis pas comme les autres malades, moi, et j'ai l'intention de suivre vos ordonnances à la lettre.

M. PRUDHOMME

Quoi! vous voulez?..

MADAME BENOITON

Je veux chasser cet ennui terrible qui me dévore. — Allez, j'ai le cœur bien vide, docteur, et qui voudrait l'occuper n'y dérangerait personne.

M. PRUDHOMME, à part.

Ah! bah! mais pourquoi me dit-elle cela?.. est-ce que?.. Au fait, je suis bien conservé.

MADAME BENOITON

Parlons d'autre chose, docteur, n'est-ce pas? Avez-vous lu *le Moniteur?*

M. PRUDHOMME

Certes! Les débats de la Chambre m'intéressent toujours.

MADAME BENOITON

Et qui vous parle de la Chambre? — Avez-vous lu le

feuilleton de Gautier ? C'est d'une couleur et d'un pittoresque ! Par exemple, pour bien le goûter, il faut savoir l'arabe, le grec, l'hébreu et le chinois.

M. PRUDHOHME

Je préfère Janin ; avec lui il suffit de connaître le latin.

MADAME BENOITON

Encore cela n'est-il pas nécessaire ; — on passe les citations, cela fait qu'il y a moins de longueurs. — Vous n'avez jamais écrit, vous, docteur ?

M. PRUDHOMME

Hélas ! si, Madame ; tout le monde a son péché de jeunesse.

MADAME BENOITON

Et moi qui croyais que vous n'aviez jamais péché !

M. PRUDHOMME

Si, j'ai publié un volume de vers ; c'était en 1833 ou 34, je ne sais plus au juste.

MADAME BENOITON

Oh ! et moi qui adore les poëtes. Et qui vous inspirait ? Voyons, contez-moi cela. Était-ce une bien grande dame ?

M. PRUDHOMME

Non, mais c'était une femme que j'ai bien aimée. — Comme je n'aimerai plus !

MADAME BENOITON

Qu'en savez-vous ?

M. PRUDHOMME, à part.

Décidément, madame Benoiton me fait la cour ; — elle n'est pas mal, et si j'osais...

MADAME BENOITON

Et vous lui faisiez des vers à cette dame ?... Je n'ai jamais eu cette chance-là.

M. PRUDHOMME

Quoi ! vous aimez à ce point la poésie ?

MADAME BENOITON

J'aime tout ce qui n'est pas banal, docteur, et je serais beaucoup plus sensible à un compliment en vers qu'à une déclaration en prose.

M. PRUDHOMME

Eh bien ! Madame, voulez-vous permettre à ma muse de vous offrir un madrigal ?

MADAME BENOITON

Comment ! là, tout de suite, sans dictionnaire ?

M. PRUDHOMME

Pour ces choses-là, Madame, je n'ai besoin que du dictionnaire du sentiment et de la grammaire du cœur.

MADAME BENOITON

Eh bien ! donc, je vous laisse, car il ne faut pas troubler l'inspiration des poëtes. (Elle sort.)

SCÈNE IV

M. PRUDHOMME, seul.

Je connais beaucoup les femmes ; jamais je n'aurais soupçonné le penchant de madame Benoiton pour la poésie. Cependant, en réfléchissant, je m'explique tout. C'est un moyen détourné pour m'encourager. Ainsi madame Benoiton aurait jeté les yeux sur moi ? Et pourquoi pas ? Un homme d'âge, c'est une garantie. Et puis je suis encore assez bien conservé... Voyons, ne perdons pas de temps... Vite ces vers... Au fait, j'ai un vieux madrigal qui m'a servi dans ma jeunesse une dizaine de fois, il ne doit pas encore être trop démodé.

(Il écrit sur l'album placé sur la table.)

SCÈNE V

M. Prudhomme, écrivant, *Madame Benoiton*, entrant.

MADAME BENOITON, à part.

Il écrit. — Ce doit être curieux ! (Haut). — Eh bien ! docteur ?

M. PRUDHOMME

Eh bien ! Madame, voici :

(Il lit avec emphase.)

Oh ! c'est bien mal, chère madame,
De venir ainsi brusquement
Jeter le trouble dans mon âme
Si calme jusqu'à ce moment.

Vos regards brûlants, je vous jure,
M'ont fait au cœur une blessure
Que vous seule pouvez guérir ;
Serez-vous assez charitable
Pour que votre bouche adorable
Dise s'il doit vivre ou mourir?...

Car c'est bien mal, chère madame,
De venir ainsi brusquement
Jeter le trouble dans mon âme
Si calme jusqu'à ce moment.

(Il ferme l'album.)

MADAME BENOITON

Mais c'est toute une déclaration cela !

M. PRUDHOMME, embarrassé.

Madame...

MADAME BENOITON

Et voyez ce que c'est que la poésie, qui nous charme, qui nous ravit, qui nous éblouit, nous autres pauvres femmes ; les poëtes écrivent ces choses-là froidement, sur un bout de table, à la première réquisition, sans en penser un mot.

M. PRUDHOMME

Oh ! vous ne le croyez pas?

MADAME BENOITON

Si bien, je le crois ; sans cela... je ne saurais que penser...

M.. PRUDHOMME, à part.

Diable, mais... le madrigal a porté... Elle est charmante, madame Benoiton.

MADAME BENOITON, à part.

Le feu est alllumé !... tout à l'heure nous y mettrons un fagot. (Haut.) Parlons d'autre chose, voulez-vous, docteur?

M. PRUDHOMME

Et pourquoi, Madame... vous aurais-je déplu ?

MADAME BENOITON

Non ! mais est-ce le temps ? sont-ce mes nerfs ? je ne sais ; je suis dans un état nerveux qui me rend très-capricieuse... Ainsi, tout à l'heure, je vous demandais des vers, et maintenant je suis fâchée d'avoir été si indiscrète...

M. PRUDHOMME

Indiscrète! mais il n'y avait aucune indiscrétion, Madame.

MADAME BENOITON

N'est-ce pas? Oh ! vous connaissez les femmes, vous. Ah ! qu'elles sont malheureuses; leur tête, leur imagination travaillent toujours. Un rien les frappe, un rien les émeut. La réalité ne les satisfait jamais, il leur faut toujours un idéal.

M. PRUDHOMME, à part.

Un idéal? Peste! (Haut.) Un idéal, oui, Madame.

MADAME BENOITON

Vous avez l'air de railler, docteur; mais je vous étonnerais bien si je vous disais que j'ai un idéal, moi aussi... car enfin ne suis-je pas femme?

M. PRUDHOMME

Si parfaitement, belle dame. (A part.) Mais c'est une révélation! Soyons hardi comme un page. (Haut, avec insinuation.) Un idéal! Mais je le connais peut-être?

MADAME BENOITON

(A part.) Il mord! (Haut.) Eh bien! si vous le connaissez, dites-lui...

AIR de *La Grande Duchesse*, d'Offenbach.

I

Dites-lui qu'on l'a remarqué.

M. PRUDHOMME, à part.

C'est risqué.

MADAME BENOITON

Dites-lui qu'on le trouve aimable;
Dites-lui que s'il le voulait...

M. PRUDHOMME

S'il voulait?

MADAME BENOITON

De tout l'on serait bien capable !

(L'orchestre continue l'air.)

M. PRUDHOMME, à part.

Sapristi ! mais, madame Benoiton se compromet furieusement ; c'est un tison que cette femme-là.

MADAME BENOITON

Eh bien! docteur, cela vous fait rêver, n'est-ce pas ?

M. PRUDHOMME

Mais, Madame, j'attendais la suite. Est-ce tout ce que vous avez à lui dire?

MADAME BENOITON

(A part.) Ah ! il en veut encore ? (Haut.) Non !

II

Dites-lui...

(Elle lui parle bas à l'oreille, l'orchestre continue le chant.)

M. PRUDHOMME, bondissant.

Sapristi !

MADAME BENOITON, même jeu.

Dites-lui...

M. PRUDHOMME, même jeu.

Sapristi

MADAME BENOITON, même jeu.

Dites-lui...

M. PRUDHOMME

Sapristi!
Mais, Madame, vous êtes un diable!

MADAME BENOITON

Oh! excusez-moi, docteur, je suis si énervée... Oh! mes nerfs!... — Croyez-vous au magnétisme?

M. PRUDHOMME, à part.

Oh! une idée! — (Haut.) Oui, certes! Parfois, au point de vue médical, il produit les cures les plus merveilleuses... Dans la disposition nerveuse dans laquelle vous vous trouvez, vous seriez un excellent sujet.

MADAME BENOITON

En vérité!... vous savez magnétiser?

M. PRUDHOMME

Certainement, Madame.

MADAME BENOITON

Et... est-ce que cela fait mal?

M. PRUDHOMME

Nullement!

MADAME BENOITON

Et... on parle, n'est-ce pas?.. On dit des choses qu'on

ne voudrait pas dire étant éveillée... On voit à travers les murailles... On lit dans le cœur ?...

M. PRUDHOMME

Un magnétiseur honnête ne fait pas de demandes indiscrètes, Madame. — Voulez-vous que je vous magnétise ?

MADAME BENOITON

Croyez-vous que cela me guérira ?

M. PRUDHOMME

Je l'espère. Allons, ayez confiance.

MADAME BENOITON

Eh bien ! soit. Ce ne sera pas long ?

M. PRUDHOMME

Une minute. — Donnez-moi vos mains et regardez-moi...

MADAME BENOITON

Vous allez me faire rire... Vous voyez, je suis docile... (M. Prudhomme fait des passes.) Que faites-vous ?... C'est étrange !... Oh ! je sens un engourdissement général... ma vue se trouble... je vais me trouver mal... Non... non... je ne veux plus... assez... oh !... (Elle s'endort.)

M. PRUDHOMME

Elle dort ! — Sapristi, mais, c'est un excellent sujet !... — Maintenant, ne perdons pas de temps... Dormez-vous ?

MADAME BENOITON

Oui, je suis bien...

M. PRUDHOMME

Parfait!... Voulez-vous répondre à mes questions?

MADAME BENOITON

Interrogez, je répondrai.

M. PRUDHOMME

Qui souffre le plus chez vous, le corps ou le cœur?

MADAME BENOITON

Le cœur!

M. PRUDHOMME

Je m'en doutais!... Et dites-moi, votre cœur, qu'éprouve-t-il? Que lui manque-t-il?

MADAME BENOITON

Une affection!

M. PRUDHOMME

Sait-il ce qu'il veut?... A-t-il fait un choix?

MADAME BENOITON, péniblement.

Oui!...

M. PRUDHOMME

Nommez la personne...

MADAME BENOITON

Non! je ne veux pas! je ne veux pas!

M. PRUDHOMME

Je le veux! obéissez! je le veux! (Il fait des passes.) Son nom... voyons, dites... je le veux!

MADAME BENOITON

Eh bien! c'est vous!

M. PRUDHOMME

Ciel! il serait vrai! A mon âge, j'inspirerais à une femme une semblable passion, capable de la troubler à ce point! Elle est charmante, quelle pose! quel abandon! — (Se jetant à ses pieds.) Ah! moi aussi, je t'aime, femme adorable! Je retrouve la verdeur de ma jeunesse en admirant les roses de ton teint, l'émail de tes yeux et l'or de ta chevelure. Oui, chère... Je ne sais pas son petit nom! (Se relevant et faisant des passes.) Dites-moi votre nom de baptême, je le veux!

MADAME BENOITON

Ernestine!

M. PRUDHOMME, s'agenouillant de nouveau devant elle.

Oui, chère Ernestine! mon cœur brûle d'amour pour toi! J'ai vingt ans! Je suis aimé! La vie est belle! Il semble que mes cheveux repoussent sur ma tête comme les illusions dans mon cœur!

MADAME BENOITON, se relevant et riant.

Ah! ah! ah! ah!... ne bougez pas! Comme vous êtes drôle ainsi.

M. PRUDHOMME, se levant.

Comment! Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME BENOITON

Ah! ah! ah! ah! mon pauvre docteur! que vous êtes amusant!

M. PRUDHOMME

Comment, Madame, mais je... mais sapristi! vous ne dormiez donc pas?

MADAME BENOITON

Ah! ah!... Je croyais rêver, docteur; mais où avez-vous trouvé tout ce que vous m'avez dit?

M. PRUDHOMME

Pardon, mais... je n'y suis plus... Mais enfin, vous vous moquez de moi, Madame?

MADAME BENOITON

Ah! ah! ah! Parbleu, docteur! depuis une heure? — Ah! ah! jamais je n'ai tant ri... Restez-vous à dîner avec moi, docteur?

M. PRUDHOMME, vexé.

Merci, Madame, je vois que vous êtes guérie... je me retire.

MADAME BENOITON

Vous vous fâchez! vous avez tort! Voulez-vous que je vous dise: vous autres hommes, vous avez besoin de temps en

temps d'une petite leçon de ce genre... vous êtes incorrigibles! Tenez, que m'avez-vous conseillé tout à l'heure pour chasser mon ennui?... un joujou...

M. PRUDHOMME

Un joujou... sans doute! Eh bien!..

MADAME BENOITON

Eh bien! pourquoi ne serais-je pas aussi impertinente que vous? Ce joujou... vous ne comprenez pas?

M. PRUDHOMME

Comment!... c'était moi!... Malpeste! mais vous ne perdez pas de temps, Madame.

MADAME BENOITON

Non! ni vous non plus.... Ah! ah! mais je suis tout à fait bien maintenant... grâce à votre médication.

M. PRUDHOMME

J'en suis fort aise, Madame; c'est la première fois, du reste, que vous suivez aussi scrupuleusement mes ordonnances.

MADAME BENOITON

Vous m'en voulez encore?

M. PRUDHOMME

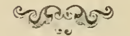
Dame!

MADAME BENOITON

Allons, ne m'en veuillez plus, et croyez-moi, docteur, à nos âges, ce n'est pas un joujou qu'il faut, — c'est un ami.

M. PRUDHOMME, à part.

C'est égal, je croyais bien qu'elle dormait.



NOTICE

Après avoir fait une pièce sur les avocats, il fallait bien en faire une sur les médecins. Celle-ci ne remplit pas tout à fait le but que je m'étais proposé, mais néanmoins les effets scéniques la firent réussir : elle est restée au répertoire et a eu, jusqu'à ce jour, une cinquantaine de représentations.—Quand je la joue maintenant, je passe d'ordinaire quelques critiques sur Théophile Gautier et Jules Janin, qui n'ont plus de sel aujourd'hui. La mort les a rendus inviolables pour ceux qui les ont connus. Critiques d'ailleurs fort innocentes et qui ne m'empêchaient point d'admirer et de respecter profondément ces deux grands maîtres.





LA SIXIÈME CHAMBRE

REVUE DE L'ANNÉE 1868

En une audience

Première représentation, chez Pierre Véron, le 6 janvier 1869.



LA SIXIEME CHAMBRE

PROCÈS-REVUE DE L'ANNÉE 1868

En une audience, avec manœuvres à l'intérieur, — distribution d'amendes, — sons de cloches, — reflets de lanternes, — alinéas, — protestations, — plaidoiries, — réquisitoires, — mois de prison.

La Revue a été terminée par

DES TABLEAUX VIVANTS

PERSONNAGES

Le président.
L'avocat impérial.
M. Gambetta, *défenseur du prévenu.*
Jean Bonhomme, *journaliste, prévenu.*
Henri Rochefort.
Louis Ulbach.

Témoins:
L'agent Lefileur.
De Villemessant.
Jules Favre.
E. de Girardin.
M. Prudhomme, *ex-candidat du gouvernement.*
Jules Simon.

Un tribunal.

LE PRÉSIDENT

Jean Bonhomme, levez-vous. Vos noms?

L'ACCUSÉ

Jean Bonhomme (Louis-Brutus-Napoléon).

LE PRÉSIDENT

Votre âge?

L'ACCUSÉ

Trente-huit ans.

LE PRÉSIDENT

Votre profession.

L'ACCUSÉ

Homme de lettres, rédacteur en chef de l'*Indépendant de Rochefort.*

LE PRÉSIDENT

Où demeurez-vous?

L'ACCUSÉ

Mon domicile est à Rochefort, au bureau du journal. — A Paris, je demeure chez un de mes amis.

LE PRÉSIDENT

Un de vos amis politiques?...

L'ACCUSÉ

Chez un de mes amis.

LE PRÉSIDENT

Vous avez déjà été condamné ?

L'ACCUSÉ

Non, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT

Pardon! Vous avez eu en mai 500 francs d'amende, en juin 2,000 francs et deux mois de prison, en juillet 5,000 francs et six mois de prison, en août 50,000 francs et suppression du journal.

L'ACCUSÉ

Ce sont des délits de presse.

LE PRÉSIDENT

Sans doute! Ce n'en sont pas moins des condamnations.

L'ACCUSÉ

Des condamnations qui sont des apothéoses.

LE PRÉSIDENT

A votre point de vue, mais elles n'en existent pas moins dans votre dossier. Venons à la prévention actuelle. Vous avez fondé, à Rochefort, un journal démocratique intitulé l'*Indépendant*. Pourquoi avez-vous choisi cette ville pour fonder votre journal ?

L'ACCUSÉ

Nul ne peut m'obliger à faire un journal dans une ville

plutôt que dans une autre, du moment que je remplis les formalités obligatoires.

LE PRÉSIDENT

C'est vrai; mais vous eussiez pu choisir une ville dont le nom n'eût pas rappelé des souvenirs fâcheux et récents...

L'ACCUSÉ

Si cette allégation est sérieuse, je ne vois pas pourquoi le gouvernement ne changerait pas le nom de la ville, comme il a fait changer le nom des rues de Paris.

LE PRÉSIDENT

Vous n'avez pas à interpeller ici le gouvernement, vous avez à vous défendre. — Pourquoi portez-vous un cache-nez rouge?

L'ACCUSÉ

Parce qu'il fait froid.

LE PRÉSIDENT

Est-ce que la couleur rouge garantit plus du froid que toute autre couleur?

L'ACCUSÉ

Je n'en sais rien.

LE PRÉSIDENT

Évidemment, c'est un signal.

L'ACCUSÉ

Pas plus que la décoration, qui est rouge aussi, mais qui ne cache pas le nez.

LE PRÉSIDENT

C'est là sa gloire, Monsieur. — Arrivons au fait de l'accusation. — Vous avez publié le 2 novembre dans l'*Indépendant de Rochefort* un article dont je vais donner lecture :

« Voici l'époque où les dernières *feuilles* sont *saisies* par l'automne, cette terrible mitrailleuse qui enlève d'un *coup des tas* de feuilles arrachées aux dernières branches de l'arbre. Elles s'en vont où s'en vont nos souvenirs, le souvenir de ceux que nous avons aimés, de ceux que nous n'avons jamais oubliés, dans la cité des regrets qui est aussi celle des espérances.

« Mais du fumier qu'elles forment au pied du vieil arbre, leurs sœurs s'élanceront plus vivaces et plus belles et rajeuniront le tronc vermoulu qui semblait prêt pour la hache du bûcheron. — De la mort, la vie ! c'est la loi naturelle.

« Circulus ! Messieurs ! Circulus ! »

« Signé : Jean Bonhomme. »

Cet article a été remarqué : ses expressions ambiguës, ses sous-entendus, ses à peu près n'ont pas passé inaperçus. Il renferme au plus haut degré l'existence du délit de manœuvres et intelligences à l'intérieur dans le but de troubler la paix publique,— délit prévu par l'article 2 de la loi du 27 février 1858.

L'ACCUSÉ

Je demanderai à monsieur le président comme quoi cet article a pu troubler la paix publique.

LE PRÉSIDENT

Il a troublé la paix publique, puisqu'il est cause que vous êtes sur ce banc.

L'ACCUSÉ

En effet, mon arrestation a pu troubler la paix publique; mais ce n'est pas moi qui me suis arrêté.

LE PRÉSIDENT

Point de suberfuge! Du reste nous allons analyser votre article; mais auparavant, nous passerons à l'audition des témoins, que nous avons classés en plusieurs catégories. — *Primo*, les agents, — dont la déposition est inattaquable puisqu'ils ont prêté serment.

L'ACCUSÉ

Pardon, monsieur le président, précisément à ce sujet je voudrais...

LE PRÉSIDENT l'interrompant.

Taisez-vous! *Secundo*, les experts. — *Tertio*, les complices.

L'ACCUSÉ

Comment! des complices?..

LE PRÉSIDENT

Le mot n'est peut-être pas juste, mais suivant la tournure que prendront les débats, il peut le devenir. — Faites entrer le premier témoin, l'agent Lefileur.

L'AGENT LEFILEUR (entrant.)

Je me suis présenté le 4 chez le sieur Jean Bonhomme, qui était en train de lire les œuvres du sieur Voltaire.

L'ACCUSÉ

Du sieur Voltaire!

L'AGENT

Le sieur Thomas, son domestique, m'a dit que le sieur Jean Bonhomme allait sortir, appelé qu'il était par M. le préfet.

L'ACCUSÉ

Pourquoi l'agent ne dit-il pas le sieur préfet?

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous! Continuez, monsieur l'agent.

L'AGENT

J'ai insisté, le sieur Jean Bonhomme est alors venu et m'a demandé en vertu de quel droit je me présentais chez lui ; j'ai dû lui montrer le mandat qui m'avait été confié et opérer immédiatement la saisie de son journal.

L'ACCUSÉ

Du sieur Journal !

LE PRÉSIDENT

Accusé, taisez-vous! Ces interruptions ne peuvent qu'aggraver votre position. — Témoin, l'accusé a-t-il fait une résistance quelconque?

L'AGENT

Il a protesté !...

LE PRÉSIDENT

Donc, rébellion. — A-t-il été poli ?

L'AGENT

Il m'a traité de canaille et de mouchard.

LE PRÉSIDENT

C'est cela. Paroles injurieuses qui ont dû vous blesser, — donc, blessures. — N'avez-vous pas eu à cette époque un congé d'un mois ?

L'AGENT

Oui, monsieur le président, j'ai eu une pleurésie que j'ai gagnée la nuit, en surveillant l'accusé.

LE PRÉSIDENT

Donc, incapacité de travailler pendant plus de 20 jours. Témoin, vous pouvez vous retirer.

(Le témoin sort.)

L'ACCUSÉ

Je demande à répondre au témoin.

LE PRÉSIDENT

Vous parlerez tout à l'heure ; laissez auparavant entendre les témoins. — Faites entrer le témoin de Villemessant.

DE VILLEMESSANT

Monsieur le président, je ne suis pas suspect ; j'ai cité l'article de Jean Bonhomme, parce que je l'ai trouvé bien fait. Vous savez, le *Figaro* est une arène ouverte à toutes les opinions. Je laisse mes collaborateurs libres, complétement libres ; — tellement libres qu'ils sont régulièrement en désaccord d'idées avec moi. S'ils vont trop loin, je les désavoue, c'est tout ce que je puis faire, mais je les laisse aller parce que cela fait vendre mon journal.

LE PRÉSIDENT

Vous dites que votre journal est vendu ?

DE VILLEMESSANT

Non pas, je dis qu'il se vend, excepté dans les gares, ce que je regrette. — Mon Dieu, la 6e chambre me connaît ; elle sait que je suis souvent victime de ma franchise, mais qu'y faire ? Je ne puis pas toujours parler de *Chilpéric*, de l'Agence des Poules, des vélocipèdes ; je suis timbré, j'ai reproduit l'article Jean Bonhomme, article qui n'était pas dans mes idées, mais qui faisait vendre mon journal.

LE PRÉSIDENT

Le tribunal apprécie la franchise de vos convictions. Vous pouvez vous retirer. (Villemessant sort.)

Faites entrer le témoin Jules Favre.

JULES FAVRE, en académicien.

Ce que j'ai à dire dans cette affaire, monsieur le président, est tout en faveur du prévenu, dont je m'honore d'être

l'ami ; c'est grâce à lui, à la généreuse initiative de la feuille qu'il rédige, à ses convictions profondes, à son génie modeste, mais supérieur, que je dois les sympathies nombreuses qui, de la tribune, m'ont suivi jusque sur le fauteuil que j'ai l'honneur d'occuper à l'Académie.

C'est lui en effet qui a su faire ressortir aux yeux du monde étonné les ressources oratoires que je possède, et qui, dans des pages éloquentes, inspirées par mon discours, a retracé les nombreux services qu'il m'a été donné de rendre, soit aux clients qui m'ont confié leurs intérêts, soit au parti qui m'a fait l'honneur de me choisir pour un de ses représentants.

L'orateur, *rara avis*, ne saurait être ingrat ; il a la générosité de la force. C'est l'athlète qui avant la lutte enduit son corps des sucs fortifiants de l'olivier, mais qui après la victoire s'avance en tenant un rameau à la main. Jean Bonhomme, Messieurs, n'est pas encore un vaincu ; à mes yeux, aux vôtres, il ne saurait l'être ; c'est un noble cœur, à qui mon cœur, noble aussi, donne l'accolade fraternelle.

J'ai dit, Messieurs, et quel que soit votre jugement je ne saurais mieux dire.

LE PRÉSIDENT

Témoin, vous pouvez vous retirer.

L'HUISSIER

Monsieur le président, une personne de votre connaissance désire vous parler.

LE PRÉSIDENT, se levant.

Ah ! je sais ce que c'est. — L'audience est suspendue pendant dix minutes. (Il reparaît et cause avec Rochefort.)

ROCHEFORT, au public.

Bonjour ! Bonjour ! Bonjour !

LE PRÉSIDENT

Prenez garde de vous faire reconnaître... Vous êtes bien gentil de m'avoir apporté ma *Lanterne*; autrefois je la saisissais pour la lire, maintenant je la lis et je suis saisi.

ROCHEFORT

N'est-ce pas ? c'est excessivement drôle.

LE PRÉSIDENT

Vous êtes en Prusse, maintenant?

ROCHEFORT

Oui, et vous ?

LE PRÉSIDENT

Nous ? nous y serons peut-être bientôt... Allons, adieu, merci, j'ai de la besogne ; à huitaine, n'est-ce pas ?

ROCHEFORT

Parfaitement. Bonjour aux amis !

LE PRÉSIDENT, montant sur son siége.

L'audience est ouverte. — Faites entrer le témoin Emile de Girardin.

(Mouvement dans l'auditoire.)

EMILE DE GIRARDIN

Monsieur le président, je désire être interrogé, car je ne

veux pas laisser échapper des paroles qui pourraient nuire à la défense du prévenu.

LE PRÉSIDENT

Soit. — Jean Bonhomme a écrit dans votre journal ?

EMILE DE GIRARDIN

Oui et non. Je suis en effet le seul qui écrive dans mon journal.

LE PRÉSIDENT

Cependant vous avez des collaborateurs ?

ÉMILE DE GIRARDIN

J'en ai eu, j'en ai, j'en aurai ; mais mon journal, c'est moi. Personne ne saurait s'immiscer dans ma personnalité. La *Liberté* n'est pas une tribune, c'est une arène. Le droit c'est une force, mais la force n'est pas le droit. — L'idée n'est pas le fait, le fait n'est pas l'idée. — L'idée préside au fait, le fait est le complément de l'idée. — Quand le droit domine l'idée, l'idée s'éclipse devant la brutalité du fait. — Le fait peut être brutal, injuste, odieux, inconstitutionnel, et alors l'idée a été brutale, injuste, odieuse, inconstitutionnelle ; car l'idée est au fait ce que le fait est à l'idée.

Devant cette déclaration de principes franche et loyale, il ressort aux yeux de tous que l'accusé a pu écrire dans mon journal, mais qu'il n'a jamais été mon collaborateur.

LE PRÉSIDENT

Nous n'insistons pas. — Vous pouvez vous retirer.

(Girardin sort.)

LE PRÉSIDENT

Avant d'entendre le témoin suivant, je dois adresser quelques questions au prévenu. — Jean Bonhomme, n'avez-vous pas inséré dans le numéro 22 de votre journal une lettre adressée au préfet par un candidat officiel du gouvernement, lettre dans laquelle ce candidat se plaint de n'avoir pu réunir la majorité des suffrages et menace de passer dans le camp opposé?

L'ACCUSÉ

Oui, Monsieur. — J'ai inséré cette lettre comme j'aurais inséré le *Rob Boiveau* ou la *délicieuse Revalescière.*

LE PRÉSIDENT

Il suffit. — Faites entrer M. Joseph Prudhomme.

JOSEPH PRUDHOMME

Joseph Prudhomme, 62 ans, ex-professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, expert près les cours et tribunaux, électeur, éligible, ex-candidat du gouvernement, aujourd'hui indépendant! — J'ai bien l'honneur!... (Il salue.)

LE PRÉSIDENT

N'avez-vous pas, dans le numéro 22 de l'*Indépendant de Rochefort*, fait insérer une lettre adressée au préfet du département, au sujet de la non réussite de votre candidature?

JOSEPH PRUDHOMME

Oui, monsieur le président! J'ai eu cet honneur.

LE PRÉSIDENT

Veuillez donner lecture de cette lettre au tribunal.

JOSEPH PRUDHOMME

Pour que ce soit plus gai, j'ai mis cela sur l'air de la *Périchole*.

RONDO

(Air de la lettre de la *Périchole*).

Monsieur le Préfet, je vous jure
Que j'aime beaucoup l'Empereur ;
Pourquoi donc ma candidature
N'a-t-elle pas eu de bonheur ?
Vous devez comprendre vous-même
Que cela ne peut pas m'aller.
L'gouvernement, — pourtant je l'aime! —
N'aurait pas dû me blackbouler !

Je fus toujours prêt à défendre
La propriété, — j'ai du bien,
Et j'étais très loin de m'attendre
Au résultat de mon scrutin.
Je n'ai pas des allures fières
Je respecte l'Autorité,
Et si je fuis les cimetières
C'est pour ne pas être arrêté !

Ces paroles-là sont cruelles,
Je le sais bien ! — L'avouera-t-on ?
Dans les chasses officielles
Je n'ai jamais eu le bouton.
Adieu ! — Je rentre dans ma poche
Et mes serments et mes écus.
Et je signe, — du côté gauche
Joseph Prudhomm ! — qui n'en veut plus !

LE PRÉSIDENT

Vous pouvez vous retirer. (M. Prudhomme sort.) Cette lettre, dont nous ne discuterons pas la convenance, vous l'avez insérée; mais nous n'insisterons pas et nous allons arriver au motif réel du procès, à cet article qui a forcé la justice à s'occuper de vous. — En vertu de notre pouvoir discrétionnaire, nous avons assigné M. Jules Simon, ex-président de la Société des gens de lettres, et par conséquent compétent dans la question de style et d'appréciation littéraire. — Faites entrer M. Jules Simon.

JULES SIMON

Monsieur le président, j'ignore pourquoi j'ai été assigné.

LE PRÉSIDENT

Vous allez le savoir. — Le prévenu est membre de la Société des gens de lettres dont vous étiez président; nous désirons savoir quelles sont les œuvres qui l'ont fait admettre dans votre Société.

JULES SIMON

Il avait deux parrains et il a donné 30 francs.

LE PRÉSIDENT

J'entends bien; mais quels sont les ouvrages qui l'ont fait recevoir.

JULES SIMON

Il est inutile d'avoir écrit; l'important est d'être reçu et de payer sa cotisation.

LE PRÉSIDENT

Que pensez-vous du style du prévenu ?

JULES SIMON

Il écrit mal et fait des fautes d'orthographe.

LE PRÉSIDENT

Les fautes d'orthographe sont la conséquence de son opinion. Passons ! — Pourquoi avez-vous choisi le gymnase Paz pour vos réunions ? N'aviez-vous pas en vue toute autre chose qu'une réunion littéraire ?

JULES SIMON

Monsieur le président, je vous dirai que moi, je n'ai rien choisi, j'ai accepté. — Puis voyant que la tâche était lourde, j'ai refusé. — Ceux que j'aime dans les gens de lettres, ce sont les lettrés ; — les autres, — s'ils veulent bien m'écouter, je veux bien les instruire, — mais comme professeur, et non comme président.

LE PRÉSIDENT

Bref, que pensez-vous du prévenu ?

JULES SIMON

C'est un homme qui a une opinion, — et qui a apporté 30 francs à la Société.

LE PRÉSIDENT

Il suffit… le tribunal appréciera. — Vous pouvez vous retirer. (J. Simon sort.)

La parole est à M. l'avocat impérial.

L'AVOCAT IMPÉRIAL

Messieurs...

J'aborde sans préambule l'exposé des faits sur lesquels repose la prévention. Ces faits sont au nombre de deux : 1° le lieu choisi par le prévenu pour fonder un journal ; 2° l'article publié dans ledit journal le 2 novembre de cette année.

Et tout d'abord, signalons que ce n'est pas la première fois que les agents d'un parti prennent pour signe de ralliement un nom hostile et que je ne me permettrai même pas de prononcer.

L'ACCUSÉ

Dites donc Rochefort tout de suite.

L'AVOCAT IMPÉRIAL

Soit ! Je dirai Rochefort, mais je ferai remarquer en même temps que c'est la seule ville de France qui ne soit pas éclairée au gaz. — Elle en est encore aux lanternes ! — La préméditation n'est pas douteuse et nous croyons inutile d'insister !

Quant à l'article incriminé, nous allons l'analyser. Il commence ainsi :

« Voici l'époque où les dernières *feuilles* sont *saisies.* »

Ce qui indique que l'administration a saisi toutes les autres, — que la presse est hostile au lieu d'être dévouée, que les partis s'agitent, et que les derniers organes de la publicité qui ont survécu aux mesures rigoureuses administratives, doivent, comme leurs aînés, s'offrir en holocauste en trou-

blant la paix publique. — Nous faisons des martyrs ! dit-on. Le reproche n'est pas juste. — Ce sont les martyrs qui font les bourreaux.

Je continue à citer : — « L'automne, cette terrible mitrailleuse, qui enlève d'un *coup des tas...* » Je m'arrête ! Ici l'intention n'est plus voilée, elle s'affirme, elle relève la tête, elle demande le combat.

Tout l'article du reste, Messieurs, est agité par un vent de fronde que nous ne pouvons tolérer sans amener la décomposition des lois fondamentales de la société telle que nous l'avons faite, telle que vous l'avez acceptée.

La fin de cette tirade est d'ailleurs un défi ironique qu'il nous appartenait de relever :

Le journaliste dit : « Circulus, Messieurs, Circulus! » Personne ne s'y est trompé, personne n'y a vu la formule de la théorie humanitaire de Pierre Leroux qui d'ailleurs n'était pas à citer ; tout le monde au contraire a bien compris que c'était une allusion aux formules bienveillantes des agents de l'autorité : « Circulons, Messieurs, circulons ! »

Ai-je besoin d'insister, Messieurs ? Non ! le délit est constant, évident ! — Il saute aux yeux, et, n'existerait-il pas, il se trouverait encore dans la légende mensongère imprimée au dessous du titre du journal.

Qu'y lit-on ? *Liberté, Égalité, Fraternité.*

Or, voyez si elle est mensongère !

Liberté — et vous allez être condamné ;

Égalité — et d'autres qui ont dit et fait plus que vous ne le sont pas ;

Fraternité — et nous n'en avons aucun regret.

J'ai fini, Messieurs ; je vous ai montré tous les éléments constitutifs du délit, les manœuvres et le but. A vous d'appliquer la loi. — Je demande une peine sévère. Je ne crois

pas aux dangers de l'avenir, le cas échéant on aviserait ; mais je demande la sécurité du présent.

LE PRÉSIDENT

La parole est à Me Gambetta.

GAMBETTA

Messieurs, je me présente devant vous pour M. Jean Bonhomme, et mes conclusions tendent à ce qu'il plaise au tribunal de déclarer à son égard qu'il n'y a lieu à poursuites et condamner le ministère public aux dépens.

Messieurs, c'est une cause bien étrange que cette cause, et je me demande comment il se fait que de nos jours on se plaise ainsi à irriter l'esprit public par des vexations imméritées à l'égard de ceux qui sont chargés d'éclairer et de guider le peuple... J'ai nommé les journalistes !

Vous entendez bien, Messieurs, que je ne veux pas m'attarder aux petits côtés de ce procès. Qu'importe, en effet, que M. Jean Bonhomme ait fait un jeu de mots sur les feuilles — qui tombent, ou plutôt que l'on saisit ? Qu'importe qu'il ait raillé les agents de l'autorité ? Si c'est sur ce terrain que vous voulez me conduire, vous pouvez prendre ma vie, je ne vous suivrai pas ! Non ! je veux mettre le débat à la hauteur de l'idée morale qui découle de ce procès : — la persécution de la presse !

Mais ici, je veux déclarer avant tout que je me suis prêté serment de ne point tomber dans des exagérations de langage nuisibles à la cause sainte que je plaide aujourd'hui, la cause de la dignité et de la liberté de la presse...

(Murmures).

Soyez silencieux, Messieurs, j'ai besoin de tout votre silence.

Un tel procès, Messieurs, a-t-il jamais été agité à aucune époque parmi les hommes? Non, jamais. Cherchez dans tous les temps, avant même le déluge; cherchez dans tous les pays, chez tous les peuples, les Japons, les Iroquois, les Bosjesmans, jamais, non, jamais vous ne trouverez pareille vexation, pareille injustice.

Faut-il vous dire ce que c'est que la liberté?

> C'est que la liberté n'est pas une comtesse
> Du noble faubourg Saint-Germain,
> Une femme qu'un cri fait tomber en faiblesse...

C'est le poëte qui l'a dit! La liberté, c'est l'essence même de la vie! Nous naissons libres, nous mourons libres. C'est la civilisation, ou plutôt c'est le génie moderne, génie bâtard, monstre hideux, qui est venu couper nos ailes et nous faire ramper, quand notre ambition était de nous élever dans les airs. Eh bien! nous ne voulons plus ramper, nous voulons imiter nos pères, comme dit un autre poëte :

> Nous désirons qu'on ait présent à la mémoire
> Que nos pères étaient des conquérants de gloire..
> Qu'ils étaient les soldats qui n'ont pas déserté.
> Les hôtes rugissants de l'antre liberté...

Ah! vous souriez, monsieur l'avocat impérial?

L'AVOCAT IMPÉRIAL

Mais ce n'est pas de la plaidoirie.

GAMBETTA

Qu'importe? Nous ne redoutons pas plus vos sourires que vos menaces. Vous nous avez dit : « Nous aviserons. » Eh bien! avisez! Vous pouvez nous tuer, mais vous ne nous ôterez pas

la vie; vous pouvez nous emprisonner, mais vous ne nous priverez pas de la liberté !

LE PRÉSIDENT

Le tribunal va se retirer pour délibérer.

(Il sort.)

(Après 10 minutes, rentrée de la cour.)

LE PRÉSIDENT

Le tribunal,

Attendu que le sieur Jean Bonhomme a publié un journal intitulé l'*Indépendant*, dans la ville de Rochefort, quand il eût pu choisir toute autre ville pour son exploitation,

Que ce choix est de nature à troubler la paix publique et semble une raillerie pour le gouvernement.

Attendu que dans le numéro du 2 novembre il a publié dans ledit journal un article commençant par ces mots : « Voici l'époque » et finissant par ceux-ci : « *Circulus, messieurs, circulus !* »

Que cet article est de nature à troubler la paix publique et à déconsidérer les agents de l'autorité et constitue le délit de manœuvres à l'intérieur, délit prévu par l'article 2 de la loi du 27 février 1858,

Condamne Jean Bonhomme à 20 ans de prison et 100 mille francs d'amende,

Prononce la suppression et la destruction des exemplaires saisis,

Fixe la durée de la contrainte par corps au minimum fixé par la loi.

Et maintenant, Messieurs, comme toute Cour qui se respecte, nous allons terminer par des tableaux vivants.

(Tableaux vivants, flammes de Bengale.)

(Rideau.)

NOTICE

Le directeur du *Charivari*, Pierre Véron, a l'habitude de recevoir dans les premiers jours de l'année. Tout ce qui a un nom à Paris est de ses amis, si l'on en juge par le nom des invités présents à la soirée du 6 janvier 1869.

Il y avait là: Jules Simon, depuis ministre; Léonce de Lavergne, Cham, Paul Féval, président de la Société des gens de lettres; Jules Claretie, Delécluse, Decourcelles, l'aimable docteur Grégoire; Pierry, le médecin; Théodore de Banville, le poëte; Castel, Dantan, Deniset, Lavertujon, depuis préfet du 4 Septembre; Amédée Achard, Villemot, Stop, Grevin, Heugel père et fils, Morin, Lazerges, Hadol, Darjou, Albert de Lasalle, Jules Cohen, Gille, H. Maret, Guillemot, Jules Moineaux, Alfred Assolant, Louis Leroy, Angel de Miranda, Armand Gouzien, Louis Ulbach, H. Fouquier, H. de Montaut, Lockroy, Blavet, Arthur Arnould, Leguevel de Lacombe, de La Rounat, Bienvenu, Challemel, Protat, Pailleron, J. Dementhe, Siebecker, Hippolyte Lucas, Philippon, Raphael Félix, Adolphe Nibelle, Tagliafico, Hector Salomon, Albert Vizentini, Jules Costé, Alphonse Millaud, Altaroche, Zabban, Adolphe Belot, Emmanuel et Etienne Arago, Gondinet, Eugène Paz, Houssaye, Ewig, Lachaud, etc.

C'est à un petit cinquième étage, rue des Pyramides, nº 5, que s'entasse tout ce monde, dans une petite salle à manger et deux petits salons. On y est chez soi, on y entend de la bonne musique et les

artistes les plus illustres briguent l'honneur d'y être présentés. Dans cette soirée du 6 janvier 1869, on y a entendu et applaudi successivement Mlle Nilsson, MM. Tamberlick, Delle-Sedie, Bonnehée, Sarrazate, Mlle Carreno, MM. Botterini et Vialetti, une basse profonde, le tout accompagné par Jules Cohen, Peruzzi et Trenka.

Peu de grands seigneurs pourraient donner de semblables concerts à leurs hôtes.

La sixième Chambre, *Revue de l'année 1868*, composée spécialement pour cette soirée, fut jouée à une heure du matin, au milieu d'un silence profond, interrompu à chaque instant par des bravos qui n'étaient certes pas de commande. Tout d'ailleurs, dans cette pièce, était allusion. Le procès Baudin venait de mettre en relief Gambetta. Lockroy, le matin même, avait été condamné à quatre mois de prison, et Rochefort, pour éviter de faire la sienne, s'était réfugié en Belgique.

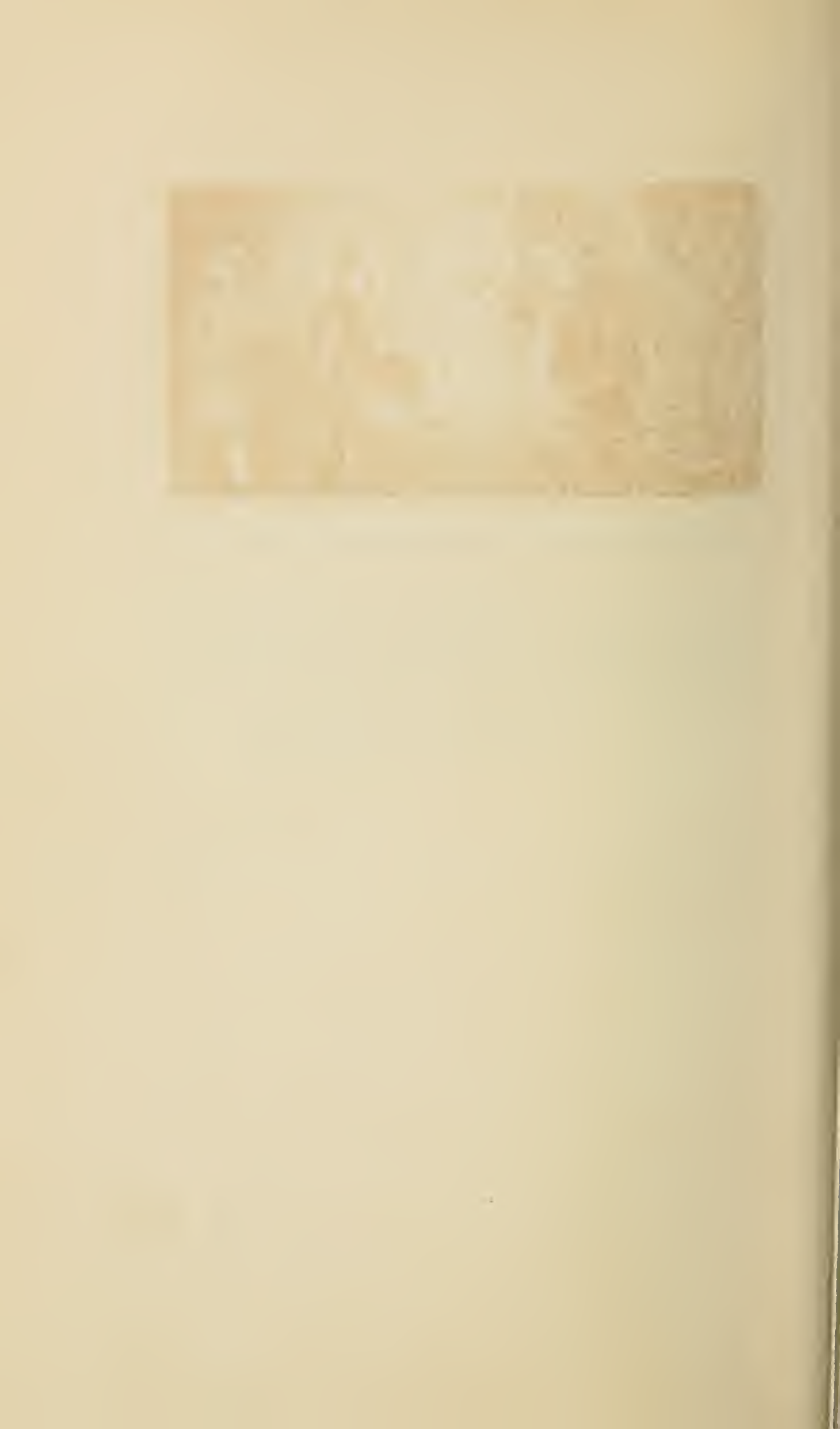
La sixième Chambre fut jouée cette seule fois. Comme il fallait finir avec éclat cette petite satire politique, voulant faire allusion aux habitués des Tuileries qui organisaient alors des tableaux vivants, je montrai, pour terminer, au milieu des flammes de Bengale et de magnésium, un tableau représentant des baigneuses, peint par Gustave Doré. Pendant cette exhibition, l'orchestre jouait un galop infernal, et la toile se baissait au milieu de la fumée.



LE ROI PRUDHOMME

HISTOIRE CONTEMPORAINE EN DEUX ACTES

Première représentation, chez Étienne Carjat, le 24 juillet 1869.





LE ROI PRUDHOMME

HISTOIRE CONTEMPORAINE

En deux actes jusqu'à présent.

1° La fausse Emeute ; 2° Le Musée des Souverains.

PERSONNAGES

Le roi Prudhomme...	H. MONNIER.
Le grand Chambellan	LESUEUR.
Le grand Exilé.......	V. HUGO.
Le grand Inattendu..	ROCHEFORT
Le grand Irréconciliable...............	GAMBETTA.
M. de Tournetourne..... / Le ministre des virements	E. OLLIVIER
Syllogismos...........	E. DE GIRARDIN
L'Inspecteur des pavés de la ville.............	HAUSSMANN.
LIEBERSCHATZ, sergent de ville	???

ACTE PREMIER

La fausse Émeute

Le théâtre représente un palais. Au fond, terrasse avec vue sur la ville. — A droite le trône. Près du trône, un tableau sur lequel on lit : LIBERTÉ, PAIX, LUXE, GUERRE, GLOIRE, PROGRÈS. A gauche deux potiches contenant l'une *des soucis*, l'autre *des pensées*.

SCÈNE PREMIÈRE

PRUDHOMME, seul.

Je voudrais m'en dédire que je ne le pourrais pas. J'ai été nommé roi à une majorité imposante, j'en suis aise et j'en suis fier ! Seulement, je ne suis pas un roi comme les autres, je ne continue pas les errements de mes prédécesseurs. Eux avaient l'habitude de.... mais vous les avez connus ! Moi, c'est tout le contraire. Ainsi j'ai l'habitude de consulter mon peuple tous les matins et de lui accorder ce qu'il me demande. — Je lui accorde d'abord, — je vois après si c'est possible... Si ce n'est pas possible, je trouve une compensation en augmentant les impôts. — Il y a toujours moyen de s'arranger quand on est de bonne foi. Mais vous allez voir ! Holà ! mon grand Chambellan !

SCÈNE II

Prudhomme, le Chambellan

PRUDHOMME

Que demande mon peuple ce matin ?

LE CHAMBELLAN

Sire, je suis désolé... mais...

PRUDHOMME

Eh bien ! parlez, Monsieur, je vous l'ordonne.

LE CHAMBELLAN

Eh bien! sire, le peuple demande une révolution.

PRUDHOMME

Ai-je bien entendu? Une ré-vo-lu-tion ?

LE CHAMBELLAN

Une révolution, oui, sire.

PRUDHOMME

Ah ça! mais... il n'y songe pas?

LE CHAMBELLAN

Il paraît au contraire qu'il y songe.

PRUDHOMME

Je ne vous parle pas! Je me parle à moi-même et je me dis : Ah ça! mais, il n'y songe pas? Allez-moi chercher l'histoire de mon règne. (Le Chambellan va chercher un tableau écrit en lettres d'or.) Voyons! A peine arrivé au pouvoir il m'a demandé la *Liberté!* — Je m'y attendais! Alors je lui ai donné la liberté sous toutes ses formes : liberté de penser, d'écrire, de se rassembler, de protester, etc., etc. Il était tellement libre que je n'avais absolument rien à faire, il faisait tout par lui-même. Comme il craignait que je ne vinsse déranger ce désordre régulier, il me demanda ensuite la *Paix*, que je lui accordai de grand cœur, n'étant point belliqueux de ma nature. Pendant la paix, il eut quelques velléités vaniteuses et me demanda l'*Embellissement de la capitale*. Je retirai les soldats des casernes et j'en fis des démolisseurs et des recons-

tructeurs. Quand ces grands travaux furent terminés, mon peuple énervé de calme me demanda la *Guerre*. Je pris fait et cause pour mes voisins, nous rendîmes leurs tuniques aux ouvriers et nous fimes la guerre. Pendant la guerre, il me demanda de la *Gloire*, et je gagnai des batailles... à l'aide de mes généraux !... Après plusieurs campagnes, on songea à se reposer et mon peuple qui, entre parenthèses, est assez difficile à contenter, me demanda le *Progrès*. Je l'encourageai de grand cœur. Je fis prospérer les arts... en répandant dans les maisons particulières les tableaux de nos musées.... J'inventai des ténors à sensation et des cantatrices hors ligne. Je donnai des prix à toutes les inventions. Je fis enfin tout mon possible pour le rendre heureux et satisfait. — Dans quel but vient-il donc aujourd'hui me demander une révolution ? Ce n'est pas pour me renverser, puisque je ne suis que son représentant et que je ne lui refuse rien ?

LE CHAMBELLAN

Sire, permettez-moi une simple observation. Chaque désir de votre peuple ne vous a point trouvé rebelle, il est vrai ; mais vous avez augmenté les impôts à chacune de ses demandes. — La liberté lui valut 15 0/0 d'excédant ; la paix en reprit deux, mais l'embellissement de la capitale lui en coûta 25 ; la guerre, 30 ; la gloire, 35, et le progrès, 40. Songez-y !

PRUDHOMME

Eh bien! Monsieur, s'il veut la révolution, ça lui coûtera 45 centimes ! Qu'il y songe ! Cependant, puisqu'il le veut, organisons la révolution. Faites-moi venir le grand Exilé du royaume ! — Allez ! (Le Chambellan sort.)

SCÈNE III

PRUDHOMME, seul.

Ah! mon peuple s'ennuie? Je vais lui montrer que je ne suis pas content. (Il va chercher un pot de fleurs de souci et le met sur la balustrade.) Chaque fois que ses demandes sont excessives, je le lui fais savoir en mettant ce pot de fleurs sur ma fenêtre; ce sont les SOUCIS DU POUVOIR! — Si au contraire je suis d'accord avec lui, c'est cet autre pot de fleurs que je mets sur ma croisée, ce sont les PENSÉES DU SOUVERAIN. (Il montre un pot de pensées.) Mais voici mon grand Exilé.

SCÈNE IV

Prudhomme, le grand Exilé

PRUDHOMME

Le peuple veut une révolution, Monsieur; je ne me connais point en ce genre d'affaires, il s'agit donc de vous en occuper.

LE GRAND EXILÉ

Ceci tuera cela. — Ceci est l'ombre, cela est la clarté! Dans la clarté il y a plus que la clarté, il y a l'éblouissement. L'éblouissement est le commencement de l'infini. L'infini est tout. Tout ou rien. Les peuples veulent tout, rien n'est à eux. Eux, c'est l'ombre! L'ombre demande la clarté. La ré-

volution c'est l'éblouissement. Quand la révolution réussit, c'est l'infini. Si elle se consolide, c'est tout; si elle chancelle, ce n'est rien. — Tout l'avenir est là.

PRUDHOMME

Et c'est avec cela que vous comptez commencer la révolution ?

LE GRAND EXILÉ

Les royaumes ont des frontières comme tout ce qui est limité. Sur les frontières se tiennent des hommes. Hommes obstacles, ils barrent le chemin. Hommes leviers, ils portent des fardeaux. Hommes rossignols, ils ouvrent les malles. Hommes lynx, ils voient ce qu'elles contiennent. Hommes larrons, ils s'emparent des objets. Hommes machines, ils obéissent à une loi. Ce sont des douaniers !

L'idée est d'un côté de la frontière ; l'idée est aussi de l'autre côté, l'homme est au milieu.

Mais d'un côté l'idée se fait livre, tandis que de l'autre côté, l'idée se fait œil.

L'homme qui les sépare saisit le livre et bouche l'œil.

Ceci est le commencement de toutes les révolutions.

PRUDHOMME

Allez donc et dépêchez-vous, car j'ai hâte de voir tout ce tapage terminé.

(Le grand Exilé sort.)

SCÈNE V

Prudhomme, seul, puis *le Chambellan*.

PRUDHOMME

Je ne crois pas beaucoup à cette influence-là; cela peut traîner en longueur, il faut se dépêcher! Chambellan, veuillez me faire venir le grand Inattendu du royaume. Ah! nous allons voir. Cela va marcher plus vite.

SCÈNE VI

Prudhomme, *le Chambellan*, annonçant le grand Inattendu.

LE CHAMBELLAN

Le grand Inattendu du royaume!

PRUDHOMME

Ah! venez, Monsieur; le grand Exilé sort d'ici et j'ai besoin de vous. Vous savez sans doute que le peuple demande la révolution; je veux la lui donner et je vous charge de l'organiser.

L'INATTENDU

Oh! mon Dieu, c'est bien facile, je ne songe qu'à cela.

PRUDHOMME

Je vous laisse; que tout soit commencé dans une heure, je vais vous envoyer le grand Irréconciliable.

(Prudhomme sort.)

SCÈNE VII

L'INATTENDU

Si je sais pourquoi je suis devenu si important que cela, je veux être pendu à ma lanterne ! Mais puisqu'on m'a fait cette situation-là, abusons-en !

L'IRRÉCONCILIABLE, entrant.

Place ! place ! je suis le grand Irréconciliable. Je coupe, je rogne, je décime, je fauche, je rase, je nivelle, je rabote et ne pardonne jamais. Ce que je veux, c'est la liberté, la justice, la...

L'INATTENDU

Oui, c'est ce que nous voulons, c'est ce que veut le peuple.

L'IRRÉCONCILIABLE

Le peuple, le peuple ! Oh ! pardon, laissez-moi méditer profondément sur ce mot si simple et si grand, sur ce géant qui est un nain, sur ce fantôme qui est un corps, sur cette minorité qui est une majorité. Ce que veut le peuple ? Mais le désir du peuple est un ordre sacré. Que veut le peuple ? Que demande le peuple ?

L'INATTENDU

Je suis excessivement calme. Le peuple demande la révolution.

L'IRRÉCONCILIABLE

La révolution ? Donnons-lui la révolution !

L'INATTENDU

C'est bien mon intention. Mais ce n'est pas le tout de la lui donner. Je connais le peuple : il ne la prendra pas, si on ne lui dit pas qu'il peut la prendre. Annonçons-lui donc, tous les deux, et ensemble, si c'est possible, qu'il est en révolution : (Se tournant vers le peuple et ensemble :) Citoyens ! La révolution commence ! (Ils sortent.)

(Bruit, vacarme, verres cassés, air des *Petits Agneaux*.)

SCÈNE VIII

LIEBERSCHATZ, sergent de ville, (accent alsacien.)

Qu'est-ce que c'est que tout cette tapage ? Moi qui étais si tranquille et si heureuse ! Le matin, je mettais ma belle uniforme et j'allais me promener à Grenelle où je pêchais à la ligne. — Il y avait de toutes petites poissons qui me connaissaient. Il voyaient mon uniforme et disaient : — C'est le sergent de ville, ce bon Lieberschatz. Il va prendre quelque chose. — Parce que nous autres, sergents de ville, nous prenons toujours quelque chose, vous comprenez ? Maintennat il va falloir travailler ferme. Quel casse-tête, mon Dieu ! Oh ! mais ça me trouble, ça me trouble ! Je ne sais plus ce que je fais !

Air du *Lauterbach*.

I

Lorsque je rentre dans ma ménage
Je suis tant en émoi
Qu'à chaqu' cuillerée de ma potage

Je m'écrie malgré moi :
Circulons, circulons, Messieurs! *(bis)*

II

Quand ma femme auprès de moi s'avance
Avec tous mes petits,
Au lieu d'avoir de la complaisance
Brutal'ment je leur dis :
Circulons, circulons, Messieurs! *(bis)*

(Reprise du vacarme. — Il sort.)

SCÈNE IX

Prudhomme, le Chambellan.

PRUDHOMME

On a cassé un carreau ou un kiosque. Si c'était encore une lanterne! Ça va trop loin, je vais me fâcher! Chambellan!

LE CHAMBELLAN, entrant.

C'est sans doute pour le carreau cassé que vous m'avez fait venir? Je l'ai déjà fait remplacer.

PRUDHOMME

Non. La révolution va trop loin, il s'agit de l'arrêter. Priez M. de Tournetourne de venir.

LE CHAMBELLAN

Oh! celui-là, c'est un malin, sire; il est dans le cas de vous faire voir la lune en plein midi.

PRUDHOMME

Nous verrons bien. Qu'il vienne !

(Le chambellan sort.)

SCÈNE X

Prudhomme, puis *de Tournetourne*

PRUDHOMME

Je le sais bien que c'est un malin. C'est bien pour cela que je le fais mander auprès de moi. C'est un compensateur, il a un pied de chaque côté de la balance ; grâce à lui, un simple mouvement rétablit l'équilibre.

TOURNETOURNE

Vous m'avez fait appeler, sire, me voici !

PRUDHOMME

Où en est la révolution ?

TOURNETOURNE

Elle est terminée, vaincue, enterrée. Le peuple, sire, ne demande qu'à être dirigé. En voyant la facilité avec laquelle le Pouvoir a eu raison de lui, il a trouvé que le Pouvoir était fort, alors il a repris confiance.

PRUDHOMME

En êtes-vous sûr ?

TOURNETOURNE

Parbleu ! je connais cela. Ah ! on voit bien que vous ne me connaissez pas !

(Air connu.)

I

Le plus grand politique,
C'est moi; *(bis)*
L'homme le plus pratique,
C'est moi; *(bis)*
Le député modèle,
C'est moi; *(bis)*
Le candidat fidèle,
C'est encor moi.

II

La douce modestie,
C'est moi; *(bis)*
Fleur de diplomatie,
C'est moi; *(bis)*
Qui donc se sacrifie ?
C'est moi; *(bis)*
Qui vit pour la patrie ?
C'est toujours moi!

III

PRUDHOMME

Qui veut du ministère ?

TOURNETOURNE

C'est moi; *(bis)*
Pour vous, qui veut tout faire ?
C'est moi; *(bis)*

Voyez, qui se confesse ?
C'est moi ; *(bis)*
Et voici ma profess...
...ion de foi !

PRUDHOMME

Eh bien ! voulez-vous que je vous dise ? Pendant votre petite chanson, j'ai réfléchi, j'ai cherché et j'ai trouvé !

TOURNETOURNE

Quoi ? Qu'avez-vous trouvé ? En général c'est moi qui trouve.

PRUDHOMME

Eh bien ! cette fois-ci, c'est moi qui ai l'avance. J'ai trouvé... un expédient et un mot nouveau : Je vous proroge !

TOURNETOURNE

Qu'est-ce que cela veut dire ?

PRUDHOHME

Je ne le sais pas moi-même. Mais je vous proroge, et tous mes serviteurs. Je proroge mes heures de repas et celles de ma cigarette ! Je proroge le paiement de tous mes fournisseurs et vous aussi et le peuple aussi. Je proroge tout le monde ! Allez !

TOURNETOURNE

Allons, voilà une mesure qui ne peut pas durer plus de six mois. Eh bien ! j'attendrai. (Il sort.)

SCÈNE XI

Prudhomme, seul, puis *le Chambellan.*

PRUDHOMME

Et maintenant, me voici tranquille pendant quelque temps... — Eh bien! que me veut-on?

LE CHAMBELLAN

Sire, c'est le peuple qui demande à n'être pas prorogé.

PRUDHOMME

Diable! et que veut-il?

(Le chambellan lui parle bas à l'oreille.)

Bah! vraiment? C'est bien, allez... J'aviserai... Je vous écrirai...

LE CHAMBELLAN

Oh! c'est bien usé...

PRUDHOMME

Eh bien! je trouverai autre chose. Je me ferai adresser une lettre... enfin je verrai. Allez, laissez-moi...

(Le chambellan sort.)

SCÈNE XII

PRUDHOMME, seul, se promène agité, puis enfin s'assied sur son trône.

Donner ma démission? — Jamais!...

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le Musée des Souverains

Le théâtre représente une salle immense où se trouvent représentés une foule d'attributs: *le Char de l'État ; l'Œil du maître ; l'Oreille de la Chambre*, *etc*.

Le trône est placé à droite. A gauche sur une table se trouvent: un grand portefeuille rouge ; un vase contenant une dissolution et les ciseaux de la censure.

SCÈNE PREMIÈRE

Tournetourne, Syllogismos

TOURNETOURNE

Où me conduisez-vous ?

SYLLOGISMOS

Nous voici dans le Musée des souverains. C'est là que se trouvent les grands mots... et les grands remèdes ! Quand un homme arrive au pouvoir, c'est ici qu'il fait sa première visite.

TOURNETOURNE

Au pouvoir ? Mais je n'y suis pas encore.

SYLLOGISMOS

Il faut que vous y soyez. Vous êtes l'homme de la situation.

TOURNETOURNE

Parbleu ! je le sais bien. Mais je ne peux pas être seul. Ah ! si vous saviez toutes les démarches que j'ai déjà faites depuis qu'on m'a proposé la direction des affaires!

SYLLOGISMOS

Contez-moi donc cela.

TOURNETOURNE

AIR de *Saltarello*.

J'allai voir Jacque, Paul et Pierre
Qui voulaient venir avec moi
Et je me dis : Mon ministère
Se formera vite, je crois !
Puis je me rendis chez Guillaume,
Seul du ministère passé
Qui m'ait semblé, bon économe,
Libéral et pas trop cassé!
Guillaume qui n'est pas trop bête
Me dit : — Votre choix est parfait
Et si mon nom seul les arrête
Je le retire et tout est fait.
— Je revis donc Paul, Jacque et Pierre
Espérant bien les décider
A prendre dans le ministère
Guillaume, afin de nous aider.
Mais voilà qu'au nom de Guillaume
Ils s'en vont disant tous les trois :
Nous qui répondons du royaume
Soyons scrupuleux dans nos choix.

Je redis le tout à Guillaume,
Puis voyant les autres à part
Paul me dit : « C'est bien! qu'on l'embaume! »
Et Pierre ajoute : « Sans retard. »
Hélas ! je suis comme Moïse,
Mort depuis plus de trois mille ans :
Je vois bien la Terre Promise
Mais je ne puis entrer dedans.

SYLLOGISMOS

Il faut pourtant prendre une décision. En politique les plus promptes sont souvent les meilleures. Tenez, voyez ceci :

(Il montre sur la table un portefeuille rouge.)

(Air: *Nous nous marions dimanche.)*

TOURNETOURNE

Que vois-je ?.. Ceci
Qui fait mon souci,
C'est le fameux portefeuille !
Comme il est tentant
Autant qu'éclatant.
(Il le prend.) Il me plait et je le cueille.
Qu'il est douillet !
Oui, vraiment c'est
Un baume.
Et quel parfum !
Ce n'est pas un
Fantôme !
Ne le quittons pas,
Et puis de ce pas
Allons remplacer Guillaume.

Venez-vous? Maintenant j'ai pris mon parti.

SYLLOGISMOS

Allez toujours devant ; moi, je n'ai pas pris encore le mien. (Tournetourne sort.)

SCÈNE II

SYLLOGISMOS

Avant d'être tout-à-fait ministériel, il faut voir comment va se comporter le ministère. Ne nous compromettons pas.

(Air : *Femmes, voulez-vous épouser?*)

La prudence est la sûreté,
La sûreté, c'est la prudence ;
L'une donne la liberté,
L'autre donne l'indépendance.
J'ai donc ici la liberté
D'user de beaucoup de prudence,
Car je veux être en sûreté } *bis*
Et garder mon indépendance. }

Allons faire mon journal. (Il sort.)

SCÈNE III

M. PRUDHOMME, seul, entrant.

J'ai réfléchi. — J'ai mis un entr'acte pour réfléchir. — Je vois qu'on ne comprend pas du tout ma position. Elle est

pourtant bien simple : je fais ce qu'on me demande... Il paraît que ce n'est pas assez et que ce qu'il fallait faire, c'est ce qu'on ne me demandait pas. Eh bien ! j'ai accordé ce qu'on ne me demandait pas. On ne me demandait pas l'abus de la liberté, n'est-ce pas? Eh bien! on l'a. On doit être content! — L'abus de la presse? On l'a. On doit être satisfait! — Ce dont on ne veut plus, c'est l'abus du pouvoir. Eh bien! j'ai confié à un homme expérimenté le soin de mener toutes les affaires. En ce moment-ci, je suis comme un coq en pâte, je règne sans gouverner, et la meilleure preuve, c'est que j'ai fait remiser dans le Musée des souverains, où je me réfugie moi-même, tous les insignes de mon pouvoir. — Voici le *Char de l'État;* la housse est encore belle, mais l'arrière-train est endommagé. Voici l'*Hydre de* l'anarchie, une bête qui fait de l'effet de temps en temps. Le *Timon des affaires* est plus loin, et voici devant plusieurs sacs de *Graines d'épinards* pour les généraux. Vous voyez ces fauteuils-là? Ce sont des *Ganaches*, mot nouveau ; c'est à l'usage de tous les régimes. J'envoie le fauteuil au Sénat ou à l'Académie, jamais personne ne vérifie si l'homme est dessus. On a remis dans ce coin-là quelque chose de très-intéressant, c'est la *Toupie prolifère*. Un joujou charmant à l'usage des maires, — pas des mères de famille. — On s'en sert les jours d'élections. A l'issue de la séance, le maire fait aller le joujou sur la boîte du scrutin ; la toupie, qui est creuse, laisse échapper une foule de papiers, et pendant que tout le monde rit et admire, la machine vote. — C'est très-bon pour les candidatures officielles. — Que vois-je ici? C'est le *Fouet de la satire* que j'ai confisqué. Voici les *Ciseaux de la censure*, un peu ébrêchés. — Cette machine verdâtre là-bas, c'est *le Revers de la médaille...* Et ces bibelots brillants, ce sont les *Hochets de la vanité*. Voici le *Cœur de la*

situation, les *Pieds du trône*, puis enfin, les *Chaînes de la tyrannie*, *l'Olivier de la paix* et les *Palmes de la gloire!*... Ah! ce musée est bien composé. Il y a de tout... Je suis définitivement très-satisfait de ma résolution.. Plus d'ennemis, plus de soucis, plus de responsabilité... C'est charmant!

—

SCÈNE IV

Prudhomme, le Chambellan

LE CHAMBELLAN

Je vous cherche partout, sire; il se passe des choses étranges...

PRUDHOMME

Étranges! c'est le mot. Que se passe-t-il?

LE CHAMBELLAN

Tous vos ministres ont déménagé et d'autres sont venus à leur place.

PRUDHOMME

Eh bien! c'est un changement de ministère.

LE CHAMBELLAN

Oui, mais il s'est trouvé un ministre de plus parmi les

arrivants. On n'avait pas bien compté sans doute. L'hôtel du ministère ne les contiendra jamais tous deux.

PRUDHOMME

On avisera. Qu'y a-t-il encore ?

LE CHAMBELLAN

On a remplacé le préfet de la capitale, et tous ceux de province n'ont plus de place que dans les chemins de fer. On bouleverse, sire, on bouleverse !

PRUDHOMME

Enfin est-on content ?

LE CHAMBELLAN

Sire, vous savez bien qu'on n'est jamais content.

PRUDHOMME

Eh bien ! et vous, qu'allez-vous faire ? Il faut suivre le mouvement. Vous pouvez très-bien, sans me blesser, donner votre démission de chambellan et vous faire élire député.

LE CHAMBELLAN

Député, député ! Mais y a-t-il encore des candidatures officielles ?

PRUDHOMME

Ceci, je n'en sais rien. C'est une vieille précaution qu'on a sans doute fait disparaître.

LE CHAMBELLAN

Alors, j'aime autant rester chambellan; puisque je ne suis pas sûr de devenir député.

PRUDHOMME

Vous avez peut-être raison.

LE CHAMBELLAN

Un mot, un seul, sire, pour éclairer ma religion. Pouvez-vous me dire dans quel sens s'opère le bouleversement actuel. Ainsi nous étions avec votre Majesté sous le régime..?

PRUDHOMME

...Despotique! Allons, dites le mot. On me l'a déjà dit.

LE CHAMBELLAN

Autoritaire! Autoritaire seulement. Et nous allons entrer sous le régime..?

PRUDHOMME

...Parlementaire.

LE CHAMBELLAN

Parlementaire! Et peut-on savoir ce que c'est?

PRUDHOMME

Vous voulez une conférence sur la politique, n'est-ce pas? Je n'ai que cela à faire. Ecoutez-moi. — Qu'est-ce qu'un régime?

LE CHAMBELLAN

Sire, dans le voyage en Afrique que j'eus l'honneur de faire avec votre Majesté, nous appelions régime une agglomération de dattes au sommet des palmiers.

PRUDHOMME

Parfait! Ainsi le régime autoritaire est une agglomération de *dates* rappelant des faits autoritaires, ou plutôt de faits qui deviennent des dates autoritaires... Et comme il y a différentes espèces de palmiers, il y a différentes espèces de régimes et différentes espèces de dates. Ainsi 1815 est une date comme 1789, et pourtant ces deux dates-là ne sont pas de la même espèce.

LE CHAMBELLAN

Oh! parfait! parfait! Mais alors, si les dates de 1870 appartiennent au régime parlementaire, qu'est-ce qu'un régime parlementaire?

PRUDHOMME

Mon Dieu! c'est bien simple. Au lieu de faire ma pièce tout seul, je vais avoir des collaborateurs. Je serai toujours le premier sur l'affiche et quelquefois je n'aurai pas écrit un mot de la pièce.

LE CHAMBELLAN

Au moins, ce sont des collaborateurs habiles?

PRUDHOMME

Nous verrons ça. — Dame! il a fallu faire des sacrifices, se séparer d'anciens amis... mais il le fallait!

LE CHAMBELLAN

Il le fallait !

PRUDHOMME

On vient de ce côté. — Retirez-vous, laissez-moi. Il faut que j'aie l'air de n'avoir plus de courtisans. On me supprimerait encore autre chose. (Le chambellan sort.)

—

SCÈNE V

Prudhomme, puis *l'Inspecteur des pavés.*

PRUDHOMME

Que vois-je ? C'est lui, le grand Inspecteur des pavés. Lui qui les a tous remués, tous comptés, tous numérotés !... — J'en sais le compte aujourd'hui ! — et qui m'a donné sa démission... pour éviter qu'on ne la lui donne... Il vient sans doute me faire ses adieux.

L'INSPECTEUR, se jetant à son cou.

(Air de Richard Cœur-de-Lion.)

O Prudhomme! ô mon roi !

PRUDHOMME, (l'interrompant).

Je sais qu'on t'abandonne,
Dans ma ville, il n'est plus que moi
Qui s'intéresse à ta personne !

L'INSPECTEUR

Oh ! merci, merci, sire, de cette bonne parole.

(Air des *Feuilles mortes.)*

Me voici condamné! Quittons ma préfecture,
Quittons mes employés, mes maçons, mes paveurs;
Plus de bals somptueux où l'art vainc la nature.
Je suis bien revenu de toutes ces splendeurs!
Car je refuse tout : et la liste civile,
Et le titre de duc, et le trône de roi.
Si vous quittez un jour, vous, votre Hôtel-de-Ville,
(bis) A vous je penserai, mais vous, pensez à moi.

PRUDHOMME

Dans mes bras ! sur mon cœur ! — Où vas-tu ?

L'INSPECTEUR

Dans mes terres. (Il sort.)

SCÈNE VI

PRUDHOMME, seul, le reconduisant.

Il va se reposer tout-à-fait, lui. Mais que vois-je ? Je n'attendais plus personne. Dieu me pardonne ! c'est mon grand vizir. Que vient-il faire ici ? — Tenons-nous à l'écart et surveillons-le... (Il sort.)

SCÈNE VII

LE MINISTRE

On a beau me dire qu'il est encore trop tôt pour venir

dévaliser le Musée des souverains, je voudrais bien les voir à ma place, ou plutôt non, je préfère y rester. Mais ce n'est pas facile d'être au pouvoir, d'y demeurer honnête et d'y satisfaire tout le monde. — Qu'y a-t-il donc dans ce Musée? Le *Timon des affaires*, c'est mon devoir de m'y atteler; l'*Œil du maître*, indispensable cela; les *Ciseaux de la censure*, je les ferai aiguiser. Quoi encore? L'*Oreille de la Chambre*, c'est de toute nécessité pour un ministre. Les *Palmes de la gloire*, oh! je les ai bien méritées! Et ceci, dans ce verre? on dirait un résidu, une *dissolution*, une dissolution! Cela peut servir pour le Corps législatif... C'est assez pour aujourd'hui, je reviendrai demain. (Il sort.)

SCÈNE VIII

PRUDHOMME, entrant.

Tiens! tiens! tiens! on dévalise mon Musée. Oh! ils n'useront rien. Ça ne s'use pas ces choses-là. Comment? ils ne m'ont pas pris mon trône? Oui, mais s'ils revenaient demain. Au fait, j'ai une idée! Mon peuple n'est pas fort, je vais encore lui en faire gober une. Je vais lui demander, comme j'ai fait quand il m'a nommé, s'il veut de moi. — C'est une revaccination de l'autorité par le suffrage universel. La grande affaire est de bien poser la question. Voilà: je vais lui demander si je suis plus malin que mes ministres. Par esprit d'opposition, il dira oui. Et je prendrai tous les oui pour moi.

NOTICE

Cette pièce, que je crois une des plus réussies de mon répertoire, dépeint avec beaucoup de vérité la situation de la France en 1869. — Prudhomme était Napoléon III. Le grand Exilé : Victor Hugo. Rochefort était le grand Inattendu, et le grand Irréconciliable: Gambetta. Emile Ollivier était représenté par M. de Tournetourne, Syllogismos avait pris la figure de M. Emile de Girardin. Inutile de dire que l'Inspecteur des pavés était M. le baron Haussmann. Le grand chambellan seul était un personnage imaginaire.

La pièce eut 51 représentations.

UNE PARTIE D'ÉCHECS

INTERMÈDE EN UN ACTE ET EN VERS

—

Première représentation, le 30 juin 1870.



UNE PARTIE D'ÉCHECS

PERSONNAGES

Fouchtra. | Troun de l'Air.

Un salon. Table avec des échecs au milieu.

FOUCHTRA

Ainsi donc, vous voulez brosser papa ?

TROUN DE L'AIR

Peut-être !

FOUCHTRA

Prenez garde ! Le jeu des échecs peut paraître

Facile, mais croyez qu'il n'en est rien.

TROUN DE L'AIR

Vraiment ?

La lutte sera vive alors !

FOUCHTRA

Assurément !
Depuis longtemps je sais le jeu de Palamède,
On ne me surprend guère, et si parfois je cède
Une pièce, mon cher, soyez persuadé
Que je reprends toujours plus que je n'ai cédé.
Je sais courber l'échine en relevant la tête !

TROUN DE L'AIR

Pour moi, je crois en moi. — Voici la table prête,
Jouons !

FOUCHTRA

Mais il faudrait, avant d'aller au feu
Convenir de la lutte, indiquer notre enjeu.

TROUN DE L'AIR

Une seule partie.

FOUCHTRA

Allons, cela dénote
De l'audace. — Et l'enjeu ?

TROUN DE L'AIR

L'enjeu ? — Votre calotte !

FOUCHTRA

Ma calotte ? — Grands dieux ! Y pensez-vous ? Pourquoi
Désirer cet objet qui ne va bien qu'à moi ?
Ma calotte! Sachez, ambitieux jeune homme,
Que la Prusse la craint, qu'elle a fait trembler Rome,
Que, sur mon front sans poil lorsqu'elle se dressait,
La Gauche, qui n'avait jamais peur, se baissait ;
Que *Glais-Bizoin*, voyant ce terrible symbole,
S'asseyait et n'osait me couper la parole ;
Que *Favre*, ce tonnerre, indécis, inquiet,
Semblait perdre la tête ainsi que son hoquet ;
Et que *Garnier-Pagès* disait à ses intimes :
Je voudrais l'acheter quarante-cinq centimes !...
Jubinal, chaque jour, mettait un sou dedans
Et, pour qu'on l'imitât, faisait des vœux ardents.
On craignait ce fronton qui, sans nul artifice,
Majestueusement ceignait mon édifice !
Schneider disait : Je veux... — Et ce n'est pas un sot ! —
En conserver l'empreinte et la fondre au Creuzot !
Darimon! — *Darimon* tremblait dans sa culotte
Sitôt qu'il avait vu l'ombre de ma calotte !
Ainsi voilà l'enjeu que vous voulez ?

TROUN DE L'AIR

Mais oui !

FOUCHTRA

C'est singulier. Il n'est plus d'enfants aujourd'hui !
Ma calotte ! — J'ai peine à me faire à la chose !
Quoi ! vous osez me la disputer ?

TROUN DE L'AIR

Mais oui, j'ose !

FOUCHTRA

Ah ! réfléchissez donc, il en est temps encor ;
Jouons des croix, jouons des votes ou de l'or,
Mais, de par Dieu ! quittez cette étrange marotte
De vouloir me jouer aux échecs ma calotte !

TROUN DE L'AIR

Non, j'y tiens beaucoup !

FOUCHTRA

Soit ! Que me donnerez-vous
Si le sort, ou si l'art favorise mes coups ?

TROUN DE L'AIR

Choisissez !

FOUCHTRA

Eh bien ! donc, je choisis vos lunettes !

TROUN DE L'AIR

Mes lunettes ! — Pourquoi ? — Savez vous que vous êtes
Audacieux aussi d'y songer ? Elles ont
Sans peur, vu s'agiter votre calotte, et sont,
Avec leurs verres bleus, le phare tutélaire
Qui saura préserver la nef parlementaire !
C'est ce qui fait, à moi, ma popularité !
Les uns ont la laideur, d'autres ont la beauté ;

Chevandier de Valdrôme a son cheval rapide,
Gambetta, l'œil de verre, et *Simon*, l'œil humide;
Garnier-Pagès, la bosse au front, le teint blafard;
Le ventre... gauche... et fort appartient à *Picard;*
Montpayroux a la barbe et *Gramont*, la prestance!
Segris, la dignité, *Duvernois*, l'élégance;
Glais-Bizoin, la maigreur! — Monsieur de *Tillancourt*
A le talent de faire aimer le calembour;
Mège a, pour l'embellir, deux belles côtelettes...
J'ai mon fétiche aussi, comme eux: j'ai mes lunettes!
Mais puisque vous voulez m'en dépouiller, voyons!
A table! Et que le sort favorise mes pions!

(Ils se mettent devant l'échiquier. — *Troun de l'air* fait faire deux pas à son pion.)

FOUCHTRA

Deux pas au premier pion? — Ah! triste! triste! triste!

TROUN DE L'AIR

Pourquoi?

FOUCHTRA

Le premier pion est comme un journaliste,
Plus vous lui permettez de se donner de l'air,
Plus il s'avancera pour vous tomber; c'est clair!
Les pions sont l'avant-garde! et de même, la Presse
Prépare le chemin... Aussi lorsqu'on la laisse
Aller, quand le Pouvoir feint de s'être endormi,
On la voit bien souvent passer à l'ennemi!

TROUN DE L'AIR

Eh bien! mon cher Monsieur, ce n'est pas mon système

Moi, j'ai l'air de donner au peuple ce qu'il aime ;
Mon pion a fait deux pas, mais n'en fera pas plus ;
Pour le maintenir là, les autres résolus
Viendront le protéger, et mes pièces alertes
Pourront, pendant ce temps, aller aux découvertes !

FOUCHTRA

J'attaque votre pion !

TROUN DE L'AIR

Il fait encore un pas !
Lui, c'est la Liberté ! — C'est un grand embarras
Quand le peuple la prend, mais c'est une barrière
Quand le Pouvoir la donne et la tient par derrière.
Ce pion vous fera mat, c'est moi qui vous le dis.

FOUCHTRA

Nous verrons ! — Mais les fous ont bien aussi leur prix !
Les fous qui ne sont pas aussi fous qu'ils paraissent,
Sont ces indépendants qui tantôt vous caressent
Et tantôt font obstacle !... Ainsi j'avais *Boissy !*

TROUN DE L'AIR

Quant à moi, j'ai *Piré*.

FOUCHTRA

Mais *Glais-Bizoin* aussi !

TROUN DE L'AIR

Je prends *Boissy*.

FOUCHTRA

Tant mieux ! — Ce cavalier vous gêne,

Je le prends et je fais échec à votre reine !

TROUN DE L'AIR

Halte ! Ma reine c'est la Constitution !
La mienne, la nouvelle ! Et j'ai l'intention
De la mener au but, doucement, sans entrave !

FOUCHTRA

Sauvez-la donc !

TROUN DE L'AIR

Je suis audacieux et brave,
Et je la sauverai ! Qu'ai-je à craindre d'ailleurs ?
N'ai-je pas là mes pions ? Ce sont ses défenseurs !
Tous ! Ils seront pris tous avant qu'on ne la prenne !

FOUCHTRA

Soit ! Mais, en attendant, échec à votre reine !

TROUN DE L'AIR

C'est ainsi ! Vous voulez...

FOUCHTRA

Oui ! Je veux en finir !
Je veux vous renverser et je veux vous tenir.
Vous croyez que l'on peut, rien qu'avec de l'audace,
Lutter avec la force... ?

TROUN DE L'AIR

Oui ! Tout lasse ! Tout casse !

Je pousse encor ce pion qui vous gêne, je croi,
Et, pour vous arrêter, je fais échec au roi !

FOUCHTRA

Déjà!

TROUN DE L'AIR

Retournez-vous, si vous êtes habile !
Vous entourez par trop le roi, c'est inutile !
Vos tours, qui, sans vos pions, pourraient tout arrêter,
Ne gardent pas le roi, mais semblent le guetter.
Ces tours sont Pélagie et Mazas, deux refuges !
Vos cavaliers, ce sont la police et les juges.
Où sont-ils? — L'un, chez moi, qui ne peut plus bouger ;
L'autre chez vous, pouvant à son aise émarger !
Q importe? il est à moi, ce magistrat sensible
Aux bons appointements... Il est inamovible.
En attendant, jouez. Je fais échec au roi !

FOUCHTRA

Voyons, mais je suis pris ! Il a raison, ma foi,
Mes pions me gênent fort ! — Ici, ma reine est prise !
Ma partie, à cette heure, est assez compromise ;
Mes cavaliers ?... Un seul peut marcher ! — Quant au fou
Il ne me sert à rien. — Allons, risquons ce coup !

TROUN DE L'AIR

C'est joué ?

FOUCHTRA

C'est joué !

TROUN DE L'AIR

Je saisis votre reine !

FOUCHTRA

Pardon ! Mais je...

TROUN DE L'AIR

Ne vous donnez pas tant de peine ,
Elle est bien prise !

FOUCHTRA

Soit !

TROUN DE L'AIR

Voici le résultat :
Je pousse encor ce pion et puis vous êtes mat !

FOUCHTRA

Mat ?

TROUN DE L'AIR

Mat !

FOUCHTRA

C'est ma foi vrai ! Je suis mat, je m'incline.
Prenez donc ma calotte.

TROUN DE L'AIR

Eh ! la soie en est fine.

FOUCHTRA

Oh ! ne vous fiez pas à son lustre. Je l'ai
Depuis dix ans et plus sur mon crâne épilé !
Tel, autour de Paris, le maraîcher prospère
Fait pousser des primeurs sous des cloches de verre,
Telle elle a fait germer sur mon front respecté
L'amour du césarisme et de l'autorité.
Mettez-la, quel que soit votre libéralisme
Elle vous conduira doucement dans le schisme ;
Ce qui vous paraît sûr, semblera dangereux ;
Puis vous vous trouverez bien vite désireux
De rompre avec ceux-là qui flattaient vos idées ;
Les leurs vous paraîtront bizarres, démodées ;
Le mot de liberté, que vous trouvez si beau,
De fanal, tout-à-coup, vous paraîtra flambeau...
Puis le flambeau sera ce lampion vulgaire
Qui le soir du 15 Août, en fumant nous éclaire.
J'ai dit ! Mettez ma toque, elle est à vous.

TROUN DE L'AIR, mettant la calotte.

Merci !
Mais, cher ami, ne me quittez donc pas ainsi ?
Votre main ?

FOUCHTRA, lui donnant la main.

Volontiers !

TROUN DE L'AIR

Et que comptez-vous faire ?

FOUCHTRA

Moi? — Je vais au Sénat!

TROUN DE L'AIR

Moi, j'entre au ministère!

FOUCHTRA

Très bien! Si par hasard le destin vous abat...

TROUN DE L'AIR

J'entends! Gardez-moi donc une place au Sénat!



NOTICE

Cette pièce, qui fait allusion à l'arrivée au pouvoir d'Emile Ollivier et à la retraite de M. Rouher, ne fut jouée qu'une fois, le 30 juin 1870, chez M. Chéret, l'habile décorateur des théâtres de Paris, qui m'avait brossé les décors de mon petit théâtre. Les événements politiques qui survinrent à cette époque en empêchèrent la représentation ailleurs.

UNE ACTIVITÉ DÉVORANTE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

Première représentation le 12 juillet 1870



UNE ACTIVITÉ DÉVORANTE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

PERSONNAGES

M. Prudhomme.
M. de Tournetourne, 1er ministre.
Annette, servante de M. Prudhomme.

Salon riche.

SCÈNE PREMIÈRE

M. PRUDHOMME, seul.

Il y a des gens, — et ils sont nombreux, — qui se plaignent toujours. A les entendre, rien ne va. Il n'y a que les imbéciles qui ne voient pas ce qui se passe, car le gâchis est à un tel degré, qu'un cataclysme est inévitable. Je les admire,

— non... je les admire ! — Que nous manque-t-il ? — Enfin , que nous manque-t-il ? Est-ce l'instruction ? — Mais avec les réunions publiques ou privées , le peuple a parfaitement le droit de la donner au peuple. — Est-ce la liberté ? — Mais à moins d'être en prison , nous n'avons jamais été plus libres.— Est-ce l'égalité ? — Mais j'en vaux bien un autre, sinon plus ! — Et je m'en flatte. D'ailleurs, nous sommes tranquilles, le gouvernement nous le dit, et je ne suis point du côté des brouillons... Voyons mes comptes : menuisiers, peintres, décorateurs... car je fais bâtir ! — J'ai déjà une maison qui rapporte, j'ai acheté du terrain à bon marché, dans une combinaison ; parce qu'à la préfecture je suis bien vu, et quand on exproprie... alors vous comprenez... Eh bien ! mais cette semaine-ci, ça me fait près de cinq mille francs à payer. — Voyons les recettes. Allons, bon ! Dans ma maison de la rue Quincampoix, les boutiques n'ont pas payé. — Là, comme j'ai six mois d'avance... je m'en... — Tiens ! tiens ! Le premier est en voyage , parti sans payer ; le second demande un délai ; le troisième est saisi... Comment ! personne n'a payé ? Ah ! ça , mais il y a donc une crise ? Et moi qui ne m'en doutais pas !

(Un violent coup de sonnette.)

SCÈNE II

M. Prudhomme, de Tournetourne

M. PRUDHOMME

Quoi ! c'est vous, Excellence ?

DE TOURNETOURNE

Oui, c'est moi! Mais appelez-moi Tournetourne tout court, car je suis une Excellence dans l'embarras, je viens de démolir mon cabinet.

M. PRUDHOMME

Il n'était pas solide ?

DE TOURNETOURNE

Les cabinets ne sont jamais solides ; les cabinets politiques, s'entend. Eh bien! mon cher, je viens réclamer de vous un service signalé.

M. PRUDHOMME

Mon Dieu! je suis tout à votre disposition. Jusqu'à ce jour, vous avez pu, je pense, compter sur moi; j'ai voté comme vous avez voulu et j'ai dit ce que vous m'aviez dit de dire!

DE TOURNETOURNE

Oui, je vous en suis très-reconnaissant; mais aujourd'hui je vous demande davantage. Il faut faire ce que je vais vous dire de faire. — J'ai besoin d'un ministère de transition... Il faut accepter un portefeuille.

M. PRUDHOMME

Un portefeuille? Y songez-vous? Moi ministre? Mais je ne suis pas capable!

DE TOURNETOURNE

Raison de plus. Si vous étiez capable, je ne viendrais pas à vous, car je craindrais pour moi.

M. PRUDHOMME

Mais encore faut-il avoir une aptitude quelconque... des données...

DE TOURNETOURNE

C'est inutile. Je penserai pour vous. Votre besogne sera toute mâchée. Je ne vous demande qu'une chose : une activité dévorante !

M. PRUDHOMME

Une activité dévorante !

DE TOURNETOURNE

C'est convenu, n'est-ce pas ? J'ai votre parole ! Je pars le cœur léger ! Allons, adieu, venez tantôt au conseil. Je cours au plus vite compléter mon cabinet. (Il sort.)

SCÈNE III

M. PRUDHOMME (seul).

Une activité dévorante ! — Et moi qui ai une gastralgie ! — Ah ! bien, ça ne m'étonne plus maintenant, si mes locataires ne m'ont pas payé ! Je suis ministre ! C'est la première fois que ça m'arrive, et encore je n'ai rien fait pour ça ! — Une activité dévorante ! — Mais, c'est que je n'ai plus rien

à faire. Tiens ! le frotteur n'est pas venu ! Je vais faire mon salon, cela va exercer mon activité. — (Il frotte.) Eh bien! si je m'attendais à cela, hum ! — C'est fatigant ! Par exemple, au ministère, je ne frotterai pas.

—

SCÈNE IV

M. Prudhomme, *Annette* entrant

ANNETTE

Tiens ! Monsieur qui frotte !

M. PRUDHOMME

Oui, ma fille, je frotte ! Je déploie mon activité... dévorante...

ANNETTE

Ah ! que vous êtes drôle comme cela !

M. PRUDHOMME

Tu trouves ? — Ouf ! je n'en puis plus ! Voyons, regarde-moi bien.

ANNETTE

Je vous regarde, Monsieur !

M. PRUDHOMME

Tu ne me trouves rien de changé ?

ANNETTE

Rien du tout, Monsieur. — Ah! si! Vous êtes essoufflé, ça vous change.

M. PRUDHOMME

Ce n'est pas cela! Tu ne me trouves pas comme cela, un air... un air distingué..?

ANNETTE

Distingué? mais non, Monsieur.

M. PRUDHOMME

Je le suis pourtant, ma fille. — Tel que tu me vois, je suis un nouveau ministre, de tout à l'heure!

ANNETTE

Ministre! Et vous frottez votre salon?...

M. PRUDHOMME

Certainement! Ce qu'on demande aux hommes qui arrivent au pouvoir, c'est du nouveau! Il y en a qui échafaudent, d'autres qui renversent; les uns ajoutent, d'autres suppriment, moi je frotte... Au fait, appelle-moi Excellence!

ANNETTE

Oui, Monsieur!

M. PRUDHOMME

Je vais être accablé bientôt d'une nuée de solliciteurs; tu m'as toujours servi fidèlement, profite de la circonstance! Sollicite-moi la première.

ANNETTE (brusquement.)

Vous solliciter, Monsieur ! Et pourquoi ?

M. PRUDHOMME

Pour obtenir des faveurs !

ANNETTE (indignée.)

Monsieur ! Je suis une honnête fille.

M. PRUDHOMME

Parbleu ! je n'en ai jamais douté, mais tu ne me comprends pas, bêtasse ! — Veux-tu un bureau de tabac ? As-tu un parent que je pourrais placer ?

ANNETTE

Ah ! comme ça, c'est autre chose ! Oui, Monsieur !.. Il y a un dragon qui est mon cousin, un grand rouge... Vous l'avez peut-être déja vu dans ma cuisine ?

M. PRUDHOMME

Oui, eh bien ?...

ANNETTE

Eh bien ! comme il est en garnison à Versailles, c'est loin pour venir me voir, il voudrait bien permuter avec un homme de Paris.

M. PRUDHOMME

Ce n'est pas assez, cela. Je le ferai sortir du service et il sera mon huissier.

ANNETTE

Huissier ! J'aimerais mieux domestique, Monsieur.

M. PRUDHOMME

Comme tu voudras. C'est fait !

ANNETTE, sautant de joie.

Oh! Monsieur, que vous êtes gentil ! Que vous êtes gentil !

M. PRUDHOMME, à part.

Elle est tellement heureuse, cette fille, que si je voulais.... si je.... mais je ne veux pas. — Parce qu'un ministre... La dignité !... Il ne faut pas perdre son prestige. Avec tout cela je laisse en plan mon activité... Que faire ? — Ah ! j'ai là des haltères et des poids. — Je suis un habitué du gymnase Paz. — (Il fait des tours de force.) Comme ça vous développe un homme !

ANNETTE

Dites donc, Monsieur ?

M. PRUDHOMME

Quoi, ma fille ?

ANNETTE

Savez-vous que vous êtes drôle comme cela ?

M. PRUDHOMME

Comment, drôle? — A qui parles-tu ? est-ce au ministre ou à l'homme ?

ANNETTE

C'est à l'homme, Monsieur.

M. PRUDHOMME

A la bonne heure ! Un homme a le droit d'être drôle, un ministre ne doit l'être jamais, — et c'est dommage. Car si on créait le ministère de la Gaîté Publique, cela ferait probablement supprimer le ministère de la Guerre. Voyons, ne tombons pas dans la philosophie. — Soyons pratique. Être pratique, mon enfant, mais c'est là tout !

ANNETTE

Oh ! oui, Monsieur. Sans pratiques le commerce n'irait pas.

M. PRUDHOMME

Hein ? Que dit-elle ? — Cette fille est une buse, mais elle a parfois des réparties... — Être pratique, cela veut dire agir au lieu de causer, veiller au lieu de dormir, marcher au lieu de s'asseoir. Tu n'es pas pratique, toi qui m'écoutes et ne fais rien ; tu vas le devenir. — D'abord, comme je vais loger désormais au ministère, tu vas aller porter ce congé au propriétaire Je n'ai pas besoin de deux logements. Pas de cumul, c'est mon système. — Puis, mon entrée aux affaires fera sans doute monter les fonds publics, tu passeras chez mon agent et tu lui donneras des ordres d'achat. — Je revendrai demain. — Attends ! passe chez mon tailleur et commande-lui un costume de ministre, et un de sénateur, l'un pour mon entrée au ministère, l'autre pour ma sortie. — Car enfin je suis modeste, et je n'ai pas la prétention d'être indispensable éternellement.

ANNETTE

Bien, Monsieur; c'est tout?

M. PRUDHOMME

J'y songe! Commande aussi à mon tailleur un habit d'académicien. On ne sait pas ce qui peut arriver. Va, mon enfant!

ANNETTE

Monsieur a un grain, c'est sûr! (Elle sort.)

SCÈNE V

M. PRUDHOMME, seul.

Maintenant je suis paré. Oh! le prestige! tout est là! — Mais ne perdons pas de temps! Que mon activité dévorante ne soit pas en défaut. J'entre au ministère ce soir, bien! Demain on me présente mon personnel; que lui dirai-je? Préparons mon improvisation!

(Air du *Brésilien*)

I

Messieurs, j'arrive au ministère
Rempli de bonne volonté.
Avec vous je serai sévère,
Mais aussi plein de loyauté.
J'arrive avec une âme ardente
Un grand sentiment libéral,
Mon activité dévorante

Devra pour vous être un fanal.
A cheval !
A cheval !
Je veux vous mener à cheval.

II

Les électeurs qu'on nous présente
Ont le naturel du melon.
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.
Messieurs, si vous m'aimez, j'espère
Que vous ne voterez pas mal,
Parce qu'un résultat contraire
Pourrait vous devenir fatal.
A cheval !
A cheval !
Je veux vous mener à cheval !

SCÈNE VI

M. Prudhomme, Annette

ANNETTE

Monsieur, vos courses sont faites.

M. PRUDHOMME

Bien, ma fille. — Ah ! ce travail incessant que je fais depuis ce matin, et auquel je ne suis pas habitué, me fatigue singulièrement.

ANNETTE

Eh bien! reposez-vous, Monsieur.

M. PRUDHOMME

Me reposer, laisser refroidir mon activité ? jamais, jamais, entends-tu ! — Il me vient une autre idée, car j'ai tous les courages ! Connais-tu le spiritisme, toi ?

ANNETTE

Isme ?... L'isthme de Suez ?

M. PRUDHOMME

Imbécile ! Le spiritisme ! Allons, viens là, nous allons faire tourner cette table, pour savoir si je serai longtemps ministre ; tiens, mets tes mains là, comme cela, bien. (Ils posent leurs mains sur la table comme font les spirites). — Elle a bougé.

ANNETTE

Je ne crois pas, Monsieur ; si je donnais un coup de pouce ?

M. PRUDHOMME

Garde-t-en bien ! Tiens, elle remue, elle bouge ; interrogeons ! — Serai-je longtemps ministre ? — Un coup pour oui, deux coups pour non. (La table frappe deux coups).

ANNETTE

Elle a dit non, Monsieur.

M. PRUDHOMME

Elle a dit non, elle a tort, parce qu'elle ne sait pas ce que j'ai dans la tête... Si elle le savait ! — Laissons cela.

ANNETTE

Ah ! je veux bien. c'est fatigant.

M. PRUDHOMME

Que faire maintenant ? Car enfin je ne peux pas rester inactif. Si encore j'étais en fonctions, je pourrais donner un bal ; tiens ! Un bal ! Sais-tu valser ?

ANNETTE

Oui, Monsieur.

M. PRUDHOMME

Eh bien ! viens ici, nous allons voir. (Ils valsent. A la fin de la valse, coup de sonnette.)

ANNETTE

On a sonné.

M. PRUDHOMME

Va ouvrir. (Annette sort.) C'est sans doute ma nomination ! Ça me fera un drôle d'effet. Enfin, dissimulons.

SCÈNE VII

Prudhomme, de Tournetourne.

DE TOURNETOURNE

Mon ami, je viens vous remercier.

M. PRUDHOMME

Oh ! vraiment, il n'y a pas de quoi.

DE TOURNETOURNE

Si, si, vous étiez ce matin à l'*Officiel*, mais cette après-midi le vent a changé, et ces messieurs ont repris leur portefeuille. Je n'ai plus besoin de vous. A la prochaine oecasion. Adieu et merci! (Il sort.)

SCÈNE VIII

M. PRUDHOMME

Comment! alors je suis Gros-Jean comme devant, moi? — Et depuis ce matin, je frotte, je fais de la gymnastique, du magnétisme, de la poésie, de la chorégraphie, et tout cela pour rien! Oh! l'humanité! Enfin! — C'est égal, tout ce remue-ménage m'a donné une faim d'enfer, je vais déjeûner; là au moins je pourrai, pour mon propre compte, exercer mon activité dévorante.



NOTICE

En ce temps-là, M. Chevandier de Valdrôme, ministre de l'intérieur, passait sa journée à cheval pour déployer son *activité dévorante*. Cette formule adressée par lui à son personnel, avait été recueillie par les journaux qui en avaient fait curée. — On ne sait pas pourquoi certains mots qui, par eux-mêmes, n'ont aucun sens comique, ont quelquefois les honneurs de la célébrité, j'entends la célébrité du petit journal et de la caricature. La province, toujours Prudhomme, quand elle n'est pas sceptique, n'a pas de ces éclats de rire parisiens qui font le tour du monde; cependant elle les comprend.

Une Activité dévorante, qui n'a eu, à cause des événements de la fatale année 1870, que 13 représentations en province, a été très-goûtée. *M. de Tournetourne*, premier ministre, c'était Émile Ollivier. On se rappelle la difficulté qu'il a eue pour composer son ministère. Il n'avait pas encore prononcé le fameux mot: « *Je pars le cœur léger !* » Je l'ai ajouté depuis. — Quant au monologue de M. Prudhomme, il est l'expression exacte des inquiétudes de la population parisienne pendant les derniers mois de l'Empire.

La première représentation de cette pièce eut lieu le 12 juillet 1870, au théâtre de Genève.

L'ILE DES GREDINFILARDS

OU

L'ESSAI LOYAL

COMÉDIE EN UN ACTE

Première représentation le 30 août 1871.



L'ILE DES GREDINFILARDS

OU

L'ESSAI LOYAL

Comédie en un acte

PERSONNAGES

Le Prologue.
Roublardin.
Finacier.
Becdanlo.
Un gendarme.

Le théâtre représente une forêt au bord de la mer

LE PROLOGUE au public.

Mesdames et Messieurs, sous ce petit croquis
Ne mettez pas de noms, de faits, d'actes acquis ;
Ne voyez pas de doute amer, ni d'espérance.....

Depuis longtemps, hélas! Aristophane est mort,
Et, serait-il vivant, on lui donnerait tort
D'exprimer hautement ce que tout bas l'on pense.

C'est une fantaisie, un essai! — Quelquefois
Lorsque, seul, vous allez rêver au fond des bois,
L'aspect des hauts sapins aux branches fantastiques,
Les taillis noirs, le soir, qui tombe lentement,
Et les oiseaux de nuit qui volent lourdement,
Entourent votre esprit d'ombres mélancoliques......

De même, tout ce que, pendant vingt ans et plus
Les uns appelaient : lois, et les autres : abus!
Fantastique forêt, ténébreuses retraites,
Cet étrange fouillis politique et moral,
A mis dans mon esprit un acte virginal
Que ce soir, devant vous, joûront mes marionnettes.

Le Prologue sort.

SCÈNE PREMIÈRE

Roublardin, Finacier

ROUBLARDIN

Ainsi, mon cher Finacier, il semble content de sa position?

FINACIER

Jusqu'à présent il ne dit rien; il se repose sur nous, sur vous, du soin de pourvoir à tout.

ROUBLARDIN

Qu'on l'entretienne dans ces idées, et surtout qu'il ne perde

pas de vue que c'est sa volonté, sa volonté seule, qui nous a placés au pouvoir. — Récapitulons notre position : chassés de notre pays par les événements politiques, nous nous sommes réfugiés dans cette île déserte. Là, puisque nous ne pouvons point en sortir, j'ai imaginé d'expérimenter le système gouvernemental que nous voulions impatroniser ailleurs. La chose était facile. Nous étions trois : moi, Roublardin, toi, Finacier, et Becdanlo, qui travaille ici près. — Comme étant le plus intelligent...

FINACIER

Le plus instruit !

ROUBLARDIN

Et le plus robuste !... Vous m'avez nommé Grand-Chef, c'est-à-dire le protecteur des intérêts du peuple. — Moi, à mon tour, je t'ai nommé, toi, Finacier, contrôleur général, comme qui dirait ministre ! Tu es l'intermédiaire entre le pouvoir et le peuple. C'est toi qui arrêtes les écarts du pouvoir et modères les appétits populaires. Tu es le compensateur. — Quant à Becdanlo, c'est le peuple ! c'est-à-dire le souverain ! — On ne pense qu'à lui, on ne s'occupe que de lui ! C'est l'enfant gâté. — A nous les soucis ! à lui le repos !

FINACIER

Mais il ne demande pas à se reposer, seulement il veut que nous travaillions !

ROUBLARDIN

Il a raison ! Ainsi, moi, ce matin, qu'ai-je fait ? — J'ai régné ! Toi, qu'as-tu fait ? Tu as administré. Lui, qu'a-t-il fait ?

FINACIER

Mais il pioche depuis ce matin sans s'arrêter.

ROUBLARDIN

Est-ce suffisant? Non! Mon déjeûner n'est pas prêt, et l'heure est passée! — Oh! si cela continue ainsi, je pose la question de cabinet! On verra ce qu'on fera sans moi.

FINACIER

Non, non! Pas de bêtises! Pas de démission! Ça nous mettrait dans le pétrin! Je vais lui parler.

ROUBLARDIN

A la bonne heure! qu'on installe ici les objets que nous avons ravis aux tyrans et qui ont pu échapper au naufrage: mon trône, ma table, ma couronne, mon grand cordon, mon service d'argenterie et mon champagne. Je reviens dans un instant. Que mon déjeûner soit prêt! (Il sort.)

SCÈNE II

Finacier, puis *Becdanlo.*

FINACIER

Ce Roublardin était fait pour commander. Mais règnera-t-il longtemps? voilà la question! — Holà! Becdanlo! holà! (Becdanlo entre.) Comment se fait-il que le repas du Grand-Chef ne soit pas préparé? L'heure est passée.

BECDANLO

Passée, passée, tant que vous voudrez, mais je ne peux pas tout faire à la fois. C'est moi qui ai toute la besogne ici : je plante les haricots, je les récolte, je chasse le gibier, je pêche le poisson, je construis les cabanes, je fabrique des canots ; je n'ai jamais le temps de me reposer !

FINACIER

Ingrat ! Et qui te protège ? Qui te rend justice ? Qui te soigne ? Qui t'aime ?

BECDANLO

Ça m'avance bien ! Plus j'en fais, plus on m'en donne à faire. Je voudrais pourtant bien me reposer !

FINACIER

Est-ce que nous nous reposons ? nous ! N'avons-nous pas une surveillance incessante ? Et la responsabilité ! La responsabilité que tu n'as pas, tu la comptes donc pour rien ?

BECDANLO

Responsabilité de quoi ? De me laisser mourir de fatigue et de faim.

FINACIER

Ah ! tu es injuste ! Nous ne pensons qu'à toi au contraire. Ainsi nous t'avons exempté de la garde nationale. Désormais tu ne feras plus partie que de l'armée.

BECDANLO

Bien obligé ! servir pour servir, j'aime mieux servir à mon compte.

FINACIER

Après cela, si tu n'es pas content, je n'ai pas à te dicter ton devoir. Insurge-toi, si tu veux ; l'insurrection est le plus saint des devoirs!.... quand on est le plus fort!

BECDANLO

Je sais ce que j'ai à faire.

FINACIER

Soit, nous aviserons.

BECDANLO

C'est votre droit!

FINACIER

En attendant, mets le trône et la table du Grand-Chef et sers-lui son dîner. Moi je vais travailler! Ah! l'administration! si tu faisais de l'administration, Becdanlo, tu te plaindrais bien autrement! (Il sort.)

SCÈNE III

BECDANLO seul, installant le trône et la table.

Je ne fais pas de l'administration, mais je fais la cuisine et je ne trouve pas cela bien amusant. Mais patience, j'aurai

mon tour ! Au bout du compte, je suis de leur école : renverser sans remplacer. Eh bien! je renverserai ! Mais l'heure n'est pas sonnée ; voici Roublardin, dissimulons ! — Dissimulons pour mieux feindre !

SCÈNE IV

Becdanlo, Roublardin.

ROUBLARDIN

Ah ! ah ! mon dîner est prêt ! Tant mieux, car j'ai une faim canine.

BECDANLO

Mon Dieu ! j'étais un peu en retard, mais j'ai tant à faire.

ROUBLARDIN

En retard ? Du tout ! C'est Finacier qui est en retard. Toi, tu comprends, tu es le producteur, le laborieux, l'indispensable... Comprends-tu ce mot : l'indispensable ! Indispensable comme moi : je suis la raison sociale, toi tu es le capital. — Mais le coupable, c'est Finacier. Finacier n'est rien ! Finacier est un simple agent d'affaires, un entremetteur entre toi et moi. Si je suis mécontent de toi, c'est sa faute; si tu es mécontent de moi, c'est sa faute encore. C'est à lui à aplanir les difficultés qui peuvent provenir de la différence des positions. Verse-moi à boire !

BECDANLO, versant à boire.

Des différences de positions, je comprends bien !

ROUBLARDIN

Finacier est vis-à-vis de nous ce qu'on appelait dans l'ancien monde, un ministre. Ici, il est responsable; si j'en suis mécontent, je le juge et je le change, et si tu n'en es pas satis fait, tu me demandes son changement.

BECDANLO

Je comprends. Et alors si je te demandais son changement aujourd'hui à l'instant même?...

ROUBLARDIN

Je te l'accorderais, si tu me présentais son successeur.

BECDANLO

Eh bien! moi, par exemple!

ROUBLARDIN

Toi! tu ne peux pas! Tu es le souverain, le peuple, dont je suis le représentant; tu ne peux pas déchoir. Verse-moi à boire!

BECDANLO

Je ne peux pas déchoir!... Mais il ne verse pas à boire, lui!

ROUBLARDIN

C'est ta faute. C'est ton ministre, dis-lui ce que tu veux. Tu es le maître, ordonne! Tu ne comprends donc pas ton importance?

BECDANLO

Si fait, je la comprends ! Je trouve que Finacier est un mauvais ministre qui ne s'occupe pas du peuple, et je vais le destituer.

ROUBLARDIN

Et qu'en feras-tu, puisqu'il n'y en a pas d'autres pour le remplacer ?

BECDANLO

Eh bien ! j'en ferai du peuple, comme moi.

ROUBLARDIN

Prends garde ! En faisant de l'opposition à mon ministère, tu touches à mon pouvoir ! Je poserai la question de cabinet, je donnerai ma démission.

BECDANLO

Et puis après ?

ROUBLARDIN

Après ? après ? Supposons que le ministre devienne Grand-Chef ; moi, je deviendrai ministre, rien ne sera changé que les impôts... qui auront augmenté.

BECDANLO

Oh ! ça, j'y suis habitué ! Mais je suis las, somme toute, de tirer les marrons du feu !

ROUBLARDIN

Allons ! allons ! calme-toi ! Patience et courage ! Je vais

faire ma sieste à l'ombre ; prépare mon dîner pour l'heure juste, et surtout que ma soupe soit bonne. (Il sort.)

SCÈNE V

BECDANLO

Sa soupe ! C'est moi qui la tremperai ! D'abord, desservons la table ; les restes seront pour moi, et Finacier n'aura rien. (Il dessert la table et l'enlève.) Et puis, je ne vois pas pourquoi, puisque je suis le peuple souverain, je ne m'étendrais pas sur ce trône. (Il s'assied sur le trône.) Là, maintenant, réfléchissons ! Le ministre ne redoute pas une insurrection ; le pouvoir ne redoute pas un changement de ministère ! Ces gens-là sont bien calmes ! Ils sont donc bien sûrs d'eux ? Bah ! comme tous les pouvoirs ! Des deux côtés on n'a pas l'air de me redouter, montrons donc que je puis me passer d'eux.

SCÈNE VI

Becdanlo, Finacier.

Eh bien ! Roublardin a-t-il bien déjeûné ?

BECDANLO

Mais, pas mal ! le repas était assez délicat.

FINACIER

Alors tant mieux! parce que ce qu'il a laissé sera excellent pour moi.

BECDANLO

Oui, mais il y a un malheur à cela, c'est que ce qui reste du repas, je le garde.

FINACIER

Ah! ah! une révolte?

BECDANLO

Une protestation seulement!

FINACIER

J'aurai le regret d'employer les mesures de répression.

BECDANLO

Il s'agit bien de cela! Vous allez d'abord me rendre votre portefeuille!

FINACIER

Hein? quoi? mon portefeuille!.. Si encore j'en avais un, avec quelque chose dedans.

BECDANLO

Bon! bon! Vous me comprenez bien. Je vous demande de résigner vos fonctions.

FINACIER

Comment! tu me destitues?

BECDANLO

Oui, je te destitue, comme tu dis. Je suis le peuple souverain et j'use de mon droit.

FINACIER

Pardon! Peuple, oui. Souverain, oui. Mais pas Grand-Chef; le peuple ne nomme pas ses ministres, c'est le Grand-Chef. Lui seul peut me destituer! Tu n'avais pas prévu celle-là?

BECDANLO

Ça, c'est vrai! Je n'avais pas prévu cela; mais toi, tu n'avais pas prévu la tripotée que je vais te donner.

FINACIER

Hein? La tripotée...

BECDANLO

Mon ami, la force prime le droit, j'ai entendu dire cela! Tu vas recevoir ta râclée!

FINACIER

Eh bien! viens-y donc?

BECDANLO

Ce n'est pas plus difficile que cela. Tiens! tiens! tiens! (Il le bat.)

FINACIER

Ah! mais, assez! assez! Je donne ma démission! Assez! au secours! à l'aide!... (Il tombe.)

BECDANLO

Là ! Maintenant va réfléchir dans un coin sur la vanité des grandeurs humaines et la réalité des colères du peuple. (Il le pousse à droite.)

SCÈNE VII

BECDANLO, seul.

Ouf! m'en voilà débarrassé ! A l'autre maintenant. Mais il faudra user de ruse ! C'est un souverain, je n'ai qu'à le flatter. Le voici.

SCÈNE VIII

Becdanlo, *Roublardin*, *Finacier* mort.

ROUBLARDIN

Sont-ce les soucis du pouvoir qui m'enlèvent le sommeil, ou les moustiques qui m'empêchent de dormir ? je ne sais, mais j'ai les nerfs dans une agitation... Ah ! c'est toi, Becdanlo ?

BECDANLO

Moi-même, sire !

ROUBLARDIN

Où est Finacier ?

BECDANLO

Il dort profondément, ici.

ROUBLARDIN

Ah ! que ne suis-je à sa place !

BECDANLO

Tout à l'heure, le sommeil viendra, sire. Asseyez-vous ici, étendez vos membres délicats sur ceux de votre ministre... là. Il ne se réveillera pas, j'en réponds. Et puis je vous ai fait un compliment, écoutez-le. — C'est un remède souverain, c'est-à-dire de souverain. (Il chante. — Roublardin s'assied sur Finacier.)

(Air *du bon roi Dagobert.)*

I

Vous avez des vertus
Que chez nous l'on ne trouve plus. } *bis*
La placidité
La sérénité,
Le calme du cœur
Et la bonne humeur !
Grand-Chef, vous possédez
Une foule de qualités !

Il commence à dormir, fascinons-le tout-à-fait !

II

Aucun chef, mieux que vous
N'a le sommeil placide et doux ! } *bis*

(Roublardin ronfle.)

Votre ronflement
Semble un aircharmant :
Seul le trombonne a
Cette note-là !
Dormez ainsi toujours,
Dormez les nuits comme les jours !

(Ronflements.)

Et maintenant, à la Tour de Nesle !

(Il tue Roublardin qui fait: Couic!)

Il a fait : Couic ! Il est mort ! Et maintenant je m'établis Gouvernement provisoire.

SCÈNE IX

Les mêmes, le gendarme.

LE GENDARME

Imbécile !

BECDANLO

Un gendarme !

LE GENDARME

Imbécile ! Pourquoi t'établir Gouvernement provisoire ? Je suis obligé de te demander des comptes ! Tandis que si tu

t'étais tout de suite établi Gouvernement définitif, c'est toi qui m'en demanderais. Allons, suis-moi !

BECDANLO

C'est ma foi vrai ! — Allons, c'est à recommencer !



NOTICE

En feuilletant des collections de journaux, je trouvai dans une petite publication mensuelle de 1846, l'*Universel*, une nouvelle d'Edouard Ourliac, empruntée à un autre recueil intitulé : *Le Portefeuille*, *gazette diplomatique*. Cette nouvelle avait pour titre : La Chimère, et pour épigraphe ces quelques lignes de Paul-Louis Courier :

« S'il n'y avait que trois hommes au monde, ils s'organiseraient : « l'un ferait la cour à l'autre, l'appellerait Monseigneur, et ces deux « unis forceraient le troisième à travailler pour eux ; car c'est là le « point. »

Tel est, en deux mots, le résumé de ma petite pièce. Je l'écrivis après la Commune, pendant laquelle j'avais pu étudier d'après nature les personnages que je mettais en scène. — Alors je l'avais appelée : *L'Ile des Gredinfilards*, à cause de cette courageuse et mémorable disparition des chefs communards, Pyat, Grousset, qui depuis... Bergeret, Vallès, etc., etc. On n'avait pas encore expurgé la société de ces misérables, et les faits et gestes de la Commune étaient ignorés en partie. On avait cru à la bonne foi d'un grand nombre, aussi tous ceux qui avaient des idées républicaines trouvèrent-ils ma satire trop forte peut-être parce qu'elle était très-juste.

La première représentation, qui eut lieu le 30 août 1871 au casino de Trouville-sur-mer, fut accueillie froidement. Plus tard, sous la présidence de M. Thiers, je changeai le titre et l'appelai définitivement

l'Essai loyal, formule gouvernementale devenue historique. — Sous cette dénomination elle se releva, mais je dois avouer qu'elle n'eut jamais qu'un succès d'estime. Au bout de neuf représentations assez espacées, et l'*Ordre moral*, autre formule gouvernementale, ayant succédé à l'*Essai loyal*, elle rentra définitivement dans les cartons.



JULES

COMÉDIE EN UN ACTE

Première représentation, le 12 décembre 1871



JULES

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

M. Rural, *député.*
Jules, *domestique.*
Pandore, *gendarme.*

Un salon

SCÈNE PREMIÈRE

M. RURAL

Qu'est ce que cette lettre-là?... Ah! le timbre est de Versailles, c'est d'un de mes collègues de la commission... Parce que, nous autres députés, voyez-vous, nous faisons

partie d'une foule de commissions, sans compter celles dont nous sommes chargés par notre département. Voyons!... Lisons :

« Mon cher Rural, — Nous venons d'être informés, mes collègues et moi, que nos vacances ne seront pas si tranquilles que nous pourrions l'espérer; tous nos pas, nos démarches seront suivis par l'*Internationale*, qui, paraît-il, prendra tous les déguisements possibles pour s'approcher de nous et nous surveiller. — Ayez donc l'œil sur vos gens et croyez moi votre bien dévoué

Marquis de BARBENPOIL.

« P. S. — Envoyez-nous donc du gibier aux Réservoirs, ces messieurs en font une énorme consommation. »

Sapristi! sapristi! Et moi qui croyais trouver enfin ici le repos dont j'ai tant besoin... Et justement, voyez quelle fatalité, ma femme pendant mon absence a pris un domestique nouveau... Si c'était... Je vais l'interroger! (Il sonne.)

SCÈNE II

M. Rural, Jules.

JULES

Monsieur a sonné?

M. RURAL

Oui. Depuis combien de temps êtes-vous à la maison?

JULES

Depuis un mois, Monsieur, et j'ose dire que, si je suis content de Madame, Madame de son côté doit être contente de moi.

M. RURAL

Il suffit qu'un serviteur soit respectueux et laborieux, pour être estimé de ses maîtres.

JULES

Oh ! monsieur, je suis travailleur ; inter...

M. RURAL, l'interrompant.

Que dites-vous ?

JULES

Interrogez mes certificats et vous verrez ce qu'on dit de moi.

M. RURAL

Où étiez-vous avant d'être ici ?

JULES

A Londres. Je parle très-bien anglais : *I speak English very well.*

M. RURAL, à part.

A Londres ! (Haut) Et comment vous appelez-vous ?

JULES

Jules.

M. RURAL, à part.

Jules! Je suis perdu! — Les Jules ne portent pas bonheur.

JULES

Si Monsieur n'a plus rien à me demander, je demanderai à Monsieur la permission de quitter Monsieur pour aller faire à la cave les lampes de Monsieur.

M. RURAL

Comment! à la cave?

JULES

Oui, Monsieur. Pendant votre absence, j'ai remarqué que vos lampes filaient; vous savez, l'huile, ça tache et ça file, et puis c'est cher! Alors j'ai insinué à Madame qu'on faisait maintenant du pétrole excellent, sans odeur, et d'un bon marché remarquable! — Alors Madame et moi nous avons changé tout le système des lampes de la maison. Il y a deux bombonnes de pétrole dans la cave, et c'est là où je fais les lampes, par prudence.

M. RURAL, à part.

Qu'entends-je? Du pétrole chez moi! — Ah! le marquis de Barbenpoil a bien fait de m'avertir!

JULES

Si Monsieur n'a plus rien à me demander, je demanderai à Monsieur la permission de quitter Monsieur.

M. RURAL

Attendez!

JULES

Je suis aux ordres de Monsieur. (M. Rural l'examine et le toise.) Monsieur me regarde ?... pour voir si ma tournure convient à Monsieur ?

M. RURAL, à part.

C'est bien cela ! Oui, il est distingué ; on sent l'homme qui n'est pas habitué à la domesticité... (Haut.) Dites-moi, Jules, vous avez reçu une certaine éducation, n'est-ce pas ?

JULES

Monsieur daigne s'en apercevoir ? Je lui rends grâces ! Ma famille était pour l'instruction gratuite et obligatoire, c'est pour cela que je m'appelle Jules.

M. RURAL

Je comprends. — Vous êtes électeur ?

JULES

C'est mon devoir !

M. RURAL

Très bien, mais le remplissez-vous ce devoir ?

JULES

Oh ! Monsieur ! Plutôt deux fois qu'une !

M. RURAL, à part.

Je m'en doutais. (Haut.) Quant à vos opinions, je ne vous les demande pas.

JULES

Mon Dieu! Monsieur, j'ai pour principe de n'avoir d'autres opinions que celles des maîtres chez lesquels je sers au moment des élections.

M. RURAL

Mais vous n'avez donc pas d'opinions personnelles ?

JULES

Oh ! si, Monsieur, mais je les garde pour moi !

M. RURAL, à part.

Je comprends, il n'ose pas les avouer ! (Haut.) Dites-moi, depuis un mois que vous êtes chez moi, vous avez dû visiter le pays, vous devez y être connu ?

JULES

Oh ! oui, Monsieur ! Comme Madame est très charitable, elle m'a donné la mission de lui découvrir des misères à soulager ; alors je connais tous les pauvres du pays.

M. RURAL, à part.

Oui, les fainéants, les bohêmes ! Peste soit des femmes !

JULES

Nous avons même organisé une loterie ; si Monsieur veut prendre des billets, j'ai encore des numéros de libres.

M. RURAL

Soit ! Donnez-m'en un.

JULES, regardant la liste.

Monsieur veut-il le numéro 606 ?

M. RURAL, bondissant.

606 ! Pourquoi 606 ? Je ne veux pas du 606 !...

JULES

Mais, Monsieur, il y en a d'autres ! Du reste je m'étais trompé, 606 est pris...

M. RURAL

Par qui ?

JULES

C'est par l'instituteur, un jeune homme d'origine suisse !

M. RURAL, bondissant.

Suisse !... (A part.) Il se moque de moi. (Haut.) C'est bien, marquez-moi ceux que vous voudrez ! — Et quel est le but de cette loterie ?

JULES

C'est pour soutenir les pauvres ouvriers pendant le chômage.

M. RURAL, à part.

Pendant les grèves ! C'est évident. — Sans nul doute il est là pour me surveiller !

JULES, après un silence.

Si Monsieur n'a plus rien à me demander, je demanderai à Monsieur la permission de quitter Monsieur.

M. RURAL

Vous pouvez vous retirer.

(Jules sort.)

SCÈNE III

M. RURAL, seul.

Plus de doutes! Cet homme est un espion, et un espion d'autant plus dangereux qu'il est adroit et rusé. — Le renvoyer, c'est éveiller ses soupçons; le garder, va me mettre dans une inquiétude continuelle. — Le mieux serait, je crois, de ruser avec lui et de tâcher de dépister sa surveillance. — Comment faire? — Après tout, j'ai bien tort de me fourrer martel en tête; un ennemi que l'on connaît, qu'on peut surveiller, qu'on peut dépister, n'est plus un ennemi, c'est un antagoniste, un partenaire... Il s'agit de gagner la partie! — J'ai accepté le mandat de député; — quand je dis que je l'ai accepté, je veux dire je que l'ai sollicité et je l'ai conquis! — Eh bien! ne suis-je pas un lutteur? — Allons, Rural, mon ami, pas de faiblesse! Tu représentes un parti, une ligne. Ce ne sont pas tes électeurs qui te regardent, ce sont tes confrères! Il ne s'agit pas de faiblir! Quand tu viendras dire à la commission, lors de la rentrée: — J'avais chez moi un agent de l'Internationale et je l'ai roulé! On te

regardera !... Tu deviendras le rapporteur de certaines propositions insidieuses... La France aura l'œil sur toi, et, qui sait ?... j'ai toujours rêvé un ministère ! — Qui est là ?

SCÈNE IV

M. Rural, Pandore.

PANDORE

Pardon ! excusez, mon député, mais suivant la subséquence de vos ordres, je viens au rapport.

M. RURAL

Au rapport ? Ah ! c'est juste. Eh bien ! j'écoute, qu'as-tu à me dire ?

PANDORE

D'abord tout est tranquille. Le pays commence à n'avoir plus d'opinions politiques.

M. RURAL

Ah ! très-bien !

PANDORE

Très-bien ! c'est selon ! — On trouve que l'on perd trop de temps à aller voter ! — On vote pour les députés, ça, ça va encore ! Mais les maires, les conseillers communeux...

non, communaux; les conseillers généreux. . non, généraux, ça gêne beaucoup au moment des récoltes, alors on s'en dispense.

M. RURAL

Des abstentions! Mais c'est un crime!

PANDORE

D'accord! mais ça n'est pas prévu par la loi, je n'y puis rien. On dit encore que ceux qui se présentent n'entendent rien aux affaires pour lesquelles on les nomme. — Ainsi, y avait un vétérinaire qui se présentait dans le canton de Flanqu'aubloc-les-Oies. Eh bien! tous ceux de Flanqu'aubloc-les-Oies ont dit: — Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions d'un vétérinaire? Nous ne sommes pas des chevaux, des bœufs, des ânes... J'aimerions mieux nommer Martin qui est de chez nous.

M. RURAL

Et pourquoi n'ont-ils pas nommé Martin?

PANDORE

D'abord Martin n'était pas sur la liste, et puis ils ont dit: — Martin est de chez nous, c'est vrai; mais il est riche, il prendra ses intérêts à lui et pas les nôtres.

M. RURAL

C'est stupide!

PANDORE

Ça, c'est leur affaire. — Alors ils ont voulu nommer Bernard, qui est du pays aussi, mais qui n'est pas riche.

M. RURAL

Eh bien ?

PANDORE

Alors ils ont dit qu'en nommant Bernard, ça lui ferait une position, et qu'il songerait à s'enrichir à leur détriment. Et puis pourquoi qu'on lui ferait une position plutôt qu'à eux ?

M. RURAL

De la jalousie mesquine, devant les grands intérêts du pays !

PANDORE

Vous savez, ils sont comme ça, vous ne les referez pas ! — Là-dessus il y a le fils à la mère Gratteloup, qui parle bien, qui dit : —Que si chacun d'entre nous se sent la force de faire le bonheur des autres, pourquoi qui ne voterait pas pour lui ? Faisons censé une votation, et celui qui aura le plus de voix ce sera celui qu'on portera sur la liste.

M. RURAL

C'était bien dit, et alors ?

PANDORE

Alors, ils ont voté ; ils étaient 56.

M. RURAL

Ils ont tous voté ?

PANDORE

Tous !

M. RURAL

Et le résultat ?

PANDORE

Chacun d'eux a eu une voix ! Et comme ça ne faisait pas une majorité, ils se sont abstenus ; pendant ce temps-là, tous ceux qui ne s'inquiétaient pas du bonheur du canton ont été voter, et c'est comme ça que le vétérinaire a été nommé !

M. RURAL

Le peuple le plus intelligent de la terre !

PANDORE

C'est lui qui le dit ! En tout cas, ça ne prouve pas que le reste de la terre soit plus intelligent !

M. RURAL

Mais, dis-moi ! Y a-t-il des meneurs dans le pays ?

PANDORE

Des meneurs ? Meneurs de quoi ?

M. RURAL

Des meneurs, des agitateurs, des embaucheurs, des gens qui parlent du bien être de l'ouvrier, qui provoquent des grèves, des augmentations de salaire, des réductions d'heures de travail ?

PANDORE

Oh ! oui ! oui ! Tous voudraient bien ne rien faire et être riches, mais il n'ont pas encore trouvé le moyen...

M. RURAL

Tous ! Mais enfin qui ? Il y en a qui, évidemment, poussent les autres ?

PANDORE

Y a d'abord le curé, qui ne veut pas qu'on travaille le dimanche.

M. RURAL

Il ne s'agit pas de cela ! Tu n'as pas vu, en faisant ta ronde, des hommes qui parcouraient les campagnes, parlant aux ouvriers, leur donnant des papiers, les faisant boire ou leur faisant des petits cadeaux...?

PANDORE

Dame, Monsieur, c'est selon !... Sauf votre respect, j'en connais bien un qui a ce signalement-là.

M. RURAL

Ah ! tu vois... Et pourquoi ne l'as-tu pas arrêté ?...

PANDORE

C'est que, Monsieur...

M. RURAL

Eh bien ! voyons, parle !

PANDORE

C'est que... celui-là, c'est M. Jules, votre nouveau domestique !

M. RURAL, à part.

J'en étais sûr ! Tous mes doutes sont levés. — Il en est !

PANDORE

Mais si Monsieur veut que je l'arrête, rien n'est plus facile...

M. RURAL, à part.

Pas d'imprudence ! (Haut.) Non ! Seulement surveille-le. Ne le perds pas de vue, ne le quitte jamais. Sans en avoir l'air, lie-toi avec lui, sonde-le, tâche de savoir ce qu'il pense..., et tu me rendras compte de tout. (Il sort.)

PANDORE

Sufficit, mon député !

SCÈNE V

M. RURAL, seul.

Il faut en finir ! — Il n'y a que deux moyens : ou renvoyer Jules ou le garder. Si je le renvoie il est encore à craindre, si je le garde il faut me mettre de l'Internationale, parce qu'alors comme je serai un de ses membres, elle ne me surveillera pas ! Alions ! c'est convenu. (Il écrit.) Voici mon adhésion. — Maintenant, tâtons le terrain. (Il sonne.) Jules ! Jules !

SCÈNE VI

M. Rural, Jules.

JULES

Je suis aux ordres de Monsieur.

M. RURAL

C'est-à-dire que vous étiez aux ordres de .. —Sapristi ! Je suis ému ! — à mes ordres !

JULES

Monsieur me chasse ? Qu'ai-je fait à Monsieur ?

M. RURAL, à part.

Donner congé à quelqu'un d'important est très-difficile ! Remettons-nous. (Haut.) Monsieur Jules, vous pouvez être un excellent serviteur. Très dévoué ! Travailleur ! — Et remarquez que j'insiste sur le mot : travailleur ! Mais... je comptais rester à la campagne... et je n'y reste plus. Je vais... voyager, je dois restreindre ma maison... Que dites-vous ?

JULES

Je ne dis rien, j'écoute Monsieur !

M. RURAL

Alors, vos services que j'apprécie, entendez-vous ? que j'apprécie ! je vais être obligé de m'en passer !

JULES

Est-ce le dévouement que j'ai montré pour Monsieur qui le sollicite à me renvoyer?

M. RURAL

Du tout! Cependant ce changement d'huile en pétrole, ces loteries, ces visites aux indigents, étaient plus mon affaire que la vôtre, convenez-en?

JULES

Monsieur daigne discuter avec moi? Monsieur est bien bon!

M. RURAL

Je ne discute pas, je m'explique.

JULES

Mon Dieu! Monsieur, le dévouement ne se commande pas! Sans vous en douter, vous me mettez dans une fausse situation. J'ai cru trouver en vous, moi, orphelin, — car je suis orphelin! Ce n'est pas un crime, c'est un malheur! — j'ai cru trouver en vous un bon père de famille, je me suis trompé. Je quitterai donc Monsieur en le regrettant et serai obligé d'accepter les propositions qui m'ont été faites et que j'avais repoussées.

M. RURAL

Quelles propositions?

JULES

On m'avait dit: — Tu es pauvre, isolé, sans avenir! Veux-

tu devenir riche et puissant? Qu'importent les moyens pourvu que tu arrives aux résultats! Viens avec nous, sois membre de l'*Internationale!*

M. RURAL, vivement.

Tu n'en es donc pas?

JULES

Monsieur me tutoie?

M. RURAL

Oui je te tutoie et je te garde... et je double tes gages et je... Va chez mon garde-chasse, — j'ai promis du gibier au marquis de Barbenpoil, — dis-lui qu'il me faut pour demain un chevreuil, dix faisans et vingt perdrix... Qu'il y en ait cinq ou six de vivantes.

JULES

Des otages?

M. RURAL

Monsieur Jules!

JULES

Ai-je encore déplu à Monsieur?

M. RURAL

Non! Va!

(Jules sort.)

SCÈNE VII

M. RURAL, seul.

J'allais encore me tromper! C'est un homme qui sait lire mais qui ne comprend pas ce qu'il lit. Instruction obligatoire! Et moi qui le prenais pour un membre de l'*Internationale!*... Ce n'est qu'un imbécile... après cela, il en est peut-être!



NOTICE

La guerre terminée, la France, pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires, se hâta de convoquer une Chambre qui fut malheureusement composée des éléments les plus hétérogènes. Le parti avancé, en minorité, nommé surtout par les électeurs des villes, désigna sous le nom de *ruraux* les députés modérés, en général nommés par les campagnes. D'où le nom de M. Rural donné à mon principal personnage.

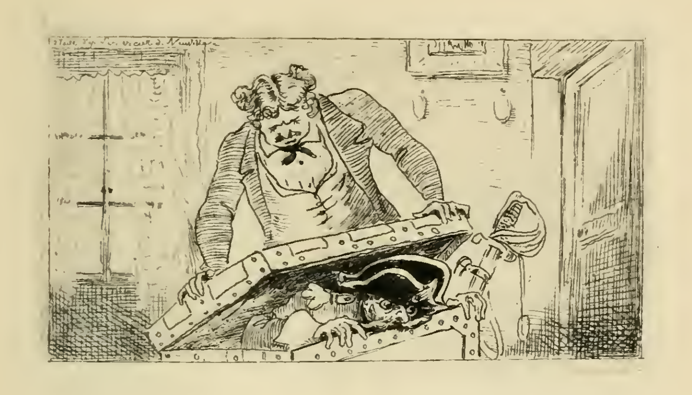
L'*Internationale* avait alors, on le croyait du moins, une puissance très-grande ; on en avait peur et on fit même une loi pour poursuivre ceux qui en faisaient partie. On accusait même M. Jules Simon d'être enrégimenté sous le numéro 606. — C'est le prénom fatidique de personnages politiques devenus impopulaires : Jules Favre, Jules Simon, Jules Ferry, etc., etc., qui m'a donné le titre de cette pièce.

Jules, qui prit à la 24me représentation le titre de : *Le Trac*, pour des raisons de convenance, fut jouée 37 fois. — La première représentation eut lieu au Cercle des Arts et du Commerce de Strasbourg, le 12 décembre 1874, avant l'option.

LES AUTORITÉS

PIÈCE EN UN ACTE

Première représentation au Cercle des Beaux-Arts à Paris,
le 6 janvier 1872.



LES AUTORITÉS

Pièce en un acte

PERSONNAGES

Le Maire.
Pandore, gendarme.
L'Inconnu.

Une chambre d'auberge

SCÈNE PREMIÈRE

Le Maire, Pandore.

PANDORE

Eh bien! mossieu le Mâre, nous voici donc de pacification, maintenant? Du calme! du calme!

LE MAIRE

Ceci vous plait à dire, gendarme! mais nous avons dans nos attributions des soucis qui n'incombent point aux vôtres!

PANDORE

Parbleu, monsieur le Mâre! vous en parlez à votre aise! C'est vrai que, comme nous n'avons pas de sous-préfet, c'est vous qui êtes l'autorité supérieure! — Mais c'est momentané... momentané!...

LE MAIRE

Pandore, mon ami, savez-vous pourquoi vous n'êtes pas nommé brigadier? — C'est parce que vous n'y voyez pas plus loin que votre nez.

PANDORE

Monsieur le Mâre!

LE MAIRE

Vois-tu, Pandore, — et si je te tutoie, c'est que je t'estime! — toi et moi, incidentellement, sommes des hommes politiques! — Or un homme politique doit avoir le nez long, afin d'avoir un jour le bras long!

PANDORE

Ça, c'est de la logique, Monsieur le Mâre!...

LE MAIRE

Or j'ai reçu du ministère...

PANDORE

Du ministère... lui-même ?

LE MAIRE

Du ministère ou de la préfecture... qu'importe ! Ça provient toujours du ministère. — J'ai reçu, dis-je, un avis important.

PANDORE

Un avis important !

LE MAIRE

J'ai reçu l'ordre de surveiller et d'arrêter un malfaiteur fameux ! — On me dit qu'il sera facile à reconnaître d'après son signalement.

PANDORE

Parfait ! Pour moi, c'est comme s'il était déjà arrêté.

LE MAIRE

Par malheur, on ne me donne pas le signalement du susdit malfaiteur. Veut-on mettre ma perspicacité à l'épreuve? Je ne sais ! mais j'avoue que je suis embarrassé.

PANDORE

Eh bien ! monsieur le Maire, je puis vous tirer d'embarras : un signalement, — toute la gendarmerie connaît ça ! — ressemble toujours à un autre signalement ; exactement comme un malfaiteur ressemble toujours à un autre malfaiteur.

LE MAIRE

Je l'admets ! Mais à quoi reconnaît-on un malfaiteur ?

PANDORE

Oh ! c'est bien simple ! Tenez ! une supposition que vous pincez un malfaiteur...

LE MAIRE

Oui ! — Eh bien ?

PANDORE

Eh bien ! il est pincé ! C'est à cela qu'on le reconnaît !

LE MAIRE

Je ne suis pas tout à fait convaincu ! Mais enfin ! — N'importe ! En ma qualité d'aubergiste on viendra évidemment chez moi, et là, le maire saura se montrer.

PANDORE

Je cours aux informations ! — Ah ! Monsieur le Mâre, gendarme ! — c'est une position, n'est-ce pas ? — On a le chapeau, les bottes et le baudrier ! — On en impose !... Mais si j'étais juge d'instruction... Je ne vous dis que ça ! (Il sort.)

SCÈNE II

LE MAIRE, seul.

Stupide, le gendarme ! Mais c'est la seule tête forte du pays !

Sans lui, je serais débordé! Il a la pratique! Comme moi, dans mon métier d'aubergiste! Comme maire, je ne suis pas encore au courant .. Qu'entends-je?... Une voiture! — Un opulent voyageur, sans doute! — Je cours le recevoir (Il sort.)

SCÈNE III

Le Maire, le Voyageur.

LE VOYAGEUR

Monsieur, vous donnez à boire et à manger?

LE MAIRE

Oui, Monsieur. Repas ordinaire, repas de corps; salon de cent cinquante couverts, écuries pour 200 chevaux, étables pour 300 bœufs! — Vin, cidre, bière, avoine et fourrages, pour vous servir!

LE VOYAGEUR

Merci! Vous logez aussi les voyageurs?

LE MAIRE

Oui, Monsieur! Chambre de ma défunte pour les gens aisés; — un grenier très-confortable pour les autres. — Je suis maire de ma commune, père de mes administrés et aubergiste de mon état.

LE VOYAGEUR

Voulez-vous m'aider à transporter ma malle ici ?

LE MAIRE

Avec reconnaissance !

(Ils sortent et reviennent avec une énorme malle qu'ils posent au milieu de la scène.)

LE VOYAGEUR

Et maintenant, avant de déjeuner, voulez-vous m'indiquer ma chambre ?

LE MAIRE

Celle de ma défunte !... Monsieur est aisé, ça se voit ! C'est par ici ! Je vais vous faire préparer votre déjeuner. Par ici ! par ici !

(Le voyageur sort.)

—

SCÈNE IV

LE MAIRE, seul.

Bonne aubaine ! Car, avouons-le, il ne passe pas beaucoup de voyageurs par ici ! Il n'en passe pas même du tout ! Si ce n'était pas un vrai voyageur ? Si c'était le malfaiteur qu'on m'a signalé ? C'est possible ! Mais comment savoir ? Oh ! d'abord, si c'est un malfaiteur, je ne l'arrêterai qu'après qu'il m'aura payé sa dépense ! D'ailleurs, j'ai sa malle en garantie... J'aperçois Pandore qui va me tirer d'embarras.

SCÈNE V

Le Maire, Pandore.

PANDORE

Une malle! Un voyageur?...

LE MAIRE

Oui, un voyageur! Et je me disais : — Si c'était le malfaiteur annoncé?

PANDORE

C'est lui!

LE MAIRE

A quoi le reconnais-tu?

PANDORE

Je ne le reconnais pas, puisque je ne l'ai pas vu, mais c'est lui! — Pourquoi n'est-il pas venu à la gendarmerie, avant de venir à l'auberge?

LE MAIRE

C'est un indice!

PANDORE

Pourquoi a-t-il une grosse malle, au lieu d'une simple valise, comme les gendarmes?

LE MAIRÈ

Très-juste! Et il a demandé une chambre à part.

PANDORE

Pourquoi a-t-il demandé une chambre à part ?

LE MAIRE

Qu'il paiera d'ailleurs plus cher !

PANDORE

Soyons adroits ! Vous, Monsieur le Maire, allez préparer son déjeuner ; moi, pendant ce temps, je vais opérer une perquisition dans la malle.

LE MAIRE

Très-bien, Pandore ! Si cette capture est une capture, vous aurez les galons de brigadier ! Je vous le promets.

PANDORE

Alors, c'est comme si je les avais ; comptez sur moi.

(Le Maire sort.)

SCÈNE VI

PANDORE, seul.

Voyons un peu maintenant ce qu'il y a dans cette malle. J'ai connu tant de voleurs dans ma vie, que je sais forcer les serrures. — (Il ouvre la malle.) — Oh ! oh ! oh ! — (Il enlève les objets de la malle à mesure qu'il les nomme.) Des vêtements ? ce

sont les siens! Un habit! Une redingote! Un veston! Une jaquette! Un coin du feu! — C'est un homme chic! — Des chemises! Une... deux... trois douzaines! — Très chic! — Des faux-cols! droits, rabattus, cassés! trois... six... neuf... douze... quinze douzaines! — C'est un gommeux! — Mouchoirs de poche! — Chaussettes! Tiens! il met des chaussettes! Moi, pas! — Ça s'use trop vite! — Qu'est-ce encore que tous ces papiers qui sont au fond de la malle?.. des journaux... Tiens! le *Figaro*, il est tout blanc; le *Gaulois*, il est tout bleu!... Le *Radical*, il est tout rouge! — Au milieu de tout cela je n'en vois pas un seul de tricolore! — Et ce rouleau de papier? Oh! oh! Un projet d'agrandissement des fortifications de Paris, par un communaliste. — Tiens! Tiens! Mais Paris comprendra toute la France... excepté Versailles! Ayons l'œil! C'est évidemment un être subversif. Je crois que Mossieu le Maire avait raison!...

(Il fouille encore la malle.)

—

SCÈNE VII

Pandore, le Voyageur.

LE VOYAGEUR

Qu'est-ce que je vois? On fouille dans ma malle? Un agent de l'autorité!

PANDORE

Mais, Monsieur...

LE VOYAGEUR

Ah ! vous me dévalisez ! Eh bien ! tant pis pour vous.

PANDORE

Ne me touchez pas !

LE VOYAGEUR

Ah ! vous voulez savoir ce qu'il y a dans ma malle ? Eh bien ! vous allez inventorier tout à votre aise ! Tenez ! tenez ! tenez ! Y voyez-vous maintenant ? (Il l'enferme dans la malle.) Cette auberge n'est pas sûre. Et ce gendarme est trop zélé !... Nous allons voir ce que va dire le Maire ! — Ah ! s'ils savaient qui je suis ! Mais ce n'est pas le moment de me dévoiler.

SCÈNE VIII

Le Maire, le Voyageur.

LE MAIRE

Ah ! je vous cherchais, Monsieur ! Vous n'avez pas vu mon gendarme par ici ?

LE VOYAGEUR

Votre gendarme ? Mais vous ne me l'avez pas donné à garder !

LE MAIRE

Oh ! oh ! Il se garde bien tout seul ! Car il est malin comme un singe !

LE VOYAGEUR

Vraiment !

LE MAIRE

Rien ne lui échappe. (Avec intention.) Rien ne lui é...chappe! — Votre déjeuner est prêt !

LE VOYAGEUR

Je vais le manger! Pas votre gendarme, le déjeuner!

LE MAIRE

Bon appétit, Monsieur ! (A part.) — Coupons-lui l'appétit ! (Haut.) Monsieur ! Mon gendarme, rien ne lui échappe !

LE VOYAGEUR

J'ai bien entendu ! (Il sort.)

SCÈNE IX

Le Maire, *Pandore*, dans la malle.

LE MAIRE

Il a peur ! Ah ! ça, mais, où peut être Pandore ? La malle est fermée... il ne l'a donc pas visitée? Voyons donc.

(Bruit dans la malle.)

Air de *la Séduction* de *la Princesse de Trébizonde.*

I

Tiens! cette malle est habitée!
Qui peut s'être logé dedans ?
Mais voyez donc cette effrontée
Qui s'agite dans tous les sens!

PANDORE, dans la malle.

Ah! Ah!

LE MAIRE

J'entends des cris navrants. *(bis)*

Sapristi! qu'est-ce que cela signifie? Si encore mon gendarme était là. Mais cette malle marche, et marche mal! Voyons! Il faut mettre de l'ordre à cela!

II

Je vais ouvrir avec prudence
Et pincer l'objet enfermé
Lequel est, du moins, je le pense
Un brigand...

(Pandore éternue.) pas mal enrhumé!

PANDORE

Ah! Ah!

LE MAIRE

Qu'il soit donc exhumé! *(bis)*

Il ouvre la malle. — A ce moment le gendarme en sort, lutte avec le Maire qu'il ne reconnaît pas. — On n'entend que les cris : Au voleur! Brigand! Assassin! A la fin *Pandore* est le plus fort; il pousse le Maire dans la malle et s'assied dessus, puis il chante:

PANDORE

III

Crois-tu, monstre de fourberie!
Qu'on se moque ainsi de papa?
Je vais à la gendarmerie
T'emporter dans ce coffre-là.

LE MAIRE, dans la malle.

Ah! Ah!

PANDORE

Non! tu vas rester là. *(bis)*

SCÈNE IX

Pandore, le Maire, dans la malle, *le Voyageur.*

LE VOYAGEUR

Ah! ça, qu'est-ce que cela signifie? D'où vient tout ce vacarme?

PANDORE

Ciel! Le malfaiteur! Par où est-il passé? Vous êtes donc deux?

LE VOYAGEUR

Comment cela?

PANDORE

Pourquoi n'êtes-vous plus dans la malle ?

LE VOYAGEUR

Et vous ?

PANDORE

Moi, j'en suis sorti ! Mais je viens de vous y mettre.

LE VOYAGEUR

En êtes-vous bien sûr ?

PANDORE

Comment ! Ce ne serait pas vous ? Alors... qui donc ? Oh ! mon Dieu ! — En effet !... J'étais si troublé... Je n'y voyais plus !... Ce serait... ce serait Mossieu le Maire ! Oh ! Je suis perdu ! Adieu mes galons, mes honneurs ! Je suis déshonoré ! C'est la première fois que je me trompe. Oh ! j'en mourrai !

LE VOYAGEUR

N'en mourrez pas et écoutez-moi. Je vais arranger les choses !...

PANDORE

Vous ? Oh ! c'est le comble ! Il n'a pas le sentiment de sa position ! — Oh ! d'ailleurs, je puis bien vous laisser tout faire maintenant ! Car enfin, moi, comme gendarme, si j'arrête, c'est pour avoir de l'avancement, mais ce n'est pas par animosité ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Il sort.)

SCÈNE X

Le Maire, dans la malle, *le Voyageur.*

LE VOYAGEUR, ouvrant la malle.

Voyons, sortez ! Vous devez étouffer là-dedans ! — Il est à moitié mort, — il revient... il me regarde !... Ah !

LE MAIRE, l'empoignant.

Ah ! brigand ! Ah ! scélérat ! Ah ! meurtrier ! C'est toi qui m'as encaissé ainsi comme un garçon de recettes ! Scélérat ! (Il l'attire dans la malle.)

LE VOYAGEUR

Mais, permettez ! Il est féroce ! Quelle commune ! Je vous assure... Ah ! mais non ! Vous me le paierez !... Ah !...

(Il tombe dans la malle et le Maire s'assied dessus.)

LE MAIRE

Enfin ! J'en suis venu à bout tout seul ! — Je le tiens maintenant ! Quelle victoire ! Je serai décoré, bien sûr.

SCÈNE XI

Les mêmes, Pandore.

PANDORE

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Je suis archi-perdu ! Tiens ! Vous ! Vous êtes sorti de la malle ? Filons !

LE MAIRE

Comment! Filer, au moment où notre fortune et notre gloire commencent? — Pincé! Il est pincé!

PANDORE

Pincé! Qui ça?

LE MAIRE

Le voyageur! le malfaiteur!

PANDORE

Il s'agit bien de voyageur, de malfaiteur! Ah! vous en avez fait de belles! Je suis allé aux renseignements!.. Oh!.. Savez-vous quel est celui que vous avez enfermé là?

LE MAIRE

Non, tu me fais trembler! Parle!

PANDORE

C'est notre nouveau sous-préfet! Nous sommes perdus!

LE MAIRE

Perdus à tout jamais! Ah! Pandore!

PANDORE

Ah! Monsieur le Maire, et mes galons!

LE MAIRE

Et ma décoration!

LE MAIRE

Comment faire ?

PANDORE

Attendez! Il y a peut-être un moyen?

LE MAIRE, vivement.

Voyons!

PANDORE

Oui, c'est cela! Nous sommes dans une époque transitoire. — Les hommes du jour ne sont pas bien solides... Un flot les apporte... un autre les retire... Ils n'ont aucune stabilité! — A peine placés, on n'entend plus parler d'eux!... Ils ne font de bruit que pour être nommés...

LE MAIRE

Oui! oui! oui! Eh bien ?

PANDORE

Eh bien! celui-là ne serait peut-être pas resté longtemps en place... Laissons-le là jusqu'à l'arrivée de son successeur!

LE MAIRE, l'embrassant.

Ah! tu nous sauves!

Même air.

IV

Au public. Le sous-préfet est bien malade
Mais malgré moi, le mal fut fait;

N'étouffez pas cette pochade
Comme j'ai fait du sous-préfet.

LE VOYAGEUR

Ah ! Ah !

LE MAIRE

Mais applaudissez-la ! *bis*



NOTICE

Quoique très-mouvementée et suffisamment gaie, je joue rarement cette pièce à cause de la difficulté qu'il y a pour moi de faire, sans longueurs, les substitutions de personnages. — Du reste, les préfets sont plus stables maintenant qu'à cette époque, mais il ne faut jurer de rien et elle peut encore, d'un jour à l'autre, devenir d'actualité.

LE MANDAT IMPÉRATIF

DIALOGUE EN UN ACTE ET EN VERS

Première représentation, le 9 février 1872.



LE MANDAT IMPÉRATIF

DIALOGUE EN UN ACTE ET EN VERS

PERSONNAGES

M. Prudhomme, *candidat.* | Galuchet, *électeur.*

Un salon riche

SCÈNE PREMIÈRE

Prudhomme, Galuchet

PRUDHOMME

Pour les surtouts, prenez les plantes de ma serre,
Entendez-vous? — Et puis, quand viendra le notaire,

Prévenez-moi, je veux lui parler le premier. —
Que mon gendre roucoule et fasse le ramier
Avec ma fille, soit! — Il le doit, puisqu'il l'aime ! —
Je suis père, et mon rôle, à moi, n'est pas le même.
Ils soignent leur amour, soignons leurs intérêts !
D'ailleurs j'ai tout prévu pour eux : les fonds sont prêts !
Allons, Prudhomme, allons ! tout va bien ! — L'heure
[approche,
Où, sans avoir distrait un écu de ta poche,
Tu vas avoir placé ta fille et ton argent
Et prouvé qu'un bourgeois peut être intelligent.
— Car enfin, disons-le, — pourquoi d'ailleurs le taire ?
— Je suis depuis huit jours candidat populaire ;
Les grands m'ont repoussé, j'ai crié !... — Les petits,
Dont j'ai depuis longtemps flatté les appétits,
Veulent de moi. — Disons qu'ils sont d'une exigence !...
...Mais, une fois nommé, je ne sers que la France !
Et c'est pourquoi, — trouvant le moyen plus actif,
J'ai signé leur mandat, qu'on nomme Impératif.
Il s'agit d'obéir et de rendre des comptes
Aux électeurs, afin qu'ils n'aient plus de mécomptes...
C'est promesse à donner !... Mais quant à la tenir...
Nous verrons bien !... Ne songeons pas à l'avenir !
Mais qu'est-ce que je vois ? Et que me veut cet homme ?
Qui l'a fait pénétrer ici ?

SCÈNE II

Prudhomme, Galuchet.

GALUCHET

Monsieur Prudhomme ?

PRUDHOMME

C'est moi !

GALUCHET

Je le sais bien que c'est vous ! Sapristi !
Vous êtes bien logé pour quelqu'un du parti !
Tant mieux ! Vous ferez plus pour la chose commune !
Et c'est très bien à vous, ayant de la fortune,
D'en faire part à ceux qui n'en ont jamais eu !

PRUDHOMME

Je ne vous connais pas !

GALUCHET

Oh ! si ! Vous m'avez vu
Au club des Francs-Lurons, dont je suis secrétaire !
Vous avez bien parlé ! — C'était mou... mais sincère !
Vous vous ferez bientôt. — Pour nous, le principal,
— Et vous l'avez compris ! — c'est d'être radical !
Point de demi-moyens ; à cette heure suprême
Il nous faut un élu qui comprenne l'extrême !

PRUDHOMME

Pardon ! mais chaque chose a son heure et son temps.
De mes opinions si vous êtes contents,
C'est bien ! — Votez pour moi ! — La chose est convenue !
Mais, je vous l'avouerai, voici l'heure venue
Où tous mes invités... Vous comprenez ? — Ainsi,
Au revoir !... A bientôt !... Pensez à moi !... Merci !

(Il sort).

SCÈNE III

Galuchet, seul.

GALUCHET

Comment ! mais il s'en va ? — Je crois, Dieu me pardonne !
Que c'est comme un congé déguisé qu'il me donne.
Un instant! Il a dit : ses invités... Pourquoi
Ne puis-je donc pas être un des invités, moi ?
Il veut représenter le peuple, qu'il l'invite
Et qu'il le fasse au moins goûter à sa marmite.
Mais ils sont tous ainsi : — « Je veux votre bonheur ,
« On vous trompe , on vous pille , on boit votre sueur ,
« On vous exploite , et moi qui comprends vos souffrances
« Je veux dans votre cœur mettre des espérances ,
« Mes frères , mes amis , citoyens !... » — C'est charmant !
Et, quand ils ont fini leur petit boniment ,
Ils partent, puis après s'être lavé les pattes ,
Ils invitent chez eux un tas d'aristocrates ,
Mais pas nous. Oh ! malheur ! — Attendons cependant
Son retour..... Le voici ! — Galuchet, sois prudent.

SCÈNE IV

Galuchet, *Prudhomme.*

PRUDHOMME , à part.

Encor lui !

GALUCHET

Citoyen, pardonnez si j'insiste,
Mais puisque notre club vous a mis sur sa liste,
Je dois vous avertir que l'on m'a délégué
Pour vous dire qu'on vous attend.

PRUDHOMME (à part.)

Comme c'est gai !

GALUCHET

Le club des Ravageurs et celui des Rapaces,
La salle Popincourt, le café des Voraces,
Tous nos amis enfin doivent venir ce soir
Pour vous interroger, comme aussi pour vous voir.
Vous ne pouvez manquer.

PRUDHOMME

Citoyen, oui... sans doute...
Je ne puis... Ah ! si vous saviez comme il m'en coûte !
Mais ma fille aujourd'hui se...

GALUCHET, l'interrompant.

(Sévèrement.) Pardon, citoyen,
Mais vos électeurs vont se déranger pour rien...
Manquer aux grands, c'est bien ; mais manquer à des frères,
C'est semer son chemin de haines populaires.
Votre fille ? Parbleu ! nous en avons aussi,
Des filles ! et qui font souvent notre souci ;
Mais, avant la famille, — il est bon qu'on s'explique. —
Nous, nous nous occupons de la chose publique,
Et vous, qui désirez tant nous représenter,

Monsieur Prudhomme, il faut d'abord nous imiter!

PRUDHOMME

Soit! mais depuis huit jours, tous les soirs, dans vos salles
Je me rends; je réponds aux choses colossales
Qu'on me dit; — en sortant, — chez le marchand de vin
J'entre avec vous et paie...

GALUCHET

Oui, vous payez très bien;
Mais ça ne suffit pas.

PRUDHOMME

Mais que faut-il donc faire?

GALUCHET

Un député! qu'est-il? — Un commissionnaire!
Nous, peuple souverain, nous ne choisissons pas
Des hommes de talent: nos héros sont en bas.
Leur mérite réel est leur obéissance;
Leur rôle est d'exprimer ce que l'électeur pense...
Pas autre chose. — Il faut qu'ils mettent de côté
Leurs désirs personnels comme leur dignité,
Et si les électeurs leur demandent leur tête....

PRUDHOMME, effrayé.

— Sapristi! mais, Monsieur...

GALUCHET

.....Il faut qu'elle soit prête!

Pourtant, rassurez-vous, nous n'exigeons pas tant;
Il faut venir ce soir, pour vous c'est important.
Des clubs amis, des purs, tous simples prolétaires,
Viennent se joindre à nous; ils voteront en frères.
Mais ils veulent vous voir et vous interroger
Sur ce que vous ferez à l'heure du danger.
— On veut savoir aussi si, comme tous les autres
Qui, près de nous, ont fait jadis les bons apôtres,
Ce n'est pas un motif purement personnel
Qui vous a fait soudain répondre à notre appel.
Vos intérêts sont-ils les nôtres? — On l'ignore.
Bref, on veut bien de vous, mais on hésite encore.

PRUDHOMME, (à part)

(Parodie du *Cid*.)

Que je sens de rudes combats!
Contre mes électeurs mon enfant est en lutte!
Si je manque le club, je suis sûr de ma chute,
Si je sors, son hymen ne se conclûra pas!
Réduit au triste choix ou d'être un mauvais père,
Ou d'être un mauvais frère,
Des deux côtés mon mal est sans espoir!
Tout cela m'entortille!
Faut-il aller au club ce soir?
Ou faut-il marier ma fille?

Chers électeurs! ma tendre enfant!
Vous qui me nommeriez, et toi qui m'es si chère!
Vous, mon ambition! Toi, dont mon âme est fière...
Comment des deux côtés en sortir triomphant?
Mandat impératif qui me mets dans la gêne,

Et qui causes ma peine;
O toi qu'on a nommé Contractuel!...
Délaissant ma famille,
Faut-il ce soir répondre à ton appel?
Faut-il rester pour marier ma fille?

GALUCHET

Vous avez réfléchi?

PRUDHOMME

Mais que veut-on de moi?
J'ai déjà tout donné: profession de foi,
Discours, banquets, régals, déjeuners et brochure;
Tout l'attirail enfin d'une candidature....
Je ne puis pourtant pas me répéter toujours
Et vous redire encore une fois mon discours.
Je l'ai dit quinze fois déjà!

GALUCHET

C'est inutile,
Et ce qu'on veut de vous est beaucoup plus facile.

PRUDHOMME

Voyons?

GALUCHET

Vous êtes riche!

PRUDHOMME

Est-ce un mal?

GALUCHET

Pour çà, non!

PRUDHOMME

N'ai-je pas travaillé pour m'enrichir?

GALUCHET, vivement.

Pardon!
Ne sortons pas de la question.

PRUDHOMME

J'y demeure.

GALUCHET

Vous êtes riche. Eh bien! la richesse a son heure
Pour chacun ici-bas. — Vous, votre heure a sonné;
Nous l'attendons encore... Avez-vous deviné?

PRUDHOMME

Vous voulez la richesse?

GALUCHET

Allons donc! Mais, sans doute,
Et c'est vous qu'on choisit pour nous frayer la route.
Quelques écus de moins ne peuvent vous ruiner,
Et quand on veut avoir, il faut savoir donner.

PRUDHOMME

Au fait, enfin, au fait, et pas de préambules.

GALUCHET

Oh! nous ne voulons pas vous prendre vos pendules;
Mais on a décidé, dans notre comité,

Que, sans porter atteinte à la propriété,
Ce serait une chose en tous points équitable
D'inviter dix de nous, au moins, à votre table
Chaque jour. — Dix de plus, c'est peu pour un richard.

PRUDHOMME

C'est tout ?

GALUCHET

Non, pas encore. On n'est pas un mouchard
Pour avoir remarqué vos salons magnifiques.
— Est-ce bien nécessaire aux hommes politiques
Qui sont de notre bord ? — Je ne le pense pas.
Il faudra donc jeter tous ces lambris à bas
Et tailler là-dedans des abris populaires
Pour y loger gratis les amis et les frères.

PRUDHOMME

Puis après ?

GALUCHET

Il faudrait aussi se souvenir
Que le pauvre est un homme et ne doit pas souffrir
Des injures du temps...... Vous joindrez le chauffage
L'entretien des habits, — c'est peu ! — puis l'éclairage
Et puis le blanchissage...

PRUDHOMME

Est-ce tout ?

GALUCHET

Puis enfin,
Délivrés de la gêne ainsi que de la faim,

Pour que, de temps en temps, on fasse une bamboche,
Il faudra nous fournir aussi l'argent de poche.

PRUDHOMME

Oui, j'entends bien.

GALUCHET

C'est clair.

PRUDHOMME

Ce n'est pas excessif.

GALUCHET (à part)

C'est assez !... Maintenant...

PRUDHOMME (à part)

C'est significatif.

(Haut.)
Eh bien! vous me semblez, s'il faut que je le dise,
En ce moment-ci faire une énorme sottise.
Pourquoi dix, seulement, à prendre pension
Chez moi ? — C'est cent qu'il faut.

GALUCHET

C'est par discrétion.

PRUDHOMME

Et ne puis-je, à mon tour, habiter la mansarde
Et vous loger chez moi ?

GALUCHET

Bon ! cela vous regarde.

PRUDHOMME

Chauffage, blanchissage, éclairage,... parfait!
Les habits?... mon tailleur pour vous n'est-il pas fait?
Et ne devez-vous pas, vous que je représente,
Porter des vêtements d'une coupè élégante,
Comme moi?

GALUCHET

Nous n'osions être trop exigeants!

PRUDHOMME

Enfin, quand il s'agit de demander aux gens,
Pourquoi ne pas oser?... Je trouve ridicule,
Dans ce cas-là, d'avoir le plus petit scrupule.
Eh quoi! pour vos plaisirs, il vous faudrait quêter
Un peu d'argent de poche? Allons, c'est plaisanter!
Et pour que vous ayez la vie indépendante
Je dois faire à chacun mille livres de rente.

GALUCHET

C'est juste.

PRUDHOMME

Et pour cela, que me donnerez-vous?

GALUCHET, vivement.

Nos voix, toutes nos voix, car nous voterons tous,
Et vous serez nommé.

PRUDHOMME, changeant de ton.

Cherchez-en donc un autre,

Citoyen délégué, je ne suis plus le vôtre.
Je veux représenter d'honnêtes travailleurs
Qui gagnent leur argent, et non pas des flâneurs.
Je n'entends rien du tout à votre politique
Qui veut tout renverser ; moi, j'ai le sens pratique :
Le bien être se gagne et ne se vole pas ;
On doit édifier avant de mettre à bas.
Qu'un autre convaincu vous loge et vous habille,
Moi, je reste chez moi pour marier ma fille.

(Il sort.)

SCÈNE V

Galuchet, seul.

GALUCHET

Raté ! — Qui donc nommer ? car je les connais tous :
Aucun ne signerait le Mandat parmi nous.

Le rideau tombe.



NOTICE

Je n'ai guère besoin d'expliquer ce petit dialogue qui est très-clair et montre sous un jour vrai les aspirations des radicaux contemporains. Il a été joué une trentaine de fois. La première représentation eut lieu chez Madame la baronne de Vendeuvre. Je l'ai joué ensuite plusieurs fois au Grand-Hôtel sous le titre de *Galuchet l'électeur*.

LE GRAND-DUC DE GÉROLSTEIN

ACTUALITÉ EN UN ACTE

Première représentation au Cercle artistique de Marseille
le 14 janvier 1873.





LE GRAND-DUC DE GEROLSTEIN

ACTUALITÉ EN UN ACTE

PERSONNAGES

Le Grand-Duc.
Scintillard, son secrétaire.
Razi, Razo et Razu, conspirateurs.
Le ministre des Écoles.
Jean Bonhomme.
Cyclopard.

Le théâtre représente le palais du Grand-Duc.

SCÈNE PREMIÈRE

Le Grand-Duc, Scintillard.

LE GRAND-DUC, entrant.

Laissez-moi, laissez-moi ! Je ne veux pas d'ovation. Je ne veux pas de police. Qu'on me laisse en paix !

SCINTILLARD

Mais, votre Altesse...

LE GRAND-DUC

Encore? Je vous ai défendu de me donner des titres; je ne suis point Altesse. Je suis le premier citoyen du grand-duché. — Un bourgeois, vous entendez? un simple bourgeois !

SCINTILLARD

Mais enfin....

LE GRAND-DUC

Vous êtes venus me relancer dans mon château; j'y étais tranquille et heureux, pêchant à la ligne du matin au soir et ne m'occupant de personne. Vous m'avez prié de mettre de l'ordre dans vos affaires, — qui sont assez embrouillées, — par votre faute; — j'ai accepté, — parce que je suis un bon patriote. — Eh bien ! laissez-moi faire, voilà tout ce que je demande.

SCINTILLARD

Vous laisser faire? Je le crois bien! D'ailleurs on n'oserait pas.

LE GRAND-DUC

Et puis, si l'on osait, je vous planterais là ! Et comme vous avez encore besoin de moi... Mais, assez causé. Travaillons !

SCINTILLARD

Monseigneur, je suis à vos ordres.

LE GRAND-DUC

D'abord, pour mettre le grand-duché sur pied et liquider la dette publique, j'ai établi de nouveaux impôts. Les populations ont compris que c'était indispensable, et elles se résignent; mais je prévois que cela ne suffira pas et qu'il serait utile d'en établir d'autres.

SCINTILLARD

Là est le *hic*. Sur quoi ? Tout est imposé : les chiens, les chats, les oiseaux, les chevaux, les portes, les fenêtres, les métiers, les denrées, les boissons, l'air respirable, les places, les honneurs, les transactions, les plaisirs, la vie, la mort, la richesse, la pauvreté et les allumettes, tout y passe!

LE GRAND-DUC

Très bien, nous les doublerons.

SCINTILLARD

Je n'y avais pas songé.

LE GRAND-DUC

Il suffit que j'y pense. — Ecoutez-moi bien, Monsieur. L'armée, qui est la force d'un État, est dans une situation pitoyable. Il s'agit de la réorganiser. Cela me préoccupe beaucoup.

SCINTILLARD

Nous aussi, Majesté !

LE GRAND-DUC

Vous dites ?

SCINTILLARD

Je dis : Majesté !

LE GRAND-DUC

Ah! Majesté! Majesté! Au fait, ce n'est pas Altesse. — Altesse est princier. C'est aristocrate.— C'est..... Enfin... Je n'ai pas droit à l'Altesse. — Tandis que Majesté....— Enfin, je suis majestueux! — ..... Nous parlions de l'armée, savez-vous ce que c'est qu'une armée?

SCINTILLARD

Mon Dieu, des soldats qui...

LE GRAND-DUC

Précisément. Sans armée, point de soldats. Sans soldats, point d'armée. Or, si l'on veut réorganiser l'armée, il faut commencer par le soldat. J'ai fait à ce sujet des études spéciales. Voyons, Monsieur, éclairez-moi : l'armée porte des guêtres?

SCINTILLARD

Oui, Altesse.

LE GRAND-DUC

Non, pas Altesse!... Majesté! — Eh bien! désormais elle portera des bottes. Voici le premier pas fait. Maintenant, que pensez-vous du passepoil?

SCINTILLARD

Oh! le passepoil... Sans doute, le passepoil.... Oui, le passepoil....

LE GRAND-DUC

Vous n'en savez pas le premier mot!

SCINTILLARD

C'est fort possible.

LE GRAND-DUC

Le passepoil est ce qui distingue le vêtement militaire du vêtement civil. — C'est la ganse de démarcation. En cavalerie, quelle est la couleur du passepoil ?

SCINTILLARD

Jaune, Majesté, jaune.

LE GRAND-DUC

Et en infanterie ?

SCINTILLARD

Rouge.

LE GRAND-DUC

Parfait. Eh bien! nous ferons l'inverse, — La cavalerie sera passepoilée en rouge et l'infanterie en jaune. Très habile pour dérouter l'ennemi. — Poursuivons! — L'habit...

SCINTILLARD

Pardon, mais il n'y a plus d'habit.

LE GRAND-DUC

La tunique alors....

SCINTILLARD

Il n'y a plus de tunique. Tout cela est remplacé par le veston.

LE GRAND-DUC

Le veston alors ! Mais, pardon. Savez-vous à quoi on reconnaît un veston d'un autre ? — Ne me répondez-pas ! — Et un collet d'un autre ? — Chut ! — A la couleur. — Et les couleurs semblables ? — Au numéro. — Les collets seront numérotés : régiment par régiment, corps par corps. — Excellent ! — Achevons. — La coiffure : — la coiffure est très-importante. Le soldat ne dédaigne pas le plumet ! — Songeons au plumet. Le casque.....

SCINTILLARD

Lourd et incommode.

LE GRAND-DUC

J'allais le dire ! — Le schako...

SCINTILLARD

Incommode et lourd.

LE GRAND-DUC

Je suis de votre avis. Le képi...

SCINTILLARD

....A fait son temps.

LE GRAND-DUC

C'est très-juste, aussi ai-je trouvé autre chose.

SCINTILLARD

Il serait vrai ?

LE GRAND-DUC

Qui précède les régiments en marche ? Répondez !

SCINTILLARD

La musique.

LE GRAND-DUC

J'ai pensé aussi à cela. On l'avait supprimée, je la rétablis. — Mais avant la musique, qui voit-on ?

SCINTILLARD

Les tambours.

LE GRAND-DUC

Allons donc, les tambours ! Eh bien puisque les tambours sont à la tête de l'armée, ornons-en la tête du soldat. Essaiez-moi ce modèle. (Il lui met sur la tête un chapeau qui a la forme d'un tambour.) C'est charmant !

SCINTILLARD

Charmant et commode. Oh ! Sire !

LE GRAND-DUC

Qu'avez-vous dit ? Sire ! Est-ce qu'en effet cette appellation pourrait me convenir ? Nous verrons cela. — En attendant, Monsieur, allez annoncer partout que l'armée est entièrement réorganisée. (SCINTILLARD sort)

SCÈNE II

LE GRAND-DUC

Sire ! Il m'a appelé Sire ! Et ça ne m'a rien fait ! Cela m'a semblé tout naturel ! Et en effet, je m'accoutume à cette appellation distinguée. — Voyons, ne nous laissons pas bercer par la flatterie. Et maintenant que l'armée est réorganisée de pied en cap, allons réorganiser aussi l'artillerie. Les canons, les canons ! Voilà ma spécialité ! (On entend la chanson du *Petit Faust* à l'orchestre.) Oh ! oh ! voici des chants qui me semblent subversifs ! Serait-ce une conspiration ? Ecoutons ! (Il se cache à droite.)

SCÈNE III

Razi, Razo et Razu.

Chœur du Petit Faust.

Nous sommes des conspirateurs
Qui n'ont jamais l'humeur morose,
Aussi raillons-nous les gêneurs
Et rions de l'homme qui pose.
En temps de paix, notre drapeau
Flotte au sommet du Vaudeville
Et ses plis s'étendent sur l'eau
Qui vient baigner Trouville !...

Reprise de l'air à l'orchestre. — Ils sortent.

SCÈNE IV

Le Grand-Duc, puis *Scintillard*.

LE GRAND-DUC, entrant.

Que l'on surveille toutes les frontières, que l'on consigne les troupes, que l'on demande des passeports à ceux qui entrent, à ceux qui sortent.... et à ceux qui restent ! L'état de siége partout, partout ! (A SCINTILLARD, qui entre) Vous entendez, Monsieur, partout ! A propos, vous les avez reconnus, ces conspirateurs ? Ce sont les frères Razi, Razo et Razu... Au lointain, j'ai reconnu le prince Paul, et la fameuse Rousseta. Exilons ! Supprimons vigoureusement !

SCINTILLARD

Oui, mais ce monde-là est inoffensif, et je viens de recevoir à l'instant une délégation plus importante.

LE GRAND-DUC

Que voulez-vous dire ?

SCINTILLARD

Je veux parler du conseil des Trente qui m'a chargé de vous donner le résultat de sa dernière délibération.

LE GRAND-DUC

Que me demande-t-on ? Parlez, Monsieur, mais parlez donc !

SCINTILLARD

Eh bien ! les membres du Conseil ayant remarqué que ce

qui faisait la ruine des États et en retardait les affaires, était ce qu'on appelle en rhétorique « l'Éloquence, » demande de Votre Majesté de laisser à d'autres cette responsabilité, et de diriger le grand-duché en conservant le mutisme le plus complet.

LE GRAND-DUC

Quoi! me taire, me taire? Y songe-t-on? Mais je suis né en parlant, je mange en parlant, je dors en parlant. — Parler, c'est ma vie! Mais c'est ma mort qu'on veut! Cependant, il y a peut-être un moyen. — Pensez-vous, mon cher Scintillard, que ce soit par hostilité contre moi personnellement, qu'ils me demandent ce monstrueux sacrifice?

SCINTILLARD

Oh! nullement. J'en suis convaincu.

LE GRAND-DUC

Alors, rien n'est perdu. Je les verrai, je m'entendrai avec eux, je les retournerai, et je suis bien certain qu'après deux ou trois entrevues, non seulement ils ne me demanderont plus de me taire, mais encore ils me supplieront de parler. — En attendant, faites rentrer l'artillerie dans le palais, j'ai besoin d'étudier un nouveau système de canons qui part par la culasse.

SCINTILLARD

Je cours chercher les canons.

LE GRAND-DUC

N'oubliez pas, en les amenant, d'apporter une boîte d'allumettes chimiques pour les expériences.

SCINTILLARD

Mais, Sire, depuis qu'elles sont imposées, elles ne partent plus; aussi n'y a-t-il plus au palais que des briquets.

LE GRAND-DUC

Allez, Monsieur. Occupez-vous maintenant de la correspondance. Travailler pour moi, c'est travailler pour le *Bien Public.* (SCINTILLARD sort.) Mais j'aperçois mon ex-ministre des écoles; éloignons-nous, il doit m'en vouloir maintenant. (Il sort.)

SCÈNE V

Le Ministre des Ecoles, Jean Bonhomme.

LE MINISTRE

Rosa, la rose, *Fama*, la femme. — Je n'ai pas le temps de vous écouter, laissez-moi, j'ai des occupations très-sérieuses. J'apprends le latin pour faire mon discours des prix. *Bonus*, *bona*, bonhomme.....

JEAN BONHOMME

Bonhomme? Oui, c'est mon nom. Mais, c'est pas tout ça! Faut me rendre mon argent!

LE MINISTRE

Votre argent?

JEAN BONHOMME

Oui da! Mon gas, mon fieu! M'néfant que v'mavez pris

et qui gardait mes vaques ! Ça vous gagnait ses dix sous par jour comme un homme, et maintenant qu'vous voulez en faire un savant, il n' gagne plus rien.

LE MINISTRE

Vous comprenez, c'est dans son bien. Gratuite, obligatoire et laïque ! Innovation merveilleuse ! — Il va apprendre pour rien à lire, à écrire, à compter; la géographie, l'histoire, l'art militaire et la contredanse !

JEAN BONHOMME

Ben obligé ! Et qui qui va lui montrer tout ça ?

LE MINISTRE

Un professeur laïque que nous payons exprès.

JEAN BONHOMME

J'vous attendais là. — Vous l'payez, lui. — Mais qui les paiera, nos enfants ? — Car enfin, si vous les obligez de travailler, faut ben les payer !

LE MINISTRE

Comment ! Vous appréciez ainsi les bienfaits de l'instruction ?

JEAN BONHOMME

Ah ! ça, mais, l'instruction, c'est très-bon pour les notaires; mais les gardeux d'vaques n'en ont pas besoin.

LE MINISTRE

L'instruction n'empêche pas de garder les vaches.

JEAN BONHOMME

Vous croyez ça ? Eh ben, suivez-moi ben ! — V'là le gas instruit, pas vrai ? — Y sait tout ce que vous lui avez appris, pas vrai ? — l'écriture, la lecture, le carcul, la giographie.... etc., etc... J'lenvoie aux champs garder les vaques, qui qui fait là ?

LE MINISTRE

Il les garde !

JEAN BONHOMME

Du tout. Il tire le journal de sa poche, et pendant ce temps-là, les vaches vont chez le voisin, ou bien elles vont paître dans les champs de la commune, ou dégradent la voie publique. — Là dessus, un procès, une condamnation, une amende... S'il est mauvaise tête, la prison. — Si bien que, pour avoir eu affaire au ministère de l'instruction publique, — il est poursuivi par le ministre des travaux publics, qui le recommande à son collègue de la justice, jusqu'à l'époque où le ministre de la guerre, s'occupant de lui, le présente à son collègue de la marine, qui l'envoie aux colonies. C'est comme ça qu'avec de l'instruction, on a de hautes protections et on fait son chemin.

LE MINISTRE

Allons, allons, c'est de la pure fantaisie. — L'homme ne doit pas rester ignorant, il est sur la terre pour tout apprendre, tout savoir.

JEAN BONHOMME

D'aucuns, oui, d'aucuns; mais pas tous. Tenez, le gas

garde les vaques maintenant, pas vrai ? — Mais quand il saura tout ce que vous lui aurez appris, il ne voudra plus les garder. — Il voudra griffonner chez les notaires, et ceux qui sont chez les notaires, ne seront pas contents de voir les paysans prendre leur place ; ils voudront monter plus haut : ils se feront avocats. Les avocats se feront ministres comme vous avez été, et les ministres voudront monter encore plus haut.

LE MINISTRE

Eh bien! cela relève le niveau des couches sociales.

JEAN BONHOMME

Peut-être bien ; mais en attendant, les vaches ne seront pas gardées. Excusez-moi si je vous dis tout cela, mais chacun connaît son état.

LE MINISTRE

Allons, m'en voici débarrassé. — Allons nous remettre au travail. — Vite un nouveau livre. — J'ai fait l'*Ecole*, j'ai fait le *Devoir*, maintenant je vais faire la *Retraite*. (Il sort.)

SCÈNE VI

SCINTILLARD seul, une lettre à la main.

Le Grand-Duc n'est pas ici ? Non, il n'est pas ici et ne peut pas être ici. — Je viens de voir sortir l'ex-ministre des Ecoles, il n'aurait pas été content de le rencontrer. — Je lui apporte

une lettre, et je sais bien de qui; aussi ne l'ai-je pas lue. — Mais y en a-t-il eu de ces bouleversements depuis tantôt ! Le Grand-Duc s'est mis en colère, et quand il s'y met...— Alors, il y a eu une débâcle dans les ministères. — Vous ne vous en doutez pas ? On a fait même là-dessus une chanson que je m'en vais vous dire. — Bah ! ce n'est pas encore cela qui ébranlera le pouvoir !

LE MINISTÈRE NOUVEAU

Air de *la Fille de Madame Angot*.

I

On a changé le ministère
En croyant faire pour le mieux .
L'un dit : — C'était bien nécessaire.
L'autre dit : — C'est bien ennuyeux.
Goulard sort et *Casimir* rentre,
Les fonds n'en seront pas plus bas.
Du moment qu'on est dans le centre
L'équilibre ne se rompt pas !
Que l'un s'en aille et l'autre vienne
Ça n'me fait pas de peine !
Assurément
Ça n'change pas le gouvernement !

II

De nos jours l'homme politique
Doit connaître tous les métiers ;
L'avocat connaît la tactique,
Le soldat fait des plaidoyers.
Aux travaux publics doit-on mettre
Quelqu'un sachant les diriger ?
Un architecte, un géomètre ?
Pas du tout, on met *Bérenger !*
Voilà comme cela se mène
Ça n'me fait pas de peine, etc.

III

Hier dans des conseils occultes
On s'est dit : « Il faut rétablir
« L'ancien ministère des cultes
« Qu'on eut grand tort de démolir. »
Et *Fourtou* délaissant la terre,
Désormais, — c'est officiel ! —
Va, quittant la règle et l'équerre,
Diriger les travaux du ciel !
S'il tient à l'instruction chrétienne,
Ça n'me fait pas d'peine, etc.

IV

Enfin, une chose incroyable,
Simon, — vous connaissez *Simon*? —
Oui, *Simon*, l'indéracinable,
Est remplacé pas *Waddington*.
Si l'obligatoire et laïque
Est encore de mode, eh bien !
La singulière politique
Qui remplace sans changer rien !
Mécène est mort, vive Mécène !
Ça n'me fait pas de peine, etc.

SCÈNE VII

Le même, le Grand-Duc.

SCINTILLARD

Voici le Grand-Duc. — Il ne s'agit plus de plaisanter.

SCINTILLARD, avec une lettre.

Sire, une lettre !

LE GRAND-DUC

Une lettre ? Eh bien ! Monsieur, lisez-la et répondez-y.

SCINTILLARD

C'est que j'ai osé reconnaître l'écriture et que je ne dois pas lire les lettres émanant de cette source-là.

LE GRAND-DUC, prenant la lettre.

C'est une lettre de Cyclopard ! C'est bien, laissez-moi ! (Scintillard sort.)

SCÈNE VIII

LE GRAND-DUC, seul.

Que veut-il me dire ? — Lisons : « *Avis au Pouvoir.* » Oh ! oh ! «*Avis*» me semble dur. — « *Si le Pouvoir ne se hâte pas de proclamer définitivement la...* » hein ! plait-il ? des menaces ! « *J'ai sondé le pays.* »Bah ! « *Les tournées départementales que j'ai faites, m'ont mis à même de...* » Ah ! sapristi, je n'aime pas les avis.

SCÈNE IX

Le Grand-Duc, Cyclopard.

CYCLOPARD

Eh bien ! vous venez de lire ma lettre ?

LE GRAND-DUC

Oui, parbleu, Monsieur! Et elle ne me plaît guère. Je n'ai pas besoin d'avertissements. Je sais ce que je veux, et je fais fi des conseils particuliers.

CYCLOPARD

...Mais pas des Conseils généraux. Or, je les ai vus, et ce sont leurs vœux que je vous apporte. Ils vous protégeront au pouvoir et me serviront quand j'y arriverai.

LE GRAND-DUC

Que dites-vous là ?

Air de *Monsieur et Madame Denis.*

CYCLOPARD

Si je vous ai piloté,
Pour avoir l'autorité,
Vous m'avez en ce moment,
  Souvenez-vous en ! *(bis)*
Promis de me soutenir
Quoi qu'il en puisse advenir.

LE GRAND-DUC

C'est vrai, mais dès le début
Vous passez déjà le but.
Vous disiez auparavant,
  Souvenez-vous en ! *(bis)*
« Je maintiendrai mon parti; »
Mais le voilà reparti.

CYCLOPARD

Soit, mais vous vous installez

Dans ces palais étoilés.
Si j'en avais fait autant
Souvenez-vous en ! *(bis)*
Vous m'eussiez donné congé
Malgré le grand nom que j'ai !

LE GRAND-DUC

Mais pourtant je ne puis pas
Vous laisser prendre d'ébats !
Le pays est mécontent,
Souvenez-vous en ! *(bis)*
Pourquoi faites-vous toujours
D'interminables discours ?

CYCLOPARD

Parlons-en ! Bientôt, je crois,
J'aurai démoli ma voix.
Elle vous servit pourtant,
Souvenez-vous en ! *(bis)*
Et peut avoir des retours
Qui vous serviront toujours.

LE GRAND-DUC

Oui, jolis retours, ma foi !
Votre éloquence avec moi
Éclate à tout bout de champ,
Souvenez-vous en ! *(bis)*
La presse à chaque banquet
Me donne à moi mon paquet.

CYCLOPARD

Mais il faut s'en souvenir,
Je prépare l'avenir.
Vous, vous êtes du présent,
Souvenez-vous en ! *(bis)*

Moi, lorsque j'arriverai,
Tout sera bien préparé.

LE GRAND-DUC

Soit, mais surtout ayez soin
De ne pas aller trop loin.
On gagne en étant prudent
Souvenez-vous en ! *(bis)*
Évitez des embarras...
Et puis ne nous fâchons pas !

Et maintenant, mon cher ami, je vais étudier mes canons.

CYCLOPARD

Et moi je vais rassurer mon peuple ! (Il sort).

LE GRAND-DUC, au public.

Même air.

Deux mots avant de finir:
Messieurs, veuillez m'applaudir.
On le fait communément
Souvenez-vous en ! *(bis)*
Cyclopard n'est pas ici,
Et n'en prendra rien pour lui.

(Rideau).

Paris, 30 novembre 1872.

NOTICE

J'ai assez critiqué l'Empire, qui ne s'en est point fâché, pour qu'il me fût permis de plaisanter à mon gré la Présidence de l'Essai loyal. Rire des prétentions de ce grand-duc qui aime les titres ronflants, qui veut réorganiser l'armée, qui redoute des cas à peine séditieux et les transforme en conspirations (l'affaire Errazu à Trouville), et qui, en fin de compte, conspire contre lui-même avec Cyclopard-Gambetta, n'est pas beaucoup calomnier M. Thiers. Critiquer le ministère de Jules Simon ou railler le suffrage universel n'est pas encore un cas pendable, et enfin nommer Scintillard l'honorable Barthélemy St-Hilaire, est ce qu'on peut appeler de plus innocent.

C'est ce que le public a trouvé en applaudissant ce petit acte une trentaine de fois.

LE PAYS DES COCOS FÊLÉS

REVUE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Première représentation chez le prince Achille Murat, à Brunoy
le 14 juillet 1873.



LE PAYS DES COCOS FÊLÉS

REVUE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PERSONNAGES

Belamour.
Cyclopard.
Le Reporter du *Times*.
Un Ministre.
Ernestina.
Monkey.
Un Moine.
Conspirateurs.

Une place publique

SCÈNE PREMIÈRE

Les Conspirateurs, entrant.

Air du *chœur* de *Faust*.

Nous sommes les conspirateurs... rateurs ! *(ter)*
Les conspi... les rateurs ! les conspirateurs !

(Ils sortent.)

SCÈNE II

BELAMOUR

Les conspirateurs ! — Ils sont partis. — Tant mieux ; la crise est passée, c'est vrai ; ici l'on n'a pas le temps de respirer. Toujours en alerte ! Quand ce n'est pas l'un qui conspire, c'est l'autre ! Les uns conspirent contre le gouvernement, les autres conspirent avec le gouvernement, et ceux qui ne conspirent pas, conspirent contre eux-mêmes. On voit bien que nous sommes dans le pays des Cocos félés. A chaque instant il faut redouter quelque chose. — Il y a sans cesse de l'agitation dans l'air. D'abord, ici, chaque habitant a une araignée dans la cervelle, et pas la même ! Aussi s'entend-t-on très-bien à ne pas s'entendre du tout. — Voici du monde, ne pensons pas tout haut.

SCÈNE III

Belamour, Cyclopard.

CYCLOPARD, entrant.

Tiens ! un balcon ! — Je vais faire un discours. — (Il monte au balcon.) Mais il n'y a personne ; ça ne fait rien, il y a le balcon !

BELAMOUR

Dites donc, Monsieur, est-ce que vous allez parler ?

CYCLOPARD

Oui, mon ami.

BELAMOUR

Sur quoi ?

CYCLOPARD

Sur tout. J'ai toujours un discours à placer. Es-tu disposé à m'écouter ?

BELAMOUR

Très-bien ! Allez-y !

CYCLOPARD

Mes amis, mes chers amis ! Du calme, du calme ! Dans le calme est la force ! La force ne se proclame point, elle se prouve, elle s'affirme ; elle est comme le soleil qui peut être caché par un nuage, mais qui ne lance pas moins dans les champs de l'azur, ses rayons les plus brillants et les plus lumineux !

BELAMOUR

Voilà qui est très-joli.

CYCLOPARD

C'est le langage du midi ! — Mes amis, les grands mots ne me font pas peur, pas plus que les repas et les discours. — Je suis de ceux qui ont toutes les audaces et qui repoussent toutes les pusillanimités. Ce que je veux vous exprimer en ce moment, c'est l'amour profond que nous devons tous avoir pour la liberté ! (Au mot de « *Liberté,* » Belamour tremble de tous ses membres.)

La liberté ! A ce mot mon cœur se gonfle, ma poitrine s'élargit, mes poumons se dilatent, mon œil s'écarquille, un sourire joyeux illumine mes lèvres. — La liberté ! c'est l'aspiration moderne, c'est la religion de l'avenir, c'est la victime du passé ! La liberté ! c'est le droit de tout faire pour tous et partout !

BELAMOUR, indigné.

Oh ! qu'est-ce que vous dites-là ?

CYCLOPARD

Ce que je dis ? — Je parle, je fais vibrer les cordes de ma pensée, je fais acte d'homme libre ! Bientôt, mes amis, dans le banquet que vous ne manquerez pas de m'offrir, je vous en dirai plus long. En attendant, puisque vous êtes la force, je vous dirai : — Du calme, du calme ! (Il descend du balcon.

BELAMOUR

C'est très-joli... très-joli ! — Mais nous n'étions pas agités.

CYCLOPARD

Adieu ! Je vois d'ici un autre balcon, il faut que j'aille l'essayer. (Il sort.)

SCÈNE IV

Belamour, le Ministre.

BELAMOUR

Mais quel est ce personnage avec son portefeuille, et qui paraît si abattu ?

LE MINISTRE

Mon ami, pouvez-vous m'enseigner un endroit bien solitaire où je puisse me reposer?

BELAMOUR

Vous êtes fatigué ?

LE MINISTRE

Ah ! je vous en réponds ! Les concessions, les discussions, les abstentions, les conspirations, les factions, les fictions, les commissions, les constitutions, les inventions, les législations, les irrésolutions, les défections, employez toutes les locutions que vous voudrez, tout cela ne me laisse pas une minute de repos.

BELAMOUR

Que faites-vous donc ?

LE MINISTRE

Je suis ministre ! — Mais ministre moderne, ministre parlementaire, un des condiments de la salade parlementaire que l'État fait goûter au pays. Je représente le sel ; un de mes collègues, le poivre ; un autre, le vinaigre ; un autre, l'huile ; l'État, c'est la laitue, la barbe de capucin, le céleri, en un mot, la salade. — Quand la Chambre y a goûté, — et la Chambre, c'est le pays, — les uns disent : — C'est trop salé ; les autres : — C'est trop fade ; d'autres : — C'est trop poivré. Alors on refait la salade, on ôte du sel, on ajoute de l'huile, on goûte ensuite, on trouve cela mauvais, et on recommence encore l'assaisonnement. La salade reste la même, mais elle finit par n'être plus mangeable.

BELAMOUR

Et pourquoi ne change-t-on pas la salade ?

LE MINISTRE

Cela viendra certainement à un moment donné. On changera de salade et on modifiera l'assaisonnement. Seulement, on n'est pas d'accord sur la manière de procéder.

BELAMOUR

Comment cela ?

LE MINISTRE

Oui ; dans la salade, la confection, c'est tout. Les uns font l'assaisonnement d'abord et mettent la salade ensuite ; les autres font le tout en même temps. Il y en a qui y mettent des œufs, d'autres des betteraves, d'autres des capucines ; chacun a son idée.

BELAMOUR

Comment sortir de là ? — Quel est à votre avis la meilleure salade ?

LE MINISTRE

Moi ? Comme, dans ce plat-là, je représente le sel, la meilleure salade est celle où il y a du sel.

BELAMOUR

Les autres évidemment ont des idées opposées.

LE MINISTRE

Évidemment !

BELAMOUR

Et comment cela finira-t-il ?

LE MINISTRE

Cela ne finira pas. On n'est jamais arrivé à faire au goût de tout le monde une salade parlementaire. — Adieu, je vais me reposer. (Il sort.)

SCÈNE V

Belamour, puis *le Reporter.*

BELAMOUR

Moi, si je perdais mon portefeuille, je ne pleurerais pas tant, il n'y a rien dedans. Voyons, je suis là à flaner sur la place publique; il serait temps de rentrer chez moi, ma femme doit être inquiète, car il faut vous dire qu'en ce moment, chez nous, il y a une épidémie de suicide inquiétante. Pensez donc, le pays des Cocos fêlés.... Aussi, je ne puis pas être absent cinq minutes, sans qu'elle ne s'achète une robe de deuil.

JOHN REPORTER, entrant.

Pardon, Monsieur. Je voulais demander à vous quelques notes pour ma correspondance.

BELAMOUR

Vous êtes reporter ?

JOHN REPORTER

Yes, Sir. — Je suis correspondant du *Times*. C'est moi qui, avec le plus grand sang-froid, visite les champs de bataille, entre dans les cabinets, écoute aux portes, pénètre dans les parlements, fouille dans les papiers d'affaires, le tout pour la plus grande fortune de mon journal et la plus grande joie de mes lecteurs.

BELAMOUR

Que voulez-vous savoir ?

JOHN REPORTER

Voulez-vous me permettre de vous interroger ?

BELAMOUR

Soit. Je suis à vos ordres.

JOHN REPORTER

Eh bien ! nous sommes dans le pays des Cocos fêlés. — Quel est le plus grand Coco fêlé du pays ?

BELAMOUR

Ça, c'est difficile à dire. — Pour les uns, c'est celui-ci; pour les autres, c'est celui-là.

JOHN REPORTER

Mais, pour vous ?

BELAMOUR

Le plus grand Coco fêlé du pays... (mystérieusement) c'est moi.

JOHN REPORTER

Ah !

BELAMOUR

Si on me laissait faire, je mènerais la barque comme personne, mais voilà... On se compte, on se classe, on se divise en gauche, en droite, en centre, en centre droit, gauche, etc. — C'est effrayant. Je ne sais pas comment on s'y reconnaît. On avait déjà trois ou quatre partis, ça gênait, mais peut-être aurait-on pu s'entendre ; maintenant, dans l'Assemblée, il y a autant de partis que de bancs. Alors on ne s'entend plus.

JOHN REPORTER

Je vous en prie, des détails. des détails !

BELAMOUR

Ecoutez donc.

RONDEAU

Air de *Saltarello.*

Nous avons la gauche et la droite
Et le centre dans le milieu ;
Chacun des trois partis convoite
Le pouvoir, car c'est là l'enjeu.
D'abord il vous semble facile
De résoudre le différend ;
Non, car le centre s'assimile
A droite, à gauche, à chaque instant.
Lorsque vers la droite il chevauche,
On l'appelle le centre droit ;
Et quand il se dirige à gauche,
C'est le centre gauche qu'on voit;
Maintenant de gauche et de droite

Se trouvent aux extrémités
Des groupes dont chacun s'emboîte
Au sommet de ces deux côtés.
Extrême droite, extrême gauche,
Cela fait deux partis cotés,
Qu'à tour de rôle l'on embauche
Pour former des majorités.
Vous comprenez la comédie ?
Ça rappelle parfaitement
Le gloria qu'en Normandie
On vous sert dans un restaurant.

JOHN REPORTER

Aoh ! qu'est-ce que c'est que cette chose de gloria, que vous dites ?

BELAMOUR, finissant l'air.

C'est du café chaud qu'on demande,
On y met un peu de liqueur.
Il refroidit, et la marchande
Remet du café plein d'ardeur.
Il brûle et le cognac y vole.
Il refroidit, vite un café !
On boit, — bientôt l'on se console
Avec un cognac étoffé !

Alors suivant sa fantaisie,
Le liquide est froid ou chauffé ;
Les cafés sont à l'eau-de-vie
Ou l'eau-de-vie est au café !

JOHN REPORTER

Je commence à comprendre ; et comment cela finira-t-il ? Aurez vous du cognac au café ou du café au cognac ?

BELAMOUR

Ah ! ça, nous ne savons pas. — Mais il serait temps

d'en finir, car, sans cela, nous pourrions avoir du tabac !

JOHN REPORTER

Merci de vos bons renseignements. Adieu, je cours à l'exposition de Vienne. (Il sort).

SCÈNE VI

Balamour, Ernestine.

BELAMOUR

Bon voyage ! — Voyons! Dans cette ville-ci, avec les affaires politiques, on n'a pas le temps de s'occuper de ses affaires particulières. — Dépêchons-nous de rentrer, il n'est que temps, car ma femme pourrait bien... Ciel ! la voici !

ERNESTINE

Enfin, je vous trouve. Voyez-vous, Belamour, vous me tuez, vous me tuez! — Je ne vis plus. — Ah ! que je suis malheureuse !

BELAMOUR

Qu'as-tu ? Mais qu'as-tu donc, ma petite Ernestine ? J'allais rentrer, j'ai été retenu, sans cela...

ERNESTINE

Ecoutez, la vie me devient odieuse. — Vous savez que je suis une honnête femme, et que, malgré cela, j'ai des idées

très-avancées ; eh bien ! il y a dans l'air une vague odeur de suicide qui réjouit mes narines et mon cœur. Voulez-vous mourir avec moi ?

BELAMOUR

Merci, je n'y tiens pas. — Choisis autre chose.

ERNESTINE

Non , j'ai bien réfléchi, je vais me jeter à l'eau.

BELAMOUR

Pourquoi ça ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

ERNESTINE

Rien. — C'est la mode ! — Aussi j'ai fait mon testament. et je veux un enterrement civil.

BELAMOUR

Ah ! bien, merci... Il ne me manquait plus que cela ! Me forcer, même après sa mort, à me lever avant six heures du matin...

ERNESTINE

Tu entends, mon cher ? — Un enterrement civil, c'est le moyen d'avoir beaucoup de monde à mon convoi.

BELAMOUR

Oh ! pas plus de trois cents personnes ! Comme elle est gaie cette petite femme !

ERNESTINE

Et puis, tu feras un discours. Les journaux le reproduiront, ça te fera de la réclame. — Au moins, si je t'ai coûté pendant ma vie, ça te rapportera après ma mort.

BELAMOUR

Ça, c'est un bon sentiment, oui, un bon sentiment! Ernestine, Ernestine, pas de bêtises, ne te tue pas.

ERNESTINE

Adieu. — Adieu. — *Forget me not! Remember me!* Adieu. Adieu. — (Elle sort.)

SCÈNE VII

Belamour, puis *Monkey*.

BELAMOUR, pleurant.

Pauvre petite femme! Elle va se pendre, ça me fait une peine... oh! une peine... — Mais je ne l'en empêcherai pas, ce serait inutile. — Et puis, ça m'en débarrasse. — Ah! la vie sera bien dure pour moi maintenant... — Mais, ma femme libre-penseuse, qui s'en serait douté?

MONKEY, entrant.

Eh bien! où est le mal? — La libre-pensée, c'est la religion future.

BELAMOUR

Au fond, je ne sais pas bien au juste ce que c'est.

MONKEY

Oh ! je vais vous mettre au courant.

Air de *l'Écu de France.*

I

Comprenez mon raisonnement,
Il est clair et limpide :
La libre-pensée est vraiment
Une chose splendide.
Plus d'illusions,
De répressions;
La foi ? quelle risée!
Ne plus croire à rien,
Mourir comme un chien,
C'est la libre-pensée!

BELAMOUR

Jolie perspective! Et c'est pour cela que vous avez été nommé académicien?

MONKEY

Oui, et aussi parce que j'ai trouvé que l'homme n'était qu'un animal dégénéré.

BELAMOUR

Vraiment? — Singulier système.

MONKEY

II

Même air.

D'après des aperçus nouveaux
Sur la métempsychose,
L'homme descend des animaux,
Je soutiens cette glose :
L'avare était rat,
Le traître était chat,
Et l'avocat perruche !
Le vaniteux, paon,
Le jaloux, serpent.

BELAMOUR

Et l'athée était cruche !

C'est très-curieux, très-curieux !

MONKEY

III

Les brigands descendent des loups,
Les idiots des moules,
Les renards ont fait les filous,
Les femmes étaient poules !
Aimables aïeux,
Nous valons moins qu'eux,
Il faut le reconnaître.

BELAMOUR

Moi, qu'est c'que j'étais ?

MONKEY

Une oie ! — Moi j'avais
Un singe pour ancêtre ! ! !

BELAMOUR

Un singe? En effet, il vous en est resté quelque chose dans la physionomie.

MONKEY

Insolent! Mais, c'est égal, je ne vous en veux pas! Cela vient à l'appui de ma théorie! — Adieu. (Il sort.)

BELAMOUR

Eh bien! voilà un coco fêlé d'une nouvelle espèce. Heureusement pour lui que tout cela n'est que de la théorie et qu'il n'en croit pas un mot.

SCÈNE VIII

Belamour, le Moine.

LE MOINE

Hélas! qui croit à quelque chose maintenant?

BELAMOUR

Un moine! — Vous paraissez bien désolé, mon père?

LE MOINE

Hélas! L'humanité ne se compose que d'ingrats. Tel que vous me voyez, mon enfant, j'ai été un des puissants de la terre; les rois, les empereurs, me recevaient dans leurs palais et nous traitions d'égal à égal. — J'avais une famille peu nom-

breuse, mais enfin elle me suffisait. — J'avais un palais qu'on a détruit, c'est vrai, mais qu'on a reconstruit plus beau qu'auparavant. — J'étais décoré de tous les ordres de la terre, et mes opérations financières étaient toujours très-fructueuses. — Un souffle fatal, bien qu'il ne fût pas populaire, a tout renversé. — Aujourd'hui, je n'ai plus de puissance, et le seul roi avec qui je m'entretiens, a son royaume dans les cieux! — De famille, je n'en ai plus. — Mon palais n'est plus le mien, il appartient maintenant aux pauvres.— Les croix qui ornaient ma poitrine, hochets de la vanité, je les ai rendues, et ma seule fortune est cette robe de bure. — Ma vie, désormais, se passe dans de pieux entretiens avec le frère Saint-Hilaire qui m'a accompagné dans ma solitude.

BELAMOUR

Votre nom et votre bénédiction, mon père....?

LE MOINE, se découvrant. *(Figure de M. Thiers)*.

Mon nom, je n'en ai plus. Ma bénédiction, la voilà! (Il le bénit et sort.)

SCÈNE IX

BELAMOUR, seul.

Ciel ! j'aurais dû m'en douter ; encore une métamorphose ! Eh bien ! j'en vois de belles depuis une heure : une conspiration, un discours insensé, un ministre sur les dents, un reporter étranger en train de nous surveiller, ma femme qui

se noie, un singe, de l'Académie, et un moine qui n'est pas un moine. Sapristi ! je vais me reposer.

LES CONSPIRATEURS, dans la coulisse.

Nous sommes les conspirateurs, rateurs, etc.

BELAMOUR

Bon ! encore une conspiration ! Ce doit être un centre qui se déplace.

Rideau.



NOTICE

Situation de la Chambre en 1873. Allusions aux arrêtés de Lyon contre les enterrements civils, à la situation faite par les députés aux ministres parlementaires, aux discours faits par Gambetta de balcon en balcon, et enfin aux théories philosophiques de M. Littré.

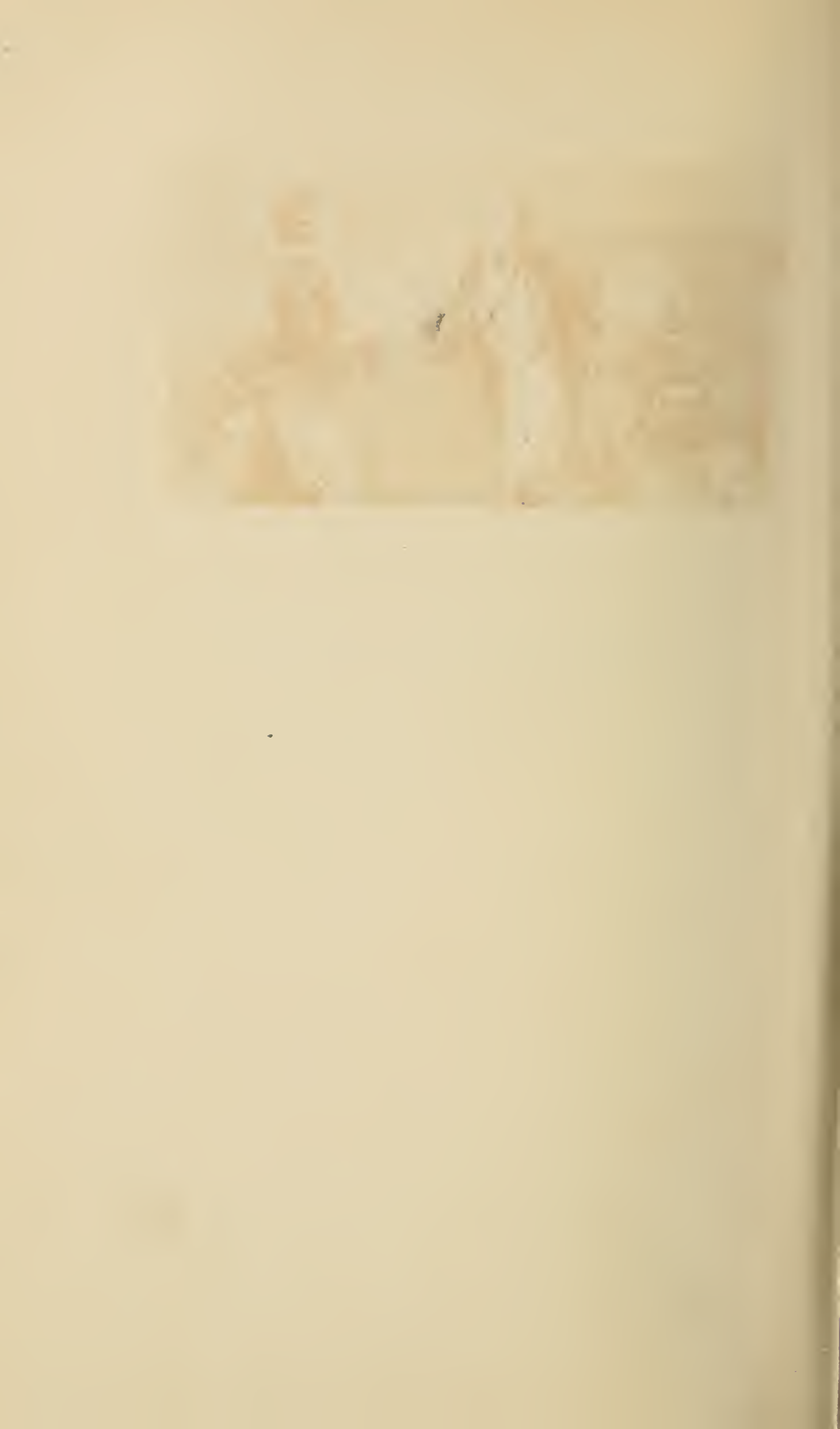
La première représentation eut lieu chez M. le prince Achille Murat, au château de Brunoy, le 14 juillet 1873. Il y avait grand dîner, comédie d'amateurs, feu d'artifice, et, parmi les invités, toutes les sommités du parti bonapartiste.

Cette pièce a eu soixante représentations.

UNE SÉDUCTION

COMÉDIE EN UN ACTE

Première représentation, le 27 juillet 1873.





UNE SÉDUCTION

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

Blancminet. | Mme de Saint-Amour.

Un salon avec piano

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCMINET

Adorable, la vie de garçon, adorable! Jamais d'ennuis, de tracas; point de femmes jalouses, d'enfants qui crient. Oh! je l'ai bien résolu, je ne me marierai jamais. — Ajoutez à cela que j'ai une vingtaine de mille livres de rente, ce qui ne gâte

rien, que, malgré mes cinquante-huit printemps, mon physique n'est pas encore trop détérioré, et que j'ai conservé la vigueur et la bonne humeur de mon jeune âge. — Sauf quelques rhumatismes que je fais passer à la salle d'armes de Vigeant, ma santé est excellente. — Kerchoff, mon tailleur, coupe mes habits de façon à me rajeunir de dix ans. — Bisterveld, mon coiffeur, trouve moyen de ramener mes cheveux avec un art qui retarde ma calvitie de cinq ans, — total quinze; — de cinquante-huit ôtez quinze, reste quarante-trois. — Quarante-trois ans! J'avoue quarante-trois ans, puisque je les porte. Ah ! gredin de Blancminet! Malgré les guerres, les révolutions, les changements de gouvernements et de ministères, te voilà toujours jeune et valeureux! — Aussi les femmes m'adorent! C'est là, je l'avouerai, le défaut de la cuirasse. — Ah ! si je les avais écoutées, combien de fois me serais-je engagé dans les liens de l'hyménée! — Combien de fois? — Je dis des bêtises. — Une fois aurait suffi. — (On sonne.) On sonne; qui vient chez moi ? Une femme! Une femme que je ne connais pas. — Tiens! — Eh bien! qu'est-ce que je vous disais? Il n'y a que les garçons pour avoir de ces bonnes fortunes-là.

SCÈNE II

Blancminet, Mme Julie de St-Amour, les mains dans un manchon.

Mme DE SAINT-AMOUR

Monsieur Blancminet?

BLANCMINET, la débarrassant de son manchon qu'il pose sur le piano.

C'est moi, Madame. — Veuillez vous donner la peine de vous asseoir ; à qui ai-je l'honneur de parler ?

Mme DE SAINT-AMOUR, s'asseyant.

A Madame Julie de Saint-Amour, dame de charité.

BLANCMINET

La charité n'a jamais eu de plus charmant ambassadeur !

Mme DE SAINT-AMOUR

Oh ! Monsieur, j'ai les compliments en horreur ; aussi je vous prierai de ne point vous croire obligé de m'en faire.

BLANCMINET

Des compliments, Madame! Ce ne sont que des vérités.

Mme DE SAINT-AMOUR

L'œuvre que je représente, Monsieur, a pour but d'arracher au célibat une foule de jeunes filles sans fortune, et qui, avec leur grâce, leur beauté, leur éducation, ont tout ce qu'il faut pour faire d'honnêtes mères de famille. Le but, comme vous voyez, est excessivement moral, et tout d'abord il m'excuse, moi, femme, de me présenter ainsi chez un garçon.

BLANCMINET

Le fait est que sans cela...

Mme DE SAINT-AMOUR

Ainsi vous m'avez bien compris?

BLANCMINET

Oh ! parfaitement. Vous voulez me marier?

Mme DE SAINT-AMOUR

C'est bien cela.

BLANCMINET

Et avec qui ?

Mme DE SAINT-AMOUR

Oh! vous choisirez. Nous avons des blondes, des brunes, des châtaines, des rousses; et quant à l'âge, nous avons depuis dix-huit ans jusqu'à trente-deux.

BLANCMINET

Pas plus?

Mme DE SAINT-AMOUR

La femme n'a que l'âge qu'elle semble avoir.

BLANCMINET

Cette institution me paraît charmante, Madame; malheureusement pour moi, il m'est impossible de m'y associer, j'ai fait vœu de ne point me marier.

Mme DE SAINT-AMOUR

Un vœu! A qui?

BLANCMINET

A moi-même. — Je me trouve heureux d'être garçon et ne voudrais pas changer ma situation pour rien au monde.

Mme DE SAINT-AMOUR

C'est un vœu bien téméraire. Le remplirez-vous jusqu'au bout ?

BLANCMINET

Je l'espère bien. J'ai résisté jusqu'à ce jour, et personne ne saurait me faire changer d'avis.

Mme DE SAINT-AMOUR

Pas même moi ?

BLANCMINET

Vous, Madame ? Peut-être; mais il ne s'agit pas de vous en ce moment, il s'agit de vos protégées.

Mme DE SAINT-AMOUR

C'est juste.

BLANCMINET

D'ailleurs, vous êtes sans doute mariée ?

Mme DE SAINT-AMOUR

Non. Je suis veuve.

BLANCMINET

Ah! — Eh bien! mais, pourquoi ne vous remariez-vous pas?

Mme DE SAINT-AMOUR

Les hommes n'ont point encore fondé une institution comme la nôtre, et puis, il y a déjà assez de jeunes filles qui

cherchent un mari, sans que les veuves viennent leur couper l'herbe sous le pied.

BLANCMINET

Cependant, Madame, si toutes les veuves vous ressemblaient, cela ferait peut-être changer d'avis bien des hommes.

Mme DE SAINT-AMOUR

En vérité ! — Voici le second compliment que vous me faites.

BLANCMINET

Si vous me laissiez libre de vous en faire, vous ne pourriez plus les compter.

Mme DE SAINT-AMOUR

Et de trois ! — A dix nous ferons une croix. — Ainsi, c'est bien décidé, vous ne voulez pas vous laisser tenter par mes protégées ?

BLANCMINET

Madame, vos protégées sont sans doute charmantes, mais permettez-moi de vous dire que vous leur faites tort.

Mme DE SAINT-AMOUR

Et pourquoi cela ?

BLANCMINET

Parce que, avant de songer à elles, on songera à vous.

Mme DE SAINT-AMOUR

Et comme je suis venue pour elles, permettez-moi, Monsieur, de me retirer, en regrettant de n'avoir pas réussi dans mon ambassade. Monsieur Blancminet, je vous salue. (Elle le salue).

BLANCMINET

Madame, j'ai bien l'honneur.. je regrette... mais... ah !

(Mme de Saint-Amour sort).

SCÈNE III

BLANCMINET, seul.

Ah ! par exemple, cela ne m'était jamais arrivé ! — Une femme charmante qui vient me demander en mariage pour une autre ! — Si encore c'était pour elle ! — Elle est charmante cette femme ; de l'esprit, de la distinction, de la grâce, de..... Oui, vraiment, c'est une femme comme cela que je voudrais, si je me mariais jamais. — Mais je ne veux pas me marier. D'abord, je serais très-bête étant marié. — C'est un état à part, qu'il faut connaître ; et un apprentissage à mon âge, fi donc ! — Et puis, ça me gênerait dans le monde. Tous ces vieux garçons que je connais, feraient la cour à ma femme, et je serais jaloux comme un tigre. Je sens cela ! Et puis qu'est-ce que diraient ces dames, les petites actrices et les cocodettes ? Ah bien ! merci, c'est pour le coup que je serais bien traité! Blancminet par ci, Blancminet par là... On me jouerait des tours pendables!...

SCÈNE IV

Blancminet, Mme de Saint-Amour.

Mme DE SAINT-AMOUR

Monsieur, c'est encore moi.

BLANCMINET

Madame, « encore » est de trop!

Mme DE SAINT-AMOUR

J'avais un manchon ; et je crois l'avoir oublié chez vous.

BLANCMINET

Un manchon ! En effet, le voici, je l'avais posé sur le piano.

Mme DE SAINT AMOUR

Tiens ! vous êtes donc musicien ? Oh ! j'adore la musique.

BLANCMINET

Oh ! je fredonne, je tapote... je m'amuse.

Mme DE SAINT-AMOUR

En effet, quand on est garçon, un piano c'est une société.

BLANCMINET

Oh! ce n'est guère moi qui m'en sers. — Mes amis, quand ils viennent me voir, y déchiffrent parfois les airs du jour.

Mme DE SAINT-AMOUR

Vos amis, au masculin ?..

BLANCMINET

Vous me faites rougir!... Je n'en ai pas d'autres.

Mme DE SAINT-AMOUR

Bien sûr?

BLANCMINET

Parole d'honneur!

Mme DE SAINT-AMOUR

Oh! comme vous mentez bien!

BLANCMINET

Du tout, vrai. — Vous devez être musicienne! Voulez-vous l'essayer? Je suis sûr que vous jouez comme un ange et que vous chantez comme une sirène.

Mme DE SAINT-AMOUR, regardant la musique qui se trouve sur le piano.

Vous pourriez vous tromper ! Qu'est-ce que c'est que ça? Une chanson sur l'air de la fille de la mère Angot.

BLANCMINET, essayant de l'empêcher de regarder cette chanson.

Une plaisanterie de garçon ; ne regardez pas cela.

Mme DE SAINT-AMOUR

Mais pourquoi donc?

BLANCMINET

Je vous en prie...

Mme DE SAINT-AMOUR

Je tiens au contraire à la voir.

BLANCMINET

Non ! de grâce...

Mme DE SAINT-AMOUR

Vous me refusez ? C'est le second refus d'aujourd'hui. Ah ! si j'étais votre femme, je n'aimerais guère cela...

BLANCMINET

Alors je n'aurais rien à vous refuser ! Voyons, puisque vous y tenez, regardez !

Mme DE SAINT-AMOUR

Tiens ! tiens, cela me semble assez piquant. Chantez-moi cela.

BLANCMINET

Chanter ! moi, vous plaisantez ? je n'ai pas de voix.

Mme DE SAINT-AMOUR, avec câlinerie.

Je vous en prie, voyons, M. Blancminet ; pour me faire plaisir.

BLANCMINET

Pour vous faire plaisir ?.. Bien vrai ?

Mme DE SAINT-AMOUR, se mettant au piano et jouant.

Vrai. — Tenez, je fais la ritournelle.

BLANCMINET

Quel enfantillage !...

Air de la chanson politique de la *Fille de la mère Angot.*

I

De tous les côtés, j'entends dire
Qu'jadis on était corrompu
Qu'ça rappelait le bas Empire,
Turlututu, chapeau pointu.
Par malheur on n'prêch' pas d'exemple
Puisqu'on n'est pas plus vertueux;
Si c'n'est plus l'*gandin* qu'on contemple,
C'est qu' maint'nant il s'appell' *gommeux.*
Gommeux! gandin! c'est homogène ;
C' n'était pas la peine
Assurément
De changer le gouvernement !

II

Jadis l'opérette immorale
Bravait la pudeur et les lois;
Mais c' n'est pas avec *la Timbale*
Qu'on fait maint'nant mieux qu'autrefois.
Les caissiers, jadis, d'un pas leste,
Avec la caiss' passaient le Rhin,
Mais aujourd'hui si l' caissier reste,
C'est l' directeur qui prend le train.
Puisque l'un comm' l'autr' se promène,
C' n'était pas la peine
Assurément
De changer de gouvernement.

III

Les candidatur's officielles
N'existent plus, c'était trop vif;
Oui, mais les couch's social's nouvelles
Ont le mandat impératif.
La censure avec l'estampille
Rend encor ses petits décrets.
On n'a plus les sergents de ville,
Mais on a les gardiens d' la paix.
L'un s'en va pour que l'autre vienne,
C' n'était pas la peine
Assurément
De changer de gouvernement.

Mme DE SAINT-AMOUR

Mais elle est charmante votre chanson ; réactionnaire en diable, par exemple, mais c'est l'opposition d'aujourd'hui. — Eh bien ! savez-vous ce que me suggère cette boutade ? C'est que c'est bien dommage de vous confiner dans le célibat et de rester ainsi inutile dans la société, au moment même où elle a le plus besoin d'hommes d'intelligence et de talent.

BLANCMINET

Vous me flattez, Madame.

Mme DE SAINT-AMOUR

Du tout; pourquoi n'avoir pas d'ambition ? — Si vous étiez marié, vous feriez un excellent préfet...

BLANCMINET

Oui, mais les préfets changent rapidement aujourd'hui ; je pourrais n'avoir pas longtemps la préfecture, et il me resterait la femme.

Mme DE SAINT-AMOUR

Vous pourriez encore être député, on n'est pas obligé de recevoir.

BLANCMINET

Député ? D'abord ne l'est pas qui veut, il faut faire des promesses à ses électeurs.

Mme DE SAINT-AMOUR

Bah ! on n'est pas obligé de les tenir.

BLANCMINET

Enfin, vous tenez absolument à ce que je sois quelque chose ?

Mme DE SAINT-AMOUR

Non, je tiens à ce que vous ne soyiez plus rien. — Savez-vous ce que c'est qu'un ménage ? On a une petite femme qui vous aime, un intérieur avec des petits enfants, s'il en vient.

BLANCMINET

Et s'il n'en vient pas ?

Mme DE SAINT-AMOUR

On a les pauvres, qui sont les enfants adoptifs des riches. — Enfin, ces quatre murs sont bien vides quand vous y êtes seul. — Vous ne vous ennuyez jamais ?

BLANCMINET

Madame, quand vous serez partie, je m'ennuierai.

Mme DE SAINT-AMOUR

Hé ! Encore une galanterie ? Prenez garde, vous jouez avec le feu.

BLANCMINET

Savez-vous pourquoi je ne me suis jamais marié ? Eh bien ! c'est que je n'aurais jamais su faire la cour à ma fiancée.

Mme DE SAINT-AMOUR

Cela se fait dans un bal en dansant, sans y songer.

BLANCMINET

Il y a bien longtemps que je n'ai dansé.

Mme DE SAINT-AMOUR

Vous vous en acquitteriez encore très-bien, j'en suis sûre. — Tenez, laissez-vous tenter ; faites un tour de valse avec moi. Imaginez-vous que je suis celle que vous aimez. Il n'y a que la valse pour développer les idées.

BLANCMINET

Il n'y a que les femmes pour en avoir de semblables.

Mme DE SAINT-AMOUR

Allons, allons, ne vous faites pas prier ; c'est moi qui vous invite.

BLANCMINET

Mais je ne sais plus ! Je vous prie...

Mme DE SAINT-AMOUR

Je vous apprendrai. — Allons, venez, prenez-moi la taille

comme cela. Mais pas si fort ! (Valse; ils causent en valsant). Là, bien, vous voyez que ce n'est pas difficile.

BLANCMINET

Vous valsez si bien... Vous avez valsé à votre mariage ?

Mme DE SAINT-AMOUR

Non. C'était un mariage de raison, de convenance. Je ne fus pas très-heureuse, nous ne sympathisions pas.

BLANCMINET

Voilà qui est étonnant. Les adorables cheveux que vous avez...

Mme DE SAINT-AMOUR

Vous trouvez ? Ils ne me coûtent pas cher, ils sont tous à moi.

BLANCMINET

Vos yeux brillent; est-ce le plaisir de danser?

Mme DE SAINT-AMOUR

Oui, et aussi le plaisir de vous convertir un peu, car vous n'êtes plus si rebelle au mariage maintenant.

BLANCMINET

Ah ! Madame, avec un missionnaire comme vous, on devient bien vite renégat; mais vous me prêchez le mariage, pourquoi vous-même ne vous remariez-vous pas ?

Mme DE SAINT-AMOUR

Qui voudrait de moi ?

BLANCMINET

De vous? ah ! je sais bien qui ! Mais vous ne voudriez pas de lui.

Mme DE SAINT-AMOUR

Qu'en savez-vous ? Nommez-le moi.

BLANCMINET

Ah ! si j'osais ! — C'est drôle, d'habitude je n'ai pas cette timidité, et avec vous je suis comme un enfant.

Mme DE SAINT-AMOUR, s'asseyant.

Un grand enfant ! (La valse cesse.)

BLANCMINET

Vous êtes fatiguée ?

Mme DE SAINT-AMOUR

Oui, cessons ! — Merci. Ah ! cette valse m'a tout étourdie.

BLANCMINET

Et moi aussi, mais c'est un étourdissement très-agréable.

Mme DE SAINT-AMOUR

En vérité ! — Eh bien ! maintenant je vous quitte, M. Blancminet, enchantée de vous laisser dans de meilleures dispositions.

BLANCMINET

Quoi ! vous partez déjà ?

Mme DE SAINT-AMOUR

Pensez donc ! Une femme rester si longtemps chez un célibataire, que dirait le monde ?

BLANCMINET

Il y a bien un moyen qu'il ne dise plus rien.

Mme DE SAINT-AMOUR

Lequel ?

BLANCMINET

C'est de m'épouser !

Mme DE SAINT-AMOUR

Oui-dà ! nous en recauserons. Au revoir, M. Blancminet.

BLANCMINET

Et votre manchon ?

Mme DE SAINT-AMOUR

Venez me le rapporter !

BLANCMINET. (Il embrasse sa main.)

Vous êtes un ange !

Mme DE SAINT-AMOUR, au public.

Même air.

J'ai vaincu le célibataire
Sans beaucoup de peine je crois ;
Il me plaisait, j'ai su lui plaire,

Voilà deux heureux à la fois.
Mais le public, c'est autre chose,
On ne le prend pas aisément,
Et les bravos dont il dispose
Il les ménage bien souvent.
Mais si ce soir il en égrène
        Ça n' me fera pas de peine
            Assurément
De voir qu'il est aussi content.

NOTICE

Petit lever de rideau dans le genre des *Fourberies de M. Prudhomme*. C'est à l'hôtel Chabassière, à Royat, le 27 juillet 1873, que je l'ai joué pour la première fois. Je le joue constamment depuis.

Cette petite pièce est conçue spécialement pour faire valoir le jeu des marionnettes, qui dansent, jouent du piano, etc.

Elle a déjà une centaine de représentations.

LES PRÉTENDUS D'ISABELLE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

Première représentation, le 15 décembre 1875, à l'hôtel Collet, à Lyon.



LES PRÉTENDUS D'ISABELLE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

PERSONNAGES

Géronte, tuteur d'Isabelle.
Isabelle, pupille de Géronte.
Le Duc.
M. Capital.
Liber.
Chauvinet.

Le théâtre représente un jardin; à droite, une table sur laquelle se trouve un échiquier.

SCÈNE PREMIÈRE

Géronte, Isabelle.

GÉRONTE

Rentre! Ne reste pas dehors, car l'air est frais.

Isabelle, voyons! Tu sais que je voudrais
Te rendre heureuse, et voir, sur ta face amaigrie
Les roses remplacer les lys, ô ma chérie!
Tu n'es pas encor bien rétablie, il s'en faut,
Et pour toi, mon enfant, c'était un rude assaut
Que cette maladie imprévue et cruelle
Qui t'a mise à deux pas de la mort, Isabelle.
Chère pupille! Allons, pas d'imprudence! Hélas!
Les dangers que tu cours, tu ne les connais pas.
Ecoute-moi! Veux-tu?

ISABELLE

Cher tuteur, je m'ennuie.

GÉRONTE

Tous les convalescents chantent la litanie
De l'ennui. J'essaîrai de te distraire un peu;
Nous causerons tous deux, le soir, au coin du feu,
Tu me liras des vers.

ISABELLE

Non! Je ne veux rien lire,
Je ne veux rien savoir. Je veux chanter et rire:
Je veux vivre et courir gaîment comme autrefois,
Je veux un beau cheval pour errer dans les bois:
Je veux tous les huit jours une toilette fraîche
Et, pour que ma joue ait le duvet de la pêche,
Je veux que le carmin et la poudre d'Iris,
Mélangés avec art, flattent les yeux surpris.
Je veux plaire! On me fait la cour, cela me flatte.

GÉRONTE

Enfant! Mais n'es-tu pas encor trop délicate,
Pour reprendre aussitôt ton essor?

ISABELLE

Je vais bien!

GÉRONTE

Tu le crois, mon enfant.

ISABELLE

Non! je n'écoute rien.
Vous voulez me cloîtrer, moi je veux voir le monde.
J'ai quatre soupirants...

GÉRONTE, à part.

...Qu'il faut que je confonde.

ISABELLE

Je veux les voir, savoir ce qu'ils veulent de moi,
Et choisir le meilleur pour lui donner ma foi.
Le choix fait, je pourrai vous dire ma pensée.

GÉRONTE

Bon! Pour prendre un époux te voilà bien pressée!
Imprudente! Tu sors d'aujourd'hui seulement.
Tu marches tout au plus, tu suis un traitement...
Quel démon pousse donc la femme à vouloir plaire?
...Mais je n'ai pas encor payé l'apothicaire!

ISABELLE

— Eh bien ! vous le paîrez et je me marîrai,
Et cela, cher tuteur, sitôt que je pourrai.
Je veux avoir un jour ma petite famille,
Et ne suis pas d'humeur à rester vieille fille.

GÉRONTE, à part.

Nous verrons bien ! (haut.) Allons, réfléchis !

ISABELLE, le reconduisant et le saluant.

Cher tuteur !

GÉRONTE, sortant.

Elle a le diable au corps, ma parole d'honneur !

SCÈNE II

ISABELLE, seule.

Ces vieillards ont le pôle au cœur. Mais je suis jeune !
J'ai maigri, mais voilà si longtemps que je jeûne !
Et voici le printemps qui va me rétablir.

SCÈNE III

Isabelle, le Duc.

LE DUC

Isabelle !

ISABELLE

Monsieur le Duc!

LE DUC

Peut-on venir?
Vous êtes seule?

ISABELLE

Allons, venez!

LE DUC

Chère adorée!
Enfin je vous vois donc et l'heure est arrivée
Où je puis vous parler sans témoins. Cher trésor!
Oh! comme elle a pâli!... Vous m'aimez donc encor?

ISABELLE

Monsieur le Duc!...

LE DUC

J'entends. Permettez que j'espère,
Isabelle! Mais c'est le portrait de sa mère;
Elle a les mêmes yeux, le même air ingénu....
Combien je suis heureux, ce soir, d'être venu!
Ah! puisque vous voulez abréger mon martyre,
Je sens que j'ai beaucoup de choses à vous dire.

ISABELLE

Parlez, j'écoute.

LE DUC, à part.

Elle est charmante ! (haut.) On m'avait dit
Souvent, qu'auprès de vous, j'étais en discrédit;
Je vois qu'il n'en est rien. — Je n'ai plus la jeunesse,
Mignonne, mais qu'importe ? Ai-je pas la noblesse ?
Un titre n'est-il pas un éternel printemps ?
Avec vous, mon enfant, nous reverrons le temps
Des illustres seigneurs et des grands apanages.
Vous aurez des laquais et vous aurez des pages.
La cour ! — Depuis longtemps nous n'avions plus de cour, —
La cour nous reviendra, vous y serez un jour,
Et vous y brillerez, ô charmante Isabelle,
Car noble vous serez, comme vous êtes belle.

ISABELLE

Monsieur le Duc !

LE DUC

Parbleu ! Ce n'est vraiment pas tout,
Et je veux vous conter les choses jusqu'au bout.
Vous avez, mon enfant, malgré votre origine,
Vécu bourgeoisement jusqu'alors, j'imagine ;
Mes anciens tenanciers ont gâté votre esprit ;
Je puis vous repéter tout ce qu'ils vous ont dit :
« Le Duc n'a pas suivi le courant de l'époque.
« Le régime passé, voilà ce qu'il évoque.
« Il aime l'ignorance et, maintenant l'erreur,
« Il tient à dominer en usant de la peur ;
« Il est vieux, il n'a plus de sentiments dans l'âme ;
« Il tiendra moins à vous qu'à son vieil oriflamme !... »
— Que sais-je encore ? On a tant clabaudé sur moi !

Tous ces libres-penseurs, se moquant de ma foi,
Ont bien dit que je pends les manants aux gargouilles
Et qu'on bat mes étangs pour calmer mes grenouilles!
Oui, c'était autrefois, peut-être, de bon goût ;
Mais le siècle en marchant a déjà changé tout.
Les grenouilles des clubs pourront chanter sans crainte,
Sans qu'à leurs hurlements j'aille porter atteinte ;
Je ne pendrai jamais que les méchantes gens.
— Je ne céderai pas devant les exigeants,
Par exemple !... Je veux avant tout être maître,
Car c'est ma dignité. Duc suis, serf ne veux être.

ISABELLE

— Eh bien! Monsieur le Duc, sachez la vérité:
Je veux me marier pour être en liberté.
Je veux dans un époux un conseiller sincère
Qui sache me guider. Je suis vive, légère,
Folle parfois ; il faut avec de la douceur
Me ramener; je suis très-sensible à l'honneur,
Mais j'ai plus de fierté que je n'en fais paraître,
Et mon époux sera mon ami, non mon maître.

LE DUC

Bravo! J'estime fort de pareils sentiments ;
Mais il ne faudrait pas avoir les errements
De ces femmes du jour, vaniteuses et sottes,
Barbouillant du papier et portant des culottes.
Votre sexe charmant peut autrement briller.
A vous de plaire ! A nous, hommes, de travailler !
Car, mignonne, en ménage, ainsi qu'en politique,
Je suis un partisan, moi, de la loi salique.

ISABELLE

Ainsi, Monsieur, chez vous, vous voulez être roi?

LE DUC

Oui, mais si vous m'aimez, vous régnerez sur moi.
Au revoir, chère enfant! (saluant.) Madame la Duchesse!
(Fausse sortie).

ISABELLE

Monsieur le Duc!

LE DUC, revenant.

Adieu, Cypris! Adieu, déesse! (Il sort.)

SCÈNE IV

ISABELLE, seule.

Ce cher duc est galant, mais il est vieux. Pourtant,
Duchesse! c'est un titre, un titre bien tentant,
Songeons-y! Ces fleurons qui parent la voiture,
Il faut en convenir, ont très-bonne figure.

ISABELLE, regardant au fond.

Mon second amoureux, bien moins sentimental
S'avance; le voici. C'est Monsieur Capital,
Type moderne, Amour qui voltige sans aile!

SCÈNE V

Isabelle, M. Capital.

M. CAPITAL, à part.

Allons tout droit au but. (haut.) Bonjour, Mademoiselle,
Je suis homme pratique et ne vous dirai pas
De fadeurs. — Mes aïeux, voyez, ce sont mes bras,
Ma tête; — mon travail et mon intelligence.
Car j'agis constamment et constamment je pense.
J'avais de gros sabots quand je vins à Paris ;
J'ai fait fortune, et je n'en suis guère surpris.
Je suis du siècle, moi, car toute ma noblesse
Est en or, en argent, en papier, dans ma caisse.
Beaucoup de plus huppés n'en peuvent dire autant !
Un titre ? De nos jours, parbleu ! cela vaut tant.
J'ai l'argent. — Un château ? — J'ai l'argent. — Une terre ?
J'ai l'argent. Je n'ai plus besoin que du notaire.
— Bijoux, robes pour vous? J'ai l'argent. — Du crédit ?
Du respect ? Des honneurs ? J'ai l'argent. On le dit,
On le sait, on le voit. — On m'emprunte, on me donne,
J'ai mon profit sur tout sans devoir à personne.
Mon capital, ainsi qu'un être intelligent,
Travaille et se grossit, parce que j'ai l'argent !
Eh bien! réfléchissez, mon enfant; dans ce monde,
Ce n'est que sur l'argent que le bonheur se fonde.
Et tous les sentiments les plus forts, les plus doux
Se fondent au contact des pièces de cent sous.
Quand vous serez ma femme, et bientôt, je l'espère,
Vous ne porterez plus le nom de votre père ;
Qu'importe alors qu'il ait été noble ou vilain ?
Vous porterez mon nom, c'est un crédit certain,

Un titre productif d'intérêts, qui se cote
A la Bourse. — Et notez que si j'ai la marotte
Un jour de mettre un *de* devant, on en rira
Peut-être, mais tout bas; c'est à qui m'absoudra.
Et grâce à de l'argent, s'il faut que je le dise,
Cette faiblesse-là toujours se légalise;
C'est immoral, parfait! Mais l'immoralité
Est souvent le début de la légalité.

ISABELLE

Nous n'avons pas tous deux la même rhétorique.

M. CAPITAL

Bah! vous vous y ferez. L'argent est poétique.
Croyez-moi: sans argent, l'amour n'est qu'un plat gueux.
Bref, vous réfléchirez. — Vos autres amoureux,
Je les tiens. — Ils ont tous des notes en souffrance.
S'ils viennent entraver ma trop juste espérance,
Je vous les mets dedans, afin de les calmer.
Ainsi j'achèterai le droit de vous aimer.
Au revoir, car je suis pressé; j'ai tant d'affaires.
Je vole de ce pas chez quatre ou cinq notaires,
Pour des terrains. Puis j'entre à la Bourse, en passant,
Car je veux acheter un peu du trois pour cent.
De là, je compte aller voir un fonds de commerce
Qu'une horrible faillite en ce moment renverse.
Puis, comme j'ai le cœur et les jambes d'acier,
Avant dîner, j'irai bousculer mon huissier.
Vous voyez, pas d'ennuis, pas de sensiblerie
Avec moi; songez-y, je suis sans flatterie,
Pour votre hymen futur le meilleur candidat.
...Je reviendrai tantôt pour signer le contrat. (Il sort).

SCÈNE VI

ISABELLE, seule.

Il va vite ! L'argent est beaucoup, sans nul doute,
Mais est-il suffisant pour me charmer ? — J'en doute.
Ce Monsieur Capital n'est pas fait pour l'amour ;
Je pourrais regretter de l'avoir pris un jour.
Que m'importe, après tout, si grands que soient ses charmes,
Un magnifique hôtel, si j'y verse des larmes ?
Sous mon brillant corsage, orné de mille feux,
Si mon cœur ne bat pas, sera-t-il plus heureux ?
L'ennui viendra-t-il pas me trouver à toute heure ?
Et qui saura sécher mes larmes, si je pleure ?
Non, non. Je ne veux pas.

SCÈNE VII

Isabelle, Liber.

LIBER

Et vous avez raison.
La liberté, voilà quel est votre horizon !
Je vous aime, et vous veux, avec ou sans notaire,
Ça m'est égal. — Je suis un simple prolétaire,
Et je viens près de vous, plein d'amour, franchement.
La lutte, nous l'aurons, mais tous deux, constamment.
— Je m'appelle Liber. A vous je me présente,
Sans gloire, sans aïeux, et sans un sou de rente,

Mais j'ai tout l'avenir devant moi. L'avenir!
Le nom qu'un descendant d'un héros croit tenir,
L'argent qu'un héritier d'un riche met en caisse,
En un mot, le passé qui me choque et me blesse,
Parce que mon passé fut toujours douloureux,
Tout cela je l'aurai, je le sens, je le veux.
Par quel moyen? Qu'importe! Ai-je pas lu l'histoire?
Je sais que le succès s'est appelé la gloire,
Et je sais que l'argent du jour, n'a pas de nom.
Ce que d'autres ont eu, je veux l'avoir, sinon,
Aux riches, aux heureux, aux puissants de la terre
Sans trêve ni merci, je veux faire la guerre,
Et combattrai si bien seul, oui, mais convaincu,
Que je serai héros, même en étant vaincu.
Maintenant, voulez-vous partager ma fortune?

ISABELLE

Je n'ai, pour le combat, aucune ardeur, aucune.
Le but de notre vie est autre, je le crois.
Comme vous, je pourrais me plaindre, car je vois
Bien plus belles que moi, plus riches, plus titrées,
De plus d'adorateurs constamment entourées;
Eh bien! je ne suis pas jalouse, et me ferai
Un bonheur moins brillant, mais que je choisirai!

LIBER

Quoi! Vous n'éprouvez pas de jalouses colères
En voyant les puissants? — Mais les hommes sont frères!

ISABELLE

S'ils sont frères, il faut, c'est de toute équité,

Agir à leur égard avec fraternité.
Chacun a son devoir indiqué. — Chaque place
Est remplie, et chacun laisse ici-bas sa trace.
(Désignant l'échiquier).
Voyez cet échiquier : voici le Roi, les Fous,
Les Cavaliers, les Pions, la Reine ; ils y sont tous.
Chacun de son côté concourt à la partie ;
Leur force est inégale, elle est assujettie
Aux situations, et souvent le plus fort
Est mis hors de combat sans lutte, sans effort.
Chacun sait son devoir et marche dans sa ligne ;
Il sait qu'il faut garder le Roi, c'est la consigne.
Eh bien! qu'arrive-t-il souvent? — Ce petit pion,
Qu'on n'a pas remarqué dans sa position,
Mais marchant toujours droit dans sa ligne tracée,
Voit l'horizon plus large ouvert à sa pensée ;
Il va, toujours soldat, mais fort et plein de foi,
Et c'est lui, l'oublié, qui fait échec au Roi !

LIBER, joyeux.

Échec au Roi !...

ISABELLE

Pardon ! Ce mot est une image
Et je n'ai pas voulu parler du personnage.

LIBER

Tant pis !

ISABELLE

Pourquoi cela ?

LIBER, d'un ton de menace.

Parce que les tyrans....

ISABELLE

Assez! — Mais vous, enfant du peuple, dans leurs rangs
Vous vous placez d'abord. — Quoi de plus tyrannique
Que ce mot fait par vous : la liberté publique?
On a la liberté, de quoi ? D'être suspect.
Honte à la liberté qui manque de respect,
Et qui, pour s'affirmer, procède par l'ôtage !
Votre fraternité, ce n'est que le pillage,
Et votre égalité, pauvres petits aiglons,
Met à son collet neuf beaucoup trop de galons !
Non, vous n'êtes pas mûrs, et pour ces grandes choses
Il faudrait de grands cœurs et d'autres virtuoses.
Vous avez le désir d'être trop vite heureux ;
L'ami des libertés doit être vertueux !

LIBER

Ah ! c'est ainsi, bonsoir. Vous êtes trop bégueule. (Il sort.)

SCÈNE VIII

ISABELLE, seule.

— Oh ! j'aime mieux mourir sans époux, toute seule,
Que d'être à la merci de cette vanité.
Et maintenant, voilà mon cœur tout attristé.
Je riais, — maintenant je suis toute songeuse.
C'est qu'avec lui j'aurais bien été malheureuse !

SCÈNE IX

Isabelle, Chauvinet.

CHAUVINET

Bonjour, Mademoiselle.

ISABELLE

Un enfant !

CHAUVINET

Mais non pas.
J'ai dix-neuf ans, bon œil, bon cœur, bon pied, bon bras.
De tous vos amoureux, je suis le plus novice ;
Je ne suis pas encor requis pour le service.
Pourtant je me sens fort et je veux m'affirmer.
Je vous connais à peine et je veux vous aimer.

ISABELLE

Vous êtes un enfant, retournez à l'école.

CHAUVINET

Mais vous vous méprenez sur moi, sur ma parole !
Tenez, vos amoureux auprès de moi n'ont rien.
Le Duc possède un nom, le Bourgeois a du bien,
L'ouvrier de l'espoir. Pour moi, j'ai la jeunesse
Avec le nom, le bien et l'espoir dans ma caisse.
Mon nom est Chauvinet, mon père était Chauvin,
Mon grand-oncle, Chauvin. — Vous avez, c'est certain,
Entendu parler d'eux, en bien, en mal, qu'importe !

Je suis leur héritier à tous deux, et j'apporte
En dot, — ce qu'ont mes trois concurrents à la fois.

ISABELLE

Mais quel âge avez-vous pour faire votre choix ?

CHAUVINET

Mon âge ne fait rien si mon cœur est sincère,
Et si son seul désir est de toujours vous plaire.

ISABELLE

Sans doute, je veux croire à vos bons sentiments,
Mais c'est dans l'âge mûr que l'on fait des serments.

CHAUVINET

Vous m'appelez enfant, pourtant je suis un homme
Déjà. Vous souriez ? Ah ! si vous saviez comme
L'adversité vieillit ! — Comme le souvenir
De la patrie absente aide au cœur à mûrir !
Tenez, dans le salon de travail où ma mère
Vient parfois me trouver pour parler de mon père,
J'ai, — suspendus aux murs, — des armes, des tableaux
Des portraits, — les mondains disent des bibelots ; —
Cela, qui vaut bien peu vraiment, c'est de l'histoire!
Tous ces chers souvenirs sont un siècle de gloire ;
Et je lis là-dedans couramment, et je veux,
Si vous daignez un jour accéder à mes vœux,
Avec ces souvenirs vous faire une parure.
Nulle dot ne sera plus belle ni plus pure.
Acceptez-vous ?

ISABELLE

Enfant! Non, je n'accepte pas.
Je suis jeune! Il me faut un plus solide bras.
Adieu.

CHAUVINET

Déjà!

ISABELLE

Peut-être au revoir.

CHAUVINET

Isabelle!
Promettez-moi...

ISABELLE

Rien!

CHAUVINET

Ah! vous céderez, cruelle. (Il sort.)

SCÈNE X

ISABELLE, seule.

Il est gentil! Pourtant ce n'est pas un soutien,
Et maintenant je veux ne lui promettre rien.

Ah ! fille à marier est bien embarrassée.
Tout semble beau d'abord, mais, la fête passée,
L'époux qu'on a choisi paraît moins séducteur ,
Et ce qui vous flattait est souvent moins flatteur.

SCÈNE XI

Isabelle , Géronte.

GÉRONTE

Eh bien! tu les as vus ? Qu'en dis-tu, ma pupille ?

ISABELLE

Mon cher tuteur, je dis que je veux rester fille.
J'ai vu que chacun d'eux, par l'intérêt atteint,
En s'adressant à moi, travaillait pour son saint.
Des intrigues du jour j'ai peu l'expérience,
Et ne veux m'y prêter en rien ! — Comme je pense
Que vous serez toujours un excellent tuteur,
Je remets dans vos mains le soin de mon honneur,
Et, dans six ou sept ans, si le fardeau vous gêne,
Il sera temps encor de choisir une chaîne.



NOTICE

Situation de la France au commencement du Septennat. *Géronte*, c'est, le maréchal de Mac-Mahon; *Isabelle* représente la France. La légitimité, l'orléanisme, le radicalisme et l'Empire, sont représentés par *Le Duc M. Capital*, *Liber* et *Chauvinet*. Tous ces personnages avaient des figures de convention, et leur costume était de l'époque Louis XIV, pour les trois premiers, et de nos jours, pour les trois autres.

Cette pièce a eu une quarantaine de représentations.

L'AFFAIRE ST-MENUPHAR

SCÈNE D'AUDIENCE EN UN ACTE

Première représentation, le 17 décembre 1874,
à l'hôtel Collet à Lyon.



L'AFFAIRE ST-MENUPHAR

SCÈNE D'AUDIENCE EN UN TABLEAU

PERSONNAGES

Le président.	Victorien Sardou.
L'huissier.	Alexandre Dumas fils.
Mme de St-Menuphar.	M. Alphonse.
M. Prudhomme.	Sphynxinette.
Le capitaine Brossarluire.	Me Lachaud.

Le théâtre représente une salle d'audience du tribunal civil

SCÈNE PREMIÈRE

Le Juge à la table du tribunal, *Mme de St-Menuphar* sur la sellette, *l'huissier*.

LE JUGE

Appelez l'affaire du bal des teinturiers!

L'HUISSIER, appelant.

Madame de St-Menuphar ! M. Joseph Prudhomme !

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Présente !

L'HUISSIER

M. Joseph Prudhomme ! M. Joseph Prudhomme ! — Il est absent.

LE PRÉSIDENT

Nous passerons outre. — Madame de St-Menuphar, veuillez, je vous prie, exprimer votre plainte.

Mme DE SAINT-MENUPHAR

M. le Président, voici le fait. J'étais allée au bal des teinturiers, présentée par mon cousin, le député...

LE PRÉSIDENT

Comment! votre cousin, député ?.. Au bal des teinturiers ?

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Oui, M. le Président ; il n'est pas de la corporation, mais on l'invite à cause de sa couleur politique.

LE PRÉSIDENT

Je n'ose pas vous demander laquelle.

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Mon Dieu ! M. le Président, il en a beaucoup changé, mais

ça n'a pas nui à sa considération, puisque ça lui a réussi...

LE PRÉSIDENT

Il suffit. Venons au fait.

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Me voici donc au bal des teinturiers. Il y avait beaucoup de monde, et des toilettes ravissantes, des nuances les plus variées et les plus originales. Je dois dire que ces Messieurs avaient bien fait les choses : rien ne manquait, les rafraîchissements étaient surtout soignés ; à peine entrée, un commissaire m'offrit un verre de champagne rouge.

LE PRÉSIDENT

Comment! du champagne rouge?...

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Dame! M. le Président, au bal des teinturiers...

LE PRÉSIDENT

C'est juste. Poursuivez!

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Enfin, un de ces Messieurs m'invite à danser une contredanse. J'accepte, et je fais vis-à-vis au Monsieur qui m'a insulté, et qui s'appelle, je crois, M. Prudhomme.

LE PRÉSIDENT

M. Prudhomme n'est pas venu?

SCÈNE II

Les mêmes, M. Prudhomme.

M. PRUDHOMME, entrant.

Mille pardons, M. le Président! Madame, mes plus sincères excuses. Je prie le tribunal de ne point voir dans mon retard un manque de déférence, bien au contraire. En ce moment, il pleut à verse, les omnibus étaient pleins; j'en vis passer quatre sans pouvoir y trouver place, enfin le cinquième m'ouvrit ses bras. — Messieurs les magistrats,que je vénère, à l'égal de l'ordre public et des lois de mon pays, me pardonneront.

LE PRÉSIDENT

M. Prudhomme, asseyez-vous. — Madame de St-Menuphar, continuez. Vous disiez que vous faisiez vis-à-vis à M. Prudhomme ici présent?

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Oui, M. le Président! Pendant toute la première partie de la contredanse, Monsieur s'est conduit parfaitement, en homme bien élevé, et je dirai même que, pendant la chaîne des dames, il me dit quelques mots galants.

M. PRUDHOMME

Être galant avec les dames, c'est la devise du Français.

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Mais, à la pastourelle, ce fut toute autre chose.Vous savez, M. le Président, avec la musique moderne, la danse est en-

traînante; les costumes que nous portons, nous autres femmes, sont d'une envergure démesurée, c'est la mode. Il paraît que, sans intention aucune, j'aurais, dans un mouvement brusque, fait tomber le chapeau de ce monsieur. — Je le veux bien; ce n'est pas un crime, mais cela ne l'autorisait en rien à m'appeler bécasse, appellation injurieuse, et pour laquelle je demande des dommages et intérêts.

LE PRÉSIDENT

Ainsi, vous avez appelé Madame, bécasse?

M. PRUDHOMME

Bécasse ou autre chose, je ne sais, M. le Président. Toutefois, quand j'ai senti que l'on me décoiffait avec le pied, mon indignation n'a pas pu se rendre compte de la valeur des expressions.

LE PRÉSIDENT

Avec le pied? Comment! avec le pied? — Alors Madame aurait... — Comment dirai-je? — levé la... cheville?

Mme DE SAINT-MENUPHAR (vivement.)

M. le Président, ce n'est pas vrai! — Non! ce n'est pas vrai! Je le jure sur la tête de ma tante! — car je n'ai plus ma mère.

LE PRÉSIDENT

Qu'importe! C'était sa sœur! — Quoi qu'il en soit, M. Prudhomme, expliquez-vous. Cette danse était donc...

M. PRUDHOMME

Précisément. Du reste, si le tribunal l'exige, je puis lui en donner une idée.

LE PRÉSIDENT

Ce serait, je crois, nécessaire.

M. PRUDHOMME

Seulement, sans musique, il est difficile de rendre bien la situation.

LE PRÉSIDENT

Qu'à cela ne tienne, je chanterai. — Voyons! (Il chante une pastourelle.)

M. PRUDHOMME, dansant.

Madame a fait comme cela. — Puis comme cela, puis comme cela.

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Du tout, du tout. — C'est ainsi que j'ai fait! (Elle danse.)

Ils dansent ensemble le cancan.

LE PRÉSIDENT

Assez, assez. — De ceci il résulte que la danse était animée de part et d'autre. — Il est difficile au tribunal de se rendre compte de quel côté vient la provocation. Arrivons au délit d'injure. — Madame de St-Menuphar, vous accusez M. Prudhomme de vous avoir appelée bécasse?

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Oui, Monsieur, il m'a appelée bécasse. — J'ignore la bota-

nique et les sciences naturelles, je ne connais pas les mœurs des bécasses, mais évidemment elles n'ont rien de commun avec les miennes. Il est bien certain que, sans connaître la valeur de l'injure, c'est une injure que Monsieur a prétendu m'adresser, d'où je demande 100,000 fr. dé dommages et intérêts et l'insertion dans 150 journaux à mon choix.

LE PRÉSIDENT

Vous pouvez faire toutes les demandes possibles, le tribunal appréciera. — Nous allons entendre les témoins.

M. PRUDHOMME

M. le Président, puis-je m'absenter un instant? Une affaire importante dans le voisinage... Je reviendrai tout à l'heure.

LE PRÉSIDENT.

Ne soyez pas longtemps, le tribunal peut avoir encore à vous interroger. — Huissier, faites entrer le premier témoin, M. le capitaine Brossarluire. (Le capitaine entre.)

SCÈNE III

Les mêmes, moins *M. Prudhomme*, plus le capitaine *Brossarluire*.

LE PRÉSIDENT

Capitaine, vous étiez au bal des teinturiers?

LE CAPITAINE

Oui, M. le Président. Un hasard, un simple hasard!

LE PRÉSIDENT

Cependant, capitaine, permettez-moi de vous dire qu'on n'est pas dans un bal de société par hasard. — On a été invité ou présenté.

LE CAPITAINE

Fort juste. J'avais reçu une invitation comme membre de la corporation.

LE PRÉSIDENT

Comment! capitaine, vous seriez teinturier?

LE CAPITAINE

Du tout, je suis Brossarluire, le capitaine Brossarluire, mais je ne suis pas le capitaine Teinturier.

LE PRÉSIDENT

Enfin, expliquez-moi comment il se fait que vous, capitaine, vous soyez membre de l'honorable corporation des teinturiers.

LE CAPITAINE

Monsieur le Président, quel âge me donnez-vous?

LE PRÉSIDENT

Mais, une quarantaine d'années.

LE CAPITAINE

J'en ai soixante-cinq. Hum! — Vous me direz: — Vous ne

les paraissez pas. — Je le sais fichtre bien ! Mais vous comprenez, M. le Président, tout le monde n'a pas inventé l'eau *Capillogénitomoustachophiloderme*, teinture excellente employée à l'intérieur, à l'extérieur et au postérieur de la tête et de la moustache.

LE PRÉSIDENT

Abrégez autant que possible, capitaine.

LE CAPITAINE

J'arrive au fait, M. le Président. — J'ai 45 ans de service et je ne suis encore que capitaine ; à 30 ans, ça me flattait ; à 40, c'était rationnel ; à 50, je blanchissais et je me déplumais à vue d'œil, ça m'ennuyait.— Enfin, quand j'eus atteint 60 ans, voyant autour de moi tous mes camarades du même grade, jeunes, ardents, avec des moustaches brunes ou blondes et des cheveux coupés en brosse, je fus vexé. — Je ne voulus pas demander ma retraite, parce que j'aime l'état militaire ; j'eus une idée que je mis à exécution.

LE PRÉSIDENT

Ah ! voyons cette idée, et puis finissons-en.

LE CAPITAINE

J'étudiai la teinture et j'inventai, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, l'eau *Capillogénitomoustachophiloderme.*

LE PRÉSIDENT

Très bien ; maintenant je m'explique votre présence dans le bal. Terminez votre déposition.

LE CAPITAINE

Parfaitement, M. le Président. — Voyez mes cheveux, voyez ma barbe, c'est de l'ébène; on n'arrive pas à ce résultat-là avec des procédés ordinaires. — Je vais vous donner ma recette. — Elle est simple et demande peu de préparations, mais il faut de bons produits, de l'attention et de la patience. — Je prends un verre, un verre ordinaire, un grand verre, — pas un petit verre, un grand. — J'y mets du rhum, pas plein, sapristi, non! aux deux tiers, presque plein. — Ça fait un verre de rhum. J'avale toujours le premier verre, ça donne du ton et ça prépare les pores. — Le meilleur rhum est celui de la Jamaïque, m'a-t-on dit; moi, je prends le premier rhum venu, je n'ai pas de préférence. Voici donc le premier verre avalé ; attention ! vous en versez un second que vous ne buvez pas, c'est essentiel. Dans le commencement, je prenais deux ou trois verres comme cela, oubliant toujours d'en garder un pour l'expérience, maintenant j'y fais attention. — Vous avez donc votre verre de rhum, très-bien ; vous prenez un morceau de sucre, du sucre ordinaire, pas très gros, un petit. — Le meilleur sucre est le sucre de canne, moi je m'en fiche ; de canne, de betterave, ça m'est égal, pourvu que ce soit du sucre. — Bien; je mets le sucre dans le rhum et j'avale toujours le premier verre. Le second, bien entendu, si je ne m'oublie pas, sert à la préparation. — Ensuite, j'ajoute un peu d'eau. Je n'aime pas beaucoup l'eau, c'est fadasse. — Vous me direz :— Capitaine, ne buvez donc pas d'eau ! —Vous avez raison! Aussi, les trois quarts du temps je ne mets pas d'eau ; c'est plus fort, mais aussi, quel résultat! Voyez mon noir ! — Maintenant, comme cela m'est arrivé souvent, quand je m'oublie à avaler toute la composition avant de m'en servir, je vais chez mon coiffeur qui me prépare une petite

lotion qui fait le même effet. — Eh bien ! cette invention-là m'a servi beaucoup. En voyant un capitaine si jeune, avec tant d'états de service, on m'a proposé pour l'avancement. — Je serai peut-être commandant l'année prochaine.

LE PRÉSIDENT

Très-bien, capitaine. Mais cela ne nous dit pas si vous avez entendu appeler Madame, bécasse ?

LE CAPITAINE

Attendez donc. En effet, il me semble, sauf erreur, que j'ai entendu prononcer cet adverbe ! — Pourtant je n'affirmerais pas. — Bécasse me semble un peu fort. — Bécassine peut-être, vu l'âge de Madame.

LE PRÉSIDENT

Il suffit, vous pouvez vous retirer.

LE CAPITAINE

M. le Président, j'ai bien l'honneur ; Madame, mes hommages respectueux.

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT

Passons à d'autres témoins. — M. Victorien Sardou est arrivé ?

L'HUISSIER

Oui, M. le Président; il est en train d'interroger un individu qui pratiquait le vol à l'américaine.

LE PRÉSIDENT

Oui, à cause de sa pièce l'*Oncle Sam*. — Priez-le d'entrer.

SCÈNE IV

Les mêmes, moins *le capitaine*, plus *M. Victorien Sardou.*

LE PRÉSIDENT

M. Sardou, je vous ai fait citer pour nous donner quelques éclaircissements au sujet de Madame. Vous êtes un grand observateur des détails ; à ce titre, vous pourriez éclairer le tribunal.

SARDOU

Sir when J go into those kind of reunions, do not believe that I go to study the real customs of those who go there. No, Sir ! I observe first of all, the costums of the Ladies and gentlemen, I notice their dresses ant coâts, shoès and bôots, the ladies curls as well as the gentlemen hats! I remark those who danse and those who flirt.

LE PRÉSIDENT

Très-bien, poursuivez !

SARDOU

After that, god forgive me ! But I believe that I make so bold at to remark the furniture : chairs, tables, carpets, curtains, globes and chandeliers.

LE PRÉSIDENT

Parfaitement, parfaitement! J'ai compris. Vous pouvez vous retirer.

SARDOU

Thank you, Sir! Hip! hip! hip! hurrah! Three sheers for Uncle Sam! — (Il sort.)

SCÈNE V

Les mêmes, moins *M. Victorien Sardou.*

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Est-ce que vous savez l'anglais, M. le Président?

LE PRÉSIDENT

Moi? — Pas un mot. Mais cette déposition a été faite avec tant de conviction qu'elle m'a semblé jeter un grand jour dans l'affaire qui nous occupe.

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Voilà ce qui vous trompe! Je sais l'anglais, moi, et voici ce qu'il a dit:

Quand je vais dans des réunions de ce genre, ce n'est pas pour observer le caractère vrai de ceux qui s'y trouvent: je regarde les habits, les robes, les chapeaux, les souliers, les bottines, les chaises, les tapis, les tabourets, les glaces, les verres, les bouteilles, les plateaux, les consommations. Je

note les chants de l'orchestre, les cris des danseurs; puis je sors avec tous ces documents, et, à l'aide de livres, de journaux, des vieilles pièces, de comptes-rendus, etc., je brode un thème plus ou moins neuf, plus ou moins vrai, dans lequel je mets à profusion le résultat de mes observations. Cela fait, je porte la pièce dans un théâtre où j'exige du directeur les meilleurs acteurs, les plus belles actrices, les plus beaux décors, les plus jolis costumes, et je réussis assez ordinairement.

LE PRÉSIDENT

Je vois que le témoin se connaît parfaitement bien. — Nous allons entendre un nouveau témoin, M. Alexandre Dumas fils.

SCÈNE VI

Les mêmes, Dumas fils.

LE PRÉSIDENT

On vous a vu au bal des teinturiers, M. Dumas. Vous devez avoir connaissance de la scène dans laquelle Madame a été insultée.

DUMAS FILS

Ce que j'ai cherché dans ce bal, c'est la solution du problème auquel j'ai voué ma vie.

LE PRÉSIDENT

Quel est ce problème ?

DUMAS FILS

C'est de savoir si ce n'est pas plutôt le premier homme qui a présenté la pomme à la première femme. — Vous, M. le Président, quand un criminel arrive devant votre tribunal, votre première pensée est celle-ci : où est la femme ! — Moi je procède differemment. Je me dis : — Où est l'homme ? — L'homme, croyez-le bien, est seul responsable, non seulement de ses actes, mais encore de ceux de la femme. C'est le grand moteur de l'humanité. Ce n'est jamais lui qu'il faut absoudre. Qu'il trompe ou qu'il soit trompé, c'est lui qui toujours est le coupable.

LE PRÉSIDENT

C'est une théorie ou un paradoxe, je ne sais au juste ; mais, dites-moi, dans ce bal des teinturiers, où les classes les plus diverses de la société se trouvaient réunies, que cherchiez-vous ?

DUMAS FILS

Vous me demandez un de mes secrets, je vais vous le dire : je cherchais l'enfant. — L'enfant, c'est la clef de tous les problèmes sociaux. — L'enfant est le révélateur de la femme et de l'homme, il est à la fois ce qui les réunit et ce qui les divise.

LE PRÉSIDENT

Mais il n'y a pas d'enfant dans l'affaire.

DUMAS FILS

Qu'en savez-vous, M. le Président ! — De ce coup de pied lancé par Madame, de cette appellation de bécasse, lancée par

son vis-à-vis, un enfant peut surgir, qui éclairera profondément tout ce qu'il y a de ténébreux dans cette affaire ! — Quant à moi, jusqu'à ce que j'aie vu l'enfant, je ne me permettrai pas d'établir le moindre jugement, persuadé que je suis que, sans lui, il sera difficile d'arriver à la vérité.

LE PRÉSIDENT

Cette opinion, si le tribunal s'y rangeait, le mettrait dans un grand embarras et pourrait retarder indéfiniment la cause. Je vous remercie néanmoins de votre déposition. — Ne pourriez-vous pas nous faire un mot avant de vous retirer?

DUMAS FILS

Je vais déjeûner, M. le Président. — C'est le mot de la *faim*. (Il sort.)

LE PRÉSIDENT (au bout d'un moment de silence).

Joli ! Ah ! très-joli ! Un peu vieux, — mais charmant. — Maintenant que M. Dumas est sorti, faites entrer M. Alphonse.

SCÈNE VII

Les mêmes, moins *Dumas fils; M. Alphonse* entre.

LE PRÉSIDENT

Faites votre déposition.

M. ALPHONSE (voix vulgaire).

Ma déposition, la voilà, M. le Président, c'est pas long. Ça sera clair, c'est moi qui ai fixé la somme.

LE PRÉSIDENT

La somme ! Quelle somme ?

M. ALPHONSE

Eh bien ! la somme de ma femme, les 100,000 francs de dommages et intérêts. Je suis M. de St-Menuphar ; ma femme, c'est Madame Alphonse.

LE PRÉSIDENT à Mme de Saint-Menuphar.

Comment ! vous êtes mariée ?

M. ALPHONSE

Si elle est mariée ? Ah ! je crois bien, mon Président ! Mariée et contremariée. Le maire y a passé, je vous en réponds, — et il n'était que temps, vu que deux jours après on l'a mis à pied, pour affaire d'opinion.

LE PRÉSIDENT

Mais vous ne vivez pas avec votre femme ?

M. ALPHONSE

Dans le commencement, si, mon Président ; elle avait une petite dot, un bout de magasin, nous ne nous quittions pas. — Mais la vie est si chère à Paris ! Oh ! là, là ! — Je n'ai pas voulu lui être à charge. Tout ça, ça n'a pas été long à manger ; alors j'ai compris ce que je devais faire, je me suis éloigné ostensiblement, sauf à la revoir de temps en temps.

LE PRÉSIDENT

Mais vous ne travaillez donc pas ? Quel est votre état ?

M. ALPHONSE

Je ramasse des bouts de cigare pour faire du tabac d'invalides. — Mais maintenant ça ne va pas. — La régie vend très-cher son tabac et ses cigares, et ils sont d'un mauvais..— Si bien que comme on n'est pas riche, on les fume jusqu'au bout. C'est un déficit dans mon industrie. — Si seulement je payais patente, je déposerais mon bilan !

LE PRÉSIDENT

Au moins, protégez-vous votre femme?

M. ALPHONSE

Si je la protége ! Je crois bien ! Tous les jours je viens dîner chez elle, pour voir ce qui se passe, — à moins qu'elle ne dîne en ville.

LE PRÉSIDENT

Et vous n'avez pas d'enfant?

M. ALPHONSE

Ça, Monsieur le Président, je ne sais pas. — C'est-à-dire je crois que non.

LE PRÉSIDENT

Assez ! Retirez-vous.

M. ALPHONSE

Si je vous ai offensé, mon Président, excusez-moi, j'ai pas l'habitude des cours. (Il sort).

SCÈNE VIII

Les mêmes, moins *M. Alphonse*, puis *Sphynxinette.*

LE PRÉSIDENT

Faites entrer Mademoiselle Sphynxinette. (Sphynxinette entre) Mademoiselle, c'est en qualité de témoin expert que je vous ai fait assigner. — Tout le monde sait que les denrées faisandées ont des qualités toxicologiques. La bécasse, qui se mange dans un état voisin de la décomposition, peut-elle être assimilée à un poison? Si oui, l'épithète prononcée dépasse les bornes de la plus stricte courtoisie et rentre dans le domaine de l'injure, ce qu'il importe au tribunal de connaître.

SPHYNXINETTE

Que me parlez-vous de poison, M. le Président! Oh! oui, je m'y connais en poisons. C'est une volupté nouvelle qu'on ne connaissait pas encore et que j'ai découverte. Oui, sentir dans son sein un feu inconnu qui brûle et qui glace à la fois; sentir ses membres se raidir, sa pupille se dilater; éprouver des sensations étranges, des contractions qui sont des tortures et en même temps des délices; sentir la tempe qui bat à rompre le cerveau pendant que le cœur semble se dissoudre dans la poitrine... quelle immense et surhumaine volupté!

LE PRÉSIDENT

Tout cela est très-bien; mais croyez-vous que le poison proprement dit se rapproche du goût de la bécasse?

SPHYNXINETTE

Je l'ignore. Il faudrait essayer.

LE PRÉSIDENT

Il reste-encore un peu d'intestins de bécasse dans la salle des témoins; goûtez-y et venez nous dire ce que vous en pensez.

SPHYNXINETTE sort.

A Mme de St-Menuphar. Vous voyez, Madame, que nous ne négligeons rien pour arriver à la manifestation de la vérité. (Sphynxinette rentre). Eh bien?

SPHYNXINETTE

Oh! Je... J'étouffe !... Couic !... Sa figure se décompose et devient verdâtre; ses cheveux se dénouent et tombent sur ses épaules et son corsage est dégrafé.

LE PRÉSIDENT

Seriez-vous morte?

SPHYNXINETTE, reprenant sa première figure.

Nullement. Adieu, M. le Président. (Elle sort.)

LE PRÉSIDENT

Cette déposition est accablante! — C'est, je crois, Me Lachaud qui soutient votre demande, Madame de St-Menuphar? Nous allons l'entendre.

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Me Lachaud saura, bien mieux que les témoins, éclairer le tribunal.

LE PRÉSIDENT

Vous avez la parole, Me Lachaud.

SCÈNE IV

Les mêmes, moins *Sphynxinette ;* entre *Me Lachaud.*

Me LACHAUD

Messieurs, c'est par les petits côtés que se jugent le mieux les grandes choses. Je viens ici, non pas défendre ma cliente, qui n'est pas accusée, mais bien défendre tout le sexe féminin qui est en cause !

Mme de St-Menuphar se trouve dans une réunion privée, au milieu d'une fête organisée par l'honorable corporation des teinturiers. Cette corporation, vous le savez, Messieurs, a des membres dans toutes les classes de la société. Il y a des teinturiers politiques qui siégent à la Chambre, des teinturiers littéraires qui font la fortune de nos théâtres, des teinturiers scientifiques, des teinturiers poétiques et de simples teinturiers. — Dans une époque comme la nôtre, où les couleurs tendent à se mélanger, où il n'y a plus guère que des nuances fausses, la teinturerie joue un grand rôle. Mme de St-Menuphar était donc à ce bal ; elle se livrait, dans son innocente gaîté, à une danse folâtre peut-être, mais que la censure, qui est l'expression dernière de la rectitude des mœurs, a toujours tolérée, sinon encouragée, dans les théâtres et dans les réunions publiques.

Elle avait pour vis-à-vis un bon bourgeois, c'est-à-dire un

de ces hommes qui réunissent à l'égoïsme, l'impertinence la plus marquée ; je ne lui en ferai point un crime. Être personnel, mais inoffensif, il n'a pas cru sans doute nuire à ma cliente en l'appelant bécasse. Mais, voyez tout de suite, Messieurs, les conséquences de cette appellation. — Ce mot, recueilli par des oreilles avides de scandale, la poursuit dans la vie privée, dans les affaires, dans les affections les plus intimes. — Refuse-t-elle à un adorateur? — Vite le mot bécasse est sur ses lèvres. — Veut-elle traiter d'une affaire importante et tient-elle à ses droits ? — Bécasse ! c'est ainsi qu'elle sera traitée. Son mari même, dans une de ces disputes sans conséquence, inévitables dans le ménage, ne lui marchandera pas ce mot. Et voilà une femme qui, toute sa vie, sans en avoir ni la figure, ni les mœurs, ni le fumet, se trouvera affligée du nom d'un oiseau, de luxe, j'en conviens, mais à qui on a attribué une allégorie désobligeante dans le vocabulaire de la galanterie française. — Messieurs, vous êtes trop justes pour ne pas comprendre cela. Vous accorderez à ma cliente les dommages et intérêts qu'elle demande, la réparation qu'elle croit juste et, ce faisant, vous aurez bien mérité de ce sexe enchanteur auprès duquel, à ses yeux, le nôtre n'est absolument rien. (Il sort).

SCÈNE X

Les mêmes, moins *M. Lachaud;* entre *M. Prudhomme.*

LE PRÉSIDENT

M. Prudhomme, qu'avez-vous à répondre ?

M. PRUDHOMME

M. le Président, je n'ai rien à répondre. Je respecte Madame, et si ce mot malencontreux s'est trouvé sur mes lèvres, ce n'était point, bien certainement, pour le lui adresser. La coïncidence du pied qui m'a décoiffé et du mot que j'ai prononcé, vient encore à l'appui de ma défense... — Vous connaissez l'oiseau....

LE PRÉSIDENT

Veuillez ne pas insulter encore Madame devant le tribunal.

M. PRUDHOMME

Je ne parle pas de Madame, je parle de la bécasse! Nous en avions mangé à dîner; le fumet en dilatait encore mes narines; c'était un souvenir gastronomique, un éloge adressé au maître d'hôtel de la corporation des teinturiers, qui nous avait merveilleusement bien traités. Je vous le jure, M. le Président, non, je n'ai jamais appelé Madame, bécasse. — Elle n'en a ni le bec, ni les plumes, je me plais à lui rendre publiquement cet hommage, et si elle veut partager avec moi un petit souper chez Brébant, elle verra dans ma manière d'agir que, pas un seul instant, je n'ai songé à la confondre avec ce gibier.

LE PRÉSIDENT

M. Prudhomme fait des offres; acceptez-vous, Madame de St-Menuphar?

Mme DE SAINT-MENUPHAR

Si Monsieur veut ajouter du champagne, on pourrait s'entendre.

LE PRÉSIDENT

Ajoutez-vous du champagne ?

M. PRUDHOMME

Tout ce qu'on voudra, M. le Président.

LE PRÉSIDENT

L'affaire est entendue, je vous renvoie dos à dos.

M. PRUDHOMME

Oh ! maintenant, M. le Président, c'est une ironie.

Rideau.



NOTICE

Fantaisie judiciaire pour reposer un peu le public du *procès Belenfant des Dames*. Cela me sert de cadre pour introduire les célébrités du jour et parler des actualités. Ainsi SPHYNXINETTE a été introduite pour faire allusion au jeu de Mlle Croizette dans *le Sphynx*, d'Octave Feuillet.

Soixante-dix représentations jusqu'à ce jour.

LA RÉPUBLIQUE ATHÉNIENNE

REVUE EN UN ACTE

Première représentation, à Paris, chez M. George Broleman,
le 26 décembre 1874.



LA RÉPUBLIQUE ATHENIENNE

REVUE EN UN ACTE

PERSONNAGES

Hippias, roi de Cappadoce.
Déboulonnopatos.
Superlatifidès.
Léonococlès.
Minusculandros.
Hilarion.
Portefeuillocratos.
Alinéas.
L'Opinion publique.

Le théâtre représente une place publique

SCÈNE PREMIÈRE

HIPPIAS

Je suis vêtu en grec, je parle grec et je joue comme un grec. — C'est-à-dire que j'ai l'air d'un ancien et que je suis un

moderne. Oui, Messieurs, je suis un simple électeur du quartier de l'Europe, à Paris; quand j'ai vu la façon dont les choses se passaient, j'ai fait ma malle et je me suis réfugié... où çà? dans l'Antiquité. Comme évidemment j'étais supérieur à tous mes contemporains de ce temps-là, on m'a nommé roi, roi de Cappadoce, rien que ça! — Mais je m'ennuyais dans mon royaume et je voulus voyager. En lisant le *Figaro Athénien*, j'avais remarqué un article signé : Magnardcordatos et qui se terminait ainsi : « Enfin, on a fini par s'entendre, et « Athènes, l'intelligente Athènes, vient de voir enfin la « conjonction des centres! » La conjonction des centres, c'est-à-dire l'union, la concorde, l'âge d'or! — Je voulus voir cela. Je demandai un congé à mon peuple, mon bon peuple, et j'accourus ici, où j'obtins facilement un emploi de balayeur public. Je m'étais donné à moi-même une lettre de recommandation scellée de mon sceau royal. — Dans une république... athénienne, — les meilleurs protecteurs sont les souverains... étrangers. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de cette fameuse conjonction..., aussi la cité est en liesse.

SCÈNE II

Hippias, Déboulonnopatos

HIPPIAS

Eh bien, eh bien! que faites-vous là? On ne s'approche pas si près des monuments publics.

DÉBOULONNOPATOS

C'est bon, c'est bon; on s'éloigne. Les monuments, à quoi ça sert? C'est gênant! A la bonne heure, la peinture! ça a de la couleur.

HIPPIAS

Mais, attendez donc, je vous reconnais! Vous vous appelez Déboulonnopatos. C'est vous qui avez déboulonné le temple de Thésée. Vous faites la guerre aux souvenirs, et l'on vous souffre ici?

DÉBOULONNOPATOS

Je crois bien. On m'a rappelé... Je suis le gardien du Musée, je n'y ai laissé que ma peinture. — De la peinture solide, allez!...

HIPPIAS

Et pourrait-on la voir?

DÉBOULONNOPATOS

Parfaitement. (Il montre le tableau : l'*Aumône d'un mendiant.*) — Comment trouvez-vous ça?

HIPPIAS

C'est très-joli! Qu'est-ce que ça représente?

DÉBOULONNOPATOS

L'humanité!

HIPPIAS

Eh bien! elle est jolie! — Vous voyez les choses en beau!

Hé bien ! allez faire de la peinture et gardez votre musée, et surtout ne déboulonnez rien.

DÉBOULONNOPATOS

En voilà un que je surveillerai. Quand nous aurons fait notre petit coup, je donnerai sa place à un de mes amis. (Il sort.)

SCÈNE III

Hippias, puis *Superlatifidès*

HIPPIAS

Eh bien ! voilà les hommes de la nouvelle Athènes ! J'aimais mieux ceux de l'ancienne, il en est resté quelque chose.

Chœur dans la coulisse

Écartez-vous, voici le maître !
Le maître fort, puissant et doux !
A vos yeux quand il va paraître,
Courbez-vous, mortels, courbez-vous !

HIPPIAS

Quelle est cette sérénade ? — Ah ! je vois ce que c'est. — C'est le célèbre Superlatifidès, à qui la République a voté un chœur laudatif permanent. — Il doit être satisfait celui-là !

SUPERLATIFIDÈS

Quant à flatter la foule, ô mon esprit, non pas

Le poëte est en haut, mais la foule est en bas,
Et le rayonnement sidéral du poëte
A la foule aveuglée a fait courber la tête.
Je suis passé, relevez-vous! C'est bien, merci.
(A Hippias.)
Et vous qui m'écoutez, que faites-vous ici?

HIPPIAS

Ce que je fais? j'époussette les monuments pour la fête qui se prépare. C'est un jour d'allégresse! On va faire des discours. Les avocats sont enchantés, ils vont placer leurs métaphores et célébrer leurs mérites mutuels! Et vous-même, vous nous direz bien quelque chose? Une ariette, un rien!

SUPERLATIFIDES

Moi, c'est moi! Lui, c'est Lui! Lui, moi, c'est un mystère!
L'inconnu ténébreux enveloppe la terre;
Les noms ont leurs destins. — Ego : Hugo, c'est moi!
La clarté dans le noir, le doute dans la foi!
... Mais pourquoi n'ont-ils pas, dans leur effort sublime,
Compris qu'au monument il fallait une cîme,
Et que j'étais là, moi; que j'avais attendu,
Qu'il fallait me donner ce qui m'était bien dû;
Que je ne pouvais pas, moi, l'immense poëte
Manger un autre miel que le miel de l'Hymète
Et boire un autre vin que le nectar des dieux;
Que m'honorer, c'est bien, mais m'adorer, c'est mieux!
Non, ce ne sont pas là des hommes! Ils s'agitent
Dans le vide! Leurs flancs anémiques palpitent!
Leur fausse liberté, voilà leur Dalila!
... Aucun d'eux ne m'a vu cependant j'étais là!

HIPPIAS

Certainement, vous êtes là! Mais ce n'est pas vous qui

avez fait la conjonction des centres, et on vous a oublié dans la distribution des places.

SUPERLATIFIDÈS

Oublié, je le suis, mais non pas oublieux !
Partons ! les oublieux s'avancent en ces lieux ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE IV

LÉONOCOCLÈS ET MINUSCULANDROS

LÉONOCOCLÈS

Impossible de marcher comme cela, mon cher Minusculandros. Toutes ces demi-mesures, tous ces demi-moyens, tous ces attermoiements, ces ruses, ces compositions, cette diplomatie italienne ne nous mènent à rien ! Athènes, qui devrait être heureuse, Athènes, qui a librement choisi son gouvernement, est pleine d'inquiétude. Quand elle jouissait de la vie privée, elle ne se plaignait que des gouvernants, et maintenant qu'elle jouit de la vie publique, qu'elle se gouverne elle-même, elle trouve que les majorités sont plus faciles à déplacer que les personnalités, et elle s'en plaint, et elle en souffre !

MINUSCULANDROS

Vous vous trompez, mon cher Léonococlès. Vous êtes mon élève. C'est moi qui vous ai appris à tout promettre sans rien donner, à tout ménager sans se compromettre, à con-

fondre les nuances des drapeaux, à babéliser les opinions! Sans moi, vous seriez encore à la sixième Chambre, en train de plaider d'office des causes qui étaient grasses peut-être, mais pas par les émoluments. Vous êtes un ingrat!

LÉONOCOCLÈS

Ingrat! moi? Mais avions-nous besoin de vous? Ne marchions-nous pas tout seuls? Ne sommes-nous pas l'Athènes nouvelle? Notre passé nous gêne-t-il?

MINUSCULANDROS

Mon passé ne me gêne pas! Je suis toujours conséquent avec moi-même. J'ai servi les tyrans, c'est vrai, mais pour les abattre! Je n'ai été utile à aucun! — Quand j'ai vu le peuple mûr pour la liberté, j'ai servi le peuple! Le peuple, libre aujourd'hui, veut savoir l'usage qu'il doit faire de la liberté... c'est à moi qu'il doit s'adresser.

LÉONOCOCLÈS

Et pourquoi pas à moi, qui connais ses besoins et qui suis sorti de ses rangs?

MINUSCULANDROS

Parce que vous avez l'impétuosité, et que j'ai la prudence.

LÉONOCOCLÈS

Vous êtes un faux ami du peuple; vous le tromperez comme les autres, et vous le trompez encore en ce moment. Pourquoi ce costume de pifferaro?

MINUSCULANDROS

Je reviens d'Italie.

LÉONOCOCLÈS

Pourquoi y avez-vous été? Qui vous appelait? Votre place était à Athènes, dans votre palais, que vous a offert la République. Moi, qui n'ai pas de palais, j'étais là, sur l'agora, parlant toujours, luttant sans cesse...

Air de M. et Mme Denis

Je vous ai trop soutenu,
Et que m'avez-vous rendu ?
Vainement j'étais prudent.
    Souvenez-vous en... (*bis*).
A Nouméa, sans pudeur,
Vous flanquiez mes électeurs.

MINUSCULANDROS

Vous blâmez ce que j'ai fait,
Mais vous avez du toupet
Votre devoir cependant.
    Souvenez-vous en... (*bis*).
Etait de me soutenir...
Je n'aurais pas dû partir!

LÉONOCOCLÈS

Oui, mais vous étiez trop mou,
Ça ne marchait pas du tout :
Le devoir d'un président,
    Souvenez-vous en... (*bis*).
N'est pas de se dérober
Quand il faudrait se montrer

MINUSCULANDROS

Enfin ce que vous vouliez

C'est du foin dans vos souliers,
Vous l'avez, soyez content,
Souvenez-vous en... (*bis*).
La fortune a des retours
Qu'on ne prévoit pas toujours!

LÉONOCOCLÈS

C'est bien! Je sais ce qu'il me reste à faire, j'agirai seul!

MINUSCULANDROS

Que ferez-vous?

LÉONOCOCLÈS

Toutes les maisons d'Athènes n'ont qu'un rez-de-chaussée, je vais les faire élever d'un étage.

MINUSCULANDROS

Et pourquoi?

LÉONOCOCLÈS

Pour y placer des balcons! Adieu! (Il sort.)

SCÈNE V

Minusculandros, puis *Hilarion*

MINUSCULANDROS

Tous ces gens-là sont des fous! Ils croient que la possession du pouvoir donne la capacité. Hélas! il n'en est rien. -- Moi

seul suis capable! — On le sait bien. Mais j'ai des ennemis qui me craignent et des amis qui m'envient! Un seul me reste et encore il aime plus l'Antiquité que moi. — Le voici. (Hilarion entre.) Bonjour, Hilarion!

HILARION

Bonjour, maître! — O Mutos deloye oti! Mataiotès, Mataiotètôn! Agathos, bon, brave à la guerre!

MINUSCULANDROS

Assez! Parle le grec moderne, c'est-à-dire le français. Ai-je reçu de nouvelles adresses de peuples qui admirent mon génie?

HILARION

Oui, maître! Les Patagons et les Araucans se sont décidés.

MINUSCULANDROS

Les Patagons! Mais n'ont-ils pas Orélie-Antoine 1er, l'avoué de Périgueux?

HILARION

C'est vrai, mais je l'ai fait mettre en prison. Comme ce n'était pas une République athénienne qu'il voulait fonder, j'ai dû la supprimer.

MINUSCULANDROS

C'est bien. Quoi encore?

HILARION

Les Egyptiens, les Macédoniens, les Persans, les Bosjes-

mans, les Éthiopiens, les Sarmates, les Esquimaux, les Papous, les Chinois, les Japonais, les Siamois, les Tartares, les...

MINUSCULANDROS

Assez, assez! Il faudra répondre à tous ces gens-là. J'irai les voir ensuite. Ils ne manqueront sans doute pas de me recevoir avec tous les honneurs publics: députations, banquets, couronnes d'or et ovations!

HILARION

Certainement, oh! certainement. Nous supprimerons les brigands de la petite fête, à cause de la rançon, et ce sera charmant.

MINUSCULANDROS

Charmant! Hilarion, ramasse ta correspondance et suis-moi. Passons par la poste où il y a peut-être encore d'autres lettres de félicitation qui nous attendent, et de là tu me ramèneras à mes chères études. (Ils sortent.)

SCÈNE VI

Portefeuillocratos, puis *Hippias*.

PORTEFEUILLOCRATOS, une hotte sur le dos et un crochet à la main.

J'ai trop aimé l'Antiquité, elle n'en valait pas la peine. L'ambition est mauvaise conseillère. J'ai pactisé avec une foule de gens qui semblaient être mes amis, que je croyais

dévoués, et qui, somme toute, n'ont été dévoués qu'à eux-mêmes. Ce portefeuille que je tenais si bien, à qui j'étais si attaché, et qui semblait si attaché à moi, où est-il maintenant? Où le retrouver? Je me suis fait chiffonnier athénien dans ce noble but; réussirai-je?

HIPPIAS

Que fais-tu là, Diogène?

PORTEFEUILLOCRATOS

Je ne suis pas Diogène, je suis Portefeuillocratos.

HIPPIAS

C'est juste. Eh bien! l'as-tu retrouvé ton portefeuille?

PORTEFEUILLOCRATOS

Pas encore, mais j'ai ramassé bien des choses.

HIPPIAS, enlevant sa hotte.

Voyons.

PORTEFEUILLOCRATOS

Regardez dans ma hotte. — Voilà un plan de bataille parlementaire; il n'a pas servi, le voulez-vous?

HIPPIAS

Merci. Ces plans-là restent toujours en plan.

PORTEFEUILLOCRATOS

Tenez! Voilà une couronne, un peu usée, il y a dessus les armes de l'Espagne, la voulez-vous?

HIPPIAS

Merci. Aussi difficile à conquérir qu'à conserver !

PORTEFEUILLOCRATOS

Tenez ! voilà un bout de chiffon ; teignez-le comme vous voudrez, ça vous fera un drapeau.

HIPPIAS

Merci. Dans ce moment-ci je serais obligé d'y mettre trop de couleurs !...

PORTEFEUILLOCRATOS

Vous êtes difficile. — Qu'est-ce que j'ai encore ? Des journaux de toutes couleurs.

HIPPIAS

Je n'en lis jamais.

PORTEFEUILLOCRATOS

Ah ! qu'ai-je vu ?

HIPPIAS

Quoi ? Tu m'effraies !

PORTEFEUILLOCRATOS

Qu'ai-je vu ? Un portefeuille ! Un portefeuille ! Mon portefeuille ! — Hélas ! non. — Ce n'est plus mon portefeuille. — Mais c'était le mien.

Air *d'Orphée*, de Gluck.

J'a :revu mon portefeuille;
Rien n'égale mon bonheur!
Mon portefeuille! (bis)
Rien n'égale mon bonheur!

(Il sort.)

SCÈNE VII

HIPPIAS, seul.

Eh bien, eh bien! où va-t-il? Ce bonheur entrevu lui tourne la tête. Hélas! ce portefeuille n'est qu'une illusion. Le pauvre homme vit maintenant de ses souvenirs, comme tous les autres, car aucun n'est content! Maintenant que la République est fondée, c'est à qui trouvera qu'elle est mal bâtie, parce que chacun d'eux n'en a pas été l'unique architecte.

SCÈNE VIII

Hippias, Alinéas

ALINÉAS

Tu as dit la vérité, ô balayeur public; toi seul es sage!

HIPPIAS

Alinéas l'augure, le sage Alinéas!

ALINÉAS

Lui-même! J'avais tout prévu. Rien n'est changé. Il faudrait des forces, du calme, de la confiance et du repos et, — comme autrefois, — on se méfie, on hésite, on discute, on ne résout rien, on passe le temps à se compter et on triche dans l'addition.

Air: Final de *Renaudin de Caen.*

Parcourez plutôt les journaux
Qui s'impriment sous ma dictée :
Vit-on presse plus agitée
Et débats plus originaux!
Chaque parti croit qu'il profite
Des fautes de tous les partis,
Et, dans le vide où l'on s'agite,
Aucun ne profite au pays.
Vous souvenez-vous d'avoir vu
Daus les fêtes de la campagne,
Un superbe mât de cocagne
Au sommet amplement pourvu ?
Les concurrents, avec du sable,
En grimpant ôtaient le savon
Qui, sur ce mât inattaquable,
Faisait glisser le pantalon.
Tour à tour, chacun en mettait;
Le mât devenait plus facile,
C'est alors qu'un grimpeur agile
Parvenait enfin au sommet.
Eh bien! c'est ce qu'on devrait faire,
Hélas! et que l'on ne fait pas,
Et chacun s'efforce, au contraire,
D'accumuler les embarras.
Chacun prétend avoir raison,
Et pourtant n'est pas raisonnable,
Puisque au lieu de mettre du sable,
Au contraire on met du savon!

HIPPIAS

Vous avez raison, maître, et qu'arrivera-t-il de tout ceci ?

ALINÉAS

Rien de bon. Mais qui peut savoir ? Je n'ai pas encore fait mes prédictions de l'année. Mais interrogez l'*Opinion publique* qui s'avance de ce côté, elle sera du même avis que moi. (Il sort.)

SCÈNE IX

Hippias, puis *Mme l'Archiduc*

HIPPIAS

L'*Opinion publique!* qu'est-ce que c'est que cela ? En effet, j'aperçois une femme dans un costume qui ne rappelle en rien la République athénienne. (Mme l'Archiduc entre). Bonjour, Madame ! C'est vous qui êtes l'*Opinion publique?*

Mme L'ARCHIDUC

Oui, mon ami, c'est moi ! Je m'appelle Mme l'Archiduc, comme je me suis appelée Molda, de *la Timbale*. Je suis le succès du jour, et je change d'avis comme de costume.

HIPPIAS

Et quel est votre avis du moment ?

Mme L'ARCHIDUC

C'est que les grands hommes se font rares et qu'on ne voit plus guère que les petits.

Air: *Un p'tit bonhomme.*

On a beau dire que nous sommes
Des gens fameux, des Athéniens,
Le siècle n'est pas aux grands hommes,
Nous ne valons pas nos anciens.
Avec des encensoirs de poche
Nous flattons nos médiocrités,
Et nous prenons pour une cloche
Le grelot de nos vanités!
L'idéal n'a plus cent coudées,
On prend Montmartre pour l'Etna
Et l'on discute *(bis)* les idées
D'un p'tit bonhomm' pas plus haut qu'ça!
D'un p'tit bonhomm' *(ter)* pas plus haut qu'ça!

(Variante)

Aussi maintenant je m'explique
Pourquoi jadis on dénicha
Pour diriger *(bis)* la République
Un p'tit bonhomm' pas plus haut qu'ça!
Un p'tit bonhomm' *(ter)* pas plus haut qu'ça!

HIPPIAS

Vous êtes joliment sévère. Il y a des petits bonhommes qui valent des grands.

Mme L'ARCHIDUC

Je ne dis pas, mais j'aime mieux les grands.

HIPPIAS

Enfin, le résultat de tout cela, c'est que vous, l'*Opinion publique*, vous êtes bien embarrassée?

Mme L'ARCHIDUC

Certainement. Et plus je vais, moins j'y vois clair.

Air : *Pas ça.*

Mme L'ARCHIDUC

I

Chaque jour j'examine
Tout d'abord l'origine,
Puis l'esprit et la mine
De nos grands citoyens.
Les uns ont la prudence,
D'autres l'impertinence,
Mais bien peu, je le pense,
Possèdent les moyens.
Chacun de ces bons apôtres
M'a raconté ce qu'il trouva
Pour faire le bonheur des autres.
A chacun j'ai dit : — Pas ça !
Pas ça ! Pas ça ! Pas ça ! Pas ça ! Pas ça ! Pas ça ! } *(bis)*
A chacun j'ai dit : — Pas ça ! }

II

HIPPIAS

Laissez-moi donc tranquille !
Vous êtes difficile,
Car plus d'un homme habile
Se trouve parmi nous.
C'est beau d'être rebelle,
Implacable et cruelle,
Mais enfin, vous, ma belle,
Que nous proposez-vous ?

Mme L'ARCHIDUC

J'offre de faire une trêve,
Plus tard le ciel s'éclaircira.
On a pris cela pour un rêve !
Et chacun m'a dit : — Pas ça !
Pas ça ! Pas ça ! Pas ça ! Pas ça ! Pas ça ! Pas ça !
Et chacun m'a dit : — Pas ça !

(Elle sort).

SCÈNE X

HIPPIAS, seul.

Eh bien! j'en sais assez. Je n'envie nullement la République athénienne et je préfère encore mon petit royaume de Cappadoce.

Air : *Quand j'étais roi de Béotie (Orphée).*

Je suis le roi de Cappadoce,
Je vais rentrer dans mon pays;
Mon peuple n'est pas très-féroce,
Il ne me cause pas d'ennuis.
Si, Messieurs, vous avez la bosse
Des voyages, venez chez moi,
Je vous ferai faire une noce
Une franche noce de roi...
Car je suis roi de Cappadoce!...



NOTICE

Il n'est pas bien nécessaire, je crois, de traduire au lecteur les dénominations transparentes de ces personnages. — *Hippias*, à qui j'avais donné la figure de ce pauvre Lesueur qui vient de mourir, n'était qu'un simple compère de comédie, de même que Madame l'Archiduc dont j'utilisais ainsi le costume élégant que m'avait si bien réussi la couturière de Mme Judic. (Mme Dennery.)

Mais *Déboulonnopatos*, c'était Courbet ; — *Superlatifidès*, Victor Hugo; — *Léonococlès*, Gambetta ; — *Minusculandros*, Thiers ; — *Hilarion*, Barthélemy St-Hilaire; — *Portefeuillocratos*, Jules Simon ; — et *Alinéas*, Émile de Girardin.

J'avais prédit, ce qui n'était pas bien malin, la *conjonction des centres*, et prévoyais déjà l'*opportunisme* de Gambetta.

Cette petite revue eut 35 représentations.



TABLE

Notice i

Le Procès Belenfant-des-Dames 1

Les Fourberies de M. Prudhomme 43

Le Système de M. Prudhomme 63

Madame Benoîton est indisposée 75

La sixième Chambre 101

Le roi Prudhomme 127

Une partie d'échecs 157

Une Activité dévorante 173

L'île des Gredinfilards ou *l'Essai loyal* 191

Jules 211

Les Autorités 233

Le Mandat impératif 255

Le grand-duc de Gérolstein 273

Le pays des Cocos fêlés 297

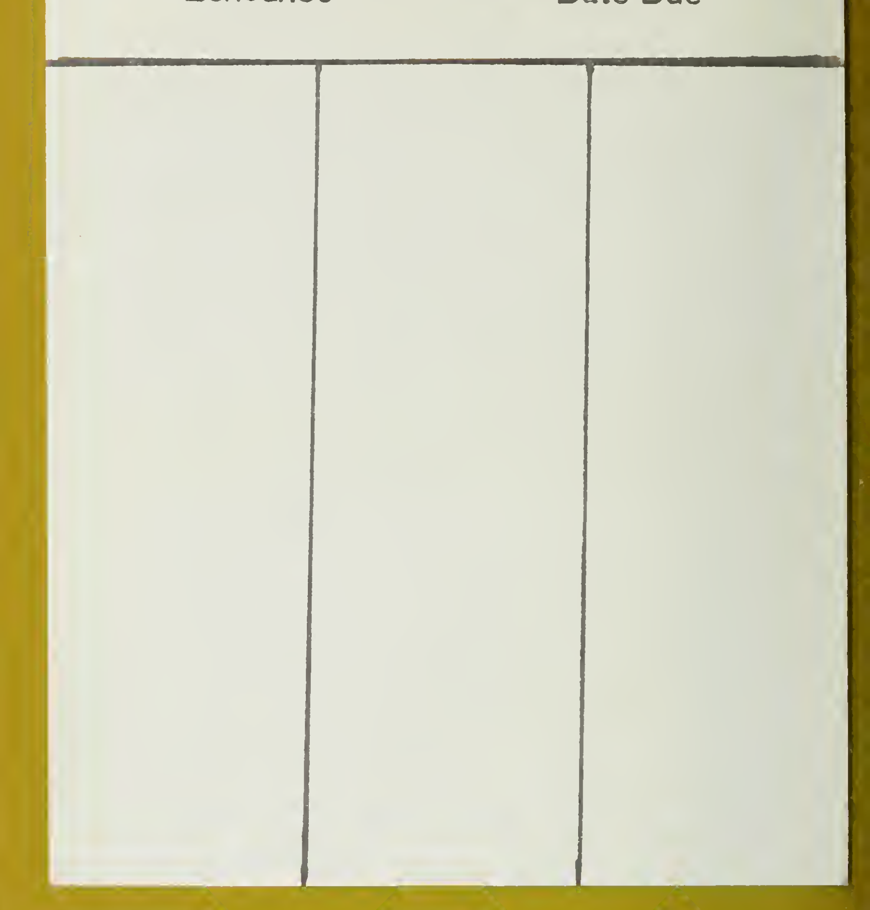
Une Séduction 319

Les prétendus d'Isabelle 341

L'affaire Saint-Menuphar 363

La République Athénienne 391

Vienne, imp. SAVIGNÉ.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due

